

La revue catholique des idées et des faits

SOMMAIRE

La vivisection
Un romancier : M. Guy Mazeline
La profession
Dix jours à Rome pour le « Decennale »
Washington
Le « Journal » de Katherine Mansfield
Lyautey en Italie
Les concerts spirituels

Docteur J. DUESBERG
Henri MASSIS
Georges LEGRAND
Fernand DESONAY
Firmin ROZ
Jeanne CAPPE
Philippe de ZARA
Ernest CLOSSON

La Semaine

En période électorale il ne faut s'étonner de rien. Tout est possible et à peu près tout se voit. C'est à qui mentira le plus effrontément et trompera le plus cyniquement. Quel spectacle!

Dimanche dernier, M. Vandervelde y fut donc d'un grand discours de plus. Le Président de l'Internationale — et le « Patron » s'est vanté d'être « à travers tout et malgré tout, par-dessus tout, le Président de l'Internationale » — emporté par son éloquence, a proclamé le socialisme la véritable catholicité! Citons d'après la sténographie publiée par le *Peuple* :

Et ce qui me donne confiance, c'est que sur toute l'étendue de la terre, car le socialisme est aujourd'hui la véritable catholicité, l'Eglise universelle des hommes de bonne volonté, ils sont des millions et des millions de socialistes qui, eux aussi, font leur petit boulot. Et c'est parce que, sans cesse, malgré les hauts et les bas d'une spirale malgré tout ascendante, nous voyons grandir les millions et les millions de soldats du socialisme, que nous sommes pleins de confiance, pleins de foi dans l'avenir, car, voyez-vous, nous sommes convaincus que les luttes de classe sont les produits d'antagonismes qui, nécessairement, mettent aux prises ceux qui exploitent et ceux qui sont exploités.

Le socialisme devenu la véritable catholicité, l'Eglise universelle des hommes de bonne volonté, avec, à sa tête, le Pape Vandervelde!

* * *

Les chefs socialistes sont visiblement inquiets en face du bloc catholique réalisé sous la menace scolaire. L'article dominical de M. Vandervelde dans le *Peuple* essaie de donner le change. Il affiche une modération à tout le moins inattendue. L'éloge de l'habileté du « Patron » n'est d'ailleurs plus à faire. Il s'y entend comme pas un à employer le mot pour cacher la pensée. Il s'applique à moucheter les pointes du programme socialiste. Peine perdue, heureusement. Et ce ne sont pas ces pauvretés de la dernière heure qui égareront beaucoup d'électeurs. Le leader rouge s'imagine qu'il y a une masse d'ouvriers croyants, des milliers de travailleurs qui rongent leur frein, lorsqu'on les lie au Cartel des dividendes! Pas mal trouvé quand on pense aux longues années de cartel anticlérical et à l'alliance dans tant de communes et dans certaines provinces des socialistes et des libéraux...

A ceux-là, — continue M. Vandervelde — nous ne dirons, nous ne répéterons jamais assez : le P. O. B. a un programme scolaire. Il y tient. Il voit, dans l'école publique, ouverte à tous, et non sectaire, un moyen de rapprochement, en même temps que de lutte contre l'analphabétisme. Il entend que les écoles d'Eglise aient liberté entière, mais liberté sans privilèges. Il n'en veut, ni aux croyances, ni aux intérêts religieux de qui que ce soit. D'autres divisent les travailleurs, pour régner sur eux. Le jour où ils seront unis, ce sont eux qui régneront sur le monde.

Liberté entière aux écoles d'Eglise! Ah! le bon billet! Mais j'ettonne parler de liberté dans un régime où la concurrence de l'enseignement officiel — payé par tout le monde — tue un enseignement libre qui ne reçoit aucun subside?

Liberté sans privilèges : d'accord! Mais liberté dans la vie, et non pas liberté de mourir...

* * *

Il n'y a d'ailleurs qu'à suivre le mot d'ordre des Evêques, qu'à s'en tenir au devoir qu'ils tracent. Cette intervention de l'épiscopat, rappelant aux fidèles la grave obligation civique qui leur incombe, devait, naturellement, faire crier à la confusion entre le politique et le religieux. Et le spectacle est assez drôle de voir d'aussi mauvais paroissiens que M. Albert Devèze en remonter à leur curé. Le président du Conseil libéral a eu le temps d'oublier son catéchisme depuis l'époque où, à Saint-Louis, des maîtres dévoués lui en faisaient le commentaire. L'idée ne paraît même pas lui venir que, tout de même, les Evêques sont un peu plus compétents que lui pour juger de ce qui menace où de ce qui ne menace pas les intérêts religieux dans la Belgique de 1932.

« Il est pénible, écrivait-il dans le *Soir*, et à mon sens regrettable, de voir les chefs religieux enfreindre, de façon publique et impérative, la loi que devrait leur imposer leur conscience. » Comme si ce n'était pas précisément leur conscience qui imposait à nos Evêques de mettre leurs fidèles en garde contre tout danger de déchristianisation!

Car la religion, pour être infiniment respectable et être respectée — affirme M. Devèze — doit demeurer dans le domaine de la conscience privée, doit rester en dehors, et même au-dessus de tout débat politique.

Oui et non. Oui, quand le débat porte sur un problème indifférent aux intérêts religieux. Non, quand le débat intéresse directement l'avenir de l'Eglise dans le pays. Or, la question scolaire, chez nous, telle qu'elle se pose en fait à l'heure actuelle, est d'importance très grande pour les destinées chrétiennes de la Belgique. Cela, les Evêques *doivent* le dire à ceux pour qui le souci de ces destinées doit primer toute autre considération.

Le domaine de la conscience privée : qu'est-ce que cela peut bien vouloir dire? *Ite, docete omnes gentes!* Enseignez toutes les nations... Impossible de concevoir un catholicisme qui ne serait pas apostolique et missionnaire, qui donc n'essayerait pas de convaincre les consciences privées non acquises encore à la Vérité de l'Evangile.

Si le brillant sophiste qu'est M. Devèze vient bien presser un peu les formules creuses dont il abuse, il s'apercevra qu'en fin de compte, le respect qu'il professe ne s'adresse plus qu'à un catholicisme sans âme, à une religion morte.

Faire aux catholiques — continue-t-il — une obligation de conscience de voter pour les listes qui se réclament de l'idéal religieux, mais dont les candidats ont un vaste programme touchant, dans tous les domaines, à la direction des affaires publiques, c'est affirmer l'imperialisme du pouvoir religieux sur le pouvoir civil.

Non, c'est hiérarchiser les questions. Ce n'est pas la faute des catholiques si un régime stupide de suffrage universel pur et simple inorganisé demande à tout électeur de décider également de tout. Oui, les candidats catholiques ont un programme complet, tout comme les candidats libéraux et les candidats socialistes. Sur la presque totalité des points de ce programme les Evêques n'ont, en tant qu'Evêques, aucune solution à prôner. Mais il se fait qu'en

l'an de grâce 1932, chez nous, en Belgique, un succès libéral ou un succès socialiste risqueraient de provoquer une nouvelle guerre scolaire. Attention, disent les Evêques, vous êtes chrétiens, vous devez en conscience penser aux intérêts religieux avant de penser à vos intérêts temporels. M. Devèze appelle cela « sortir du spirituel pour pénétrer dans le temporel ». C'est au contraire demander aux catholiques de dégager le spirituel des luttes temporelles.

* * *

Donc, les Evêques exercent une « pression d'ordre électoral » — parfaitement, M. Devèze. Toutes les prescriptions de la morale catholique sont des pressions. Voter étant un acte humain, on ne voit pas pourquoi il ne tomberait pas sous la loi morale comme le mariage par exemple — et c'est grand dommage pour l'Eglise, si l'on en croit le président du Parti libéral.

L'Eglise se nuit à elle-même, — conclut-il — lorsqu'elle veut être un Etat dans l'Etat. Elle donne à ses adversaires des armes mortelles. Et c'est avec autant d'inquiétude que de stupéfaction que les catholiques anglais, par exemple, qui sont indifféremment conservateurs, libéraux ou travaillistes, constatent ici l'étrange et dangereuse confusion qui, depuis 1846, a fait tant de mal à la Belgique.

Erreur profonde! Les catholiques anglais nous envient, au contraire, nos luttes politiques. Oui, chez eux ils peuvent être indifféremment conservateurs, libéraux ou travaillistes, parce que les luttes politiques anglaises ne portent plus sur la question religieuse... faute de combattants! Le catholicisme a été écrasé et éliminé. Le catholicisme anglais — 2 ou 3 % de la population, si nos souvenirs sont exacts — ne compte pratiquement pas. M. Devèze ne pouvait être plus maladroit. Nous donner comme idéal la situation anglaise, c'est souhaiter que le catholicisme en Belgique soit réduit à l'impuissance, qu'il n'ait plus qu'une minime influence dans la vie du pays, qu'il soit relégué dans la « conscience privée » de cent cinquante ou deux cent mille Belges! Merci!...

* * *

Au déjeuner qu'il a offert aux parlementaires catholiques, M. de Broqueville a magnifié en termes excellents le renouveau flamand, ce « triomphe du flamingantisme » comme trop de bons Belges s'obstinent toujours à le considérer.

Et ici, je m'adresse plus particulièrement à mes amis du pays flamand. La lutte, chez eux, se présente dans des conditions particulièrement dures, car ils ont à mener de front la lutte pour le maintien des positions catholiques, et ce glorieux combat qui doit parachever la renaissance de la culture flamande. Sur ce terrain législatif, vous avez, mes chers amis, conquis de fortes positions. Vous avez entrepris actuellement, après la fièvre de bataille, une grande œuvre d'organisation pour laquelle la modération doit s'allier à la persévérance, afin de réaliser un ensemble parfaitement adapté au tempérament de notre pays; vous travaillez à refaire les cadres de votre vie et vous avez l'ambition de faire que, dans la Patrie belge, la Flandre rayonne de son plus vif éclat.

Tous les Belges de bon sens, tous les Belges vraiment épris de la grandeur et de la splendeur de leur Patrie, suivent avec un sentiment de sympathie — qui bientôt sera celui d'un orgueil partagé — vos généreux et intelligents efforts.

Mais vous savez comment certains voudraient tourner contre la Patrie les armes que vous employez à la rendre plus belle et plus riche. Ces malheureux ne voient pas que, sabotant le navire qui nous porte tous, ils engloutiraient avec lui l'œuvre flamande que ce navire transporte. Contre eux, vous menez en ce moment un combat courageux, dont le caractère pénible pour vous n'échappe à aucun de nous.

C'est avec une émotion sincère que, tous, nous suivons vos efforts, et que nous vous souhaitons de mener le combat avec succès, pour le salut de la Flandre et le salut de la Belgique l'un et l'autre inséparables.

Une Flandre flamande fera la Belgique plus grande et plus belle. M. le Premier Ministre veut bien dire que tous les Belges de bon sens en sont actuellement convaincus. Que n'a-t-il complètement

et absolument raison!... Voilà près de douze ans que nous luttons pour cette Belgique plus forte et plus unie. En politique surtout il n'est jamais trop tard pour bien faire. Les erreurs commises depuis 1918, la carence de la presse d'expression française, le manque de grande politique gouvernementale en cette matière ont empêché le renouveau flamand de se développer sans secousses et sans heurts. A Bruxelles et en Wallonie l'incompréhension et les préjugés ne sont encore que trop répandus. Une résignation mêlée de regrets et de craintes est bien plus générale que la sympathie. Si on n'y prend garde, certains Wallons plus Français que Belges, et qui s'imaginent que la Wallonie serait plus heureuse si elle dépendait de Paris, exploiteront ces regrets et ces craintes — faits avant tout d'ignorance et de malentendus — nourriront la peur d'on ne sait quel impérialisme flamand, pour détacher d'une Belgique, déclarée artificielle et non viable, des populations wallonnes auxquelles des siècles de vie en commun ont donné une mentalité infiniment plus proche de celle de leurs compatriotes flamands qu'elle ne l'est de celle de leurs voisins du Sud.

Le plan français de sécurité et de désarmement obligera l'Allemagne — si les discussions sont habilement conduites — à abattre son jeu.

Désarmons, dit la France, mais après nous être garanti mutuellement la sécurité. C'est le bon sens même. Si l'Allemagne veut la paix, on s'entendra. Si elle ne la veut pas, si elle ne veut que la paix allemande imposée après une revanche, elle refusera de s'engager en matière de sécurité mais exigera à grands cris le désarmement des autres.

Le plan français prévoit que « les forces terrestres destinées à la défense des frontières métropolitaines des Etats de l'Europe continentale seront ramenées à un type général uniforme : celui d'une armée nationale de service à court terme et à effectif limité ne se prêtant pas à une offensive brusquée ».

Finie donc l'armée de métier. Plus de Reichswehr, cette Reichswehr créée par le Traité de Versailles et dont les Allemands ont fait la plus formidable et la plus dangereuse armée du monde.

Qui n'a entendu, à ce propos, reprocher à Foch de n'avoir pas prévu que ce qu'il autorisait en Allemagne — une petite armée de métier — allait permettre à l'état-major prussien de forger une arme terrible?

On accusait Foch, et cela c'était fait malgré et contre lui. Le dernier numéro de la *Revue universelle* apporte, à ce sujet, de bien intéressantes révélations.

Le Conseil Suprême avait partagé la tâche de préparer la rédaction du traité entre un assez grand nombre de Commissions de spécialistes; l'étude du statut militaire futur de l'Allemagne fut naturellement confié à un Comité de généraux, présidé par le maréchal Foch. Les conseillers militaires établirent un statut, fondé sur une année de conscription, à effectifs limités et à temps très court. Les négociateurs britanniques affirmèrent immédiatement leur opposition décidée, absolue, irréductible. Les chefs des autres gouvernements, prompts à déjouer leurs experts — c'est-à-dire les chefs de leurs armées victorieuses, — acceptèrent le système que M. Lloyd George imposait, et qui consistait à doter l'Allemagne d'une armée de métier à long temps de service. La Commission des maréchaux et des généraux alliés fut incitée à préparer un autre projet fondé sur ce principe. A peine fut-il déposé, lu et brièvement discuté qu'il fut séance tenante, déclaré adopté et incorporé au Traité. Les experts s'estimant « floués », se récrièrent, leurs protestations, écoutées sans patience, ne furent point entendues.

Foch pourtant continua de parler; il protestait encore lorsqu'il n'était plus temps.

Comme de tant d'autres erreurs et fautes, de celle-ci aussi Lloyd George est donc le grand responsable.

L'auteur de l'article de la *Revue universelle* cite les procès-verbaux des discussions.

Foch avait demandé pour l'Allemagne une armée de 200,000 hommes avec service continu d'un an. Tous les experts militaires s'étaient ralliés à ses vues.

Lloyd George objecta :

L'objet de la proposition du Comité militaire, dit-il, est que l'Allemagne ne puisse pas avoir un contingent annuel de recrues et qu'elle ne soit pas à même de jouer vis-à-vis de l'Europe le même jeu qu'elle a joué après Vénus... Il est absolument nécessaire de rendre cette éventualité impossible, et la méthode que je propose est, je crois, la meilleure pour y réussir. Une armée de volontaire coûte beaucoup plus cher qu'une armée de conscrits. Si l'Allemagne doit maintenir une armée de volontaires et payer en outre la compensation qu'elle doit aux Alliés, si ne lui restera guère d'argent pour se lancer dans des aventures militaires. IL EST ILLUSOIRE DE CROIRE A LA LIMITATION DES ARMEMENTS. Les matrices et les calibres nécessaires à la fabrication des armements et des munitions pour une très grande armée peuvent être cachés dans une toute petite pièce. Comment empêcheriez-vous qu'il en soit ainsi; et une armée qui sera dotée de ces éléments de fabrication comptera trois mois d'avance sur les autres dans la course à la production des armements!

Le procès-verbal porte ici : Aucune objection n'est soulevée; la résolution est adoptée. Sans désemparer, M. Lloyd George ajoute : La délégation britannique a une série de propositions toutes prêtes.

Le maréchal Foch veut laisser l'adversaire découvrir sa position. Il marque le désaccord manifeste entre son collègue militaire britannique et son chef civil. Il n'y a personne, dit-il, qui, dans la Commission, puisse défendre les principes de M. Lloyd George; je demanderai donc que la Délégation britannique soit priée de présenter un rapport à ce sujet. Le général Degoutte, sans tarder davantage, exprime son opinion avec franchise et sans détour : Je ne serai jamais d'accord personnellement avec l'opinion exprimée par la Délégation britannique en faveur d'une armée de volontaires à long terme. Je crois que ce régime rendra l'Allemagne beaucoup plus forte que le régime de conscription à court terme.

Mais M. Lloyd George ne transige pas. Il ne veut même pas discuter davantage. On fera ce qu'il veut. Comme Clemenceau exprime l'opinion que les gouvernements ne peuvent pas forcer les autorités militaires à changer d'avis, le Premier britannique, renchérissant sur le principe de la présence du pouvoir civil, déclare que c'est au Conseil lui-même de décider ces questions de principe. Jamais, en ce qui me concerne, dit-il, je ne signerai de traité de paix au nom de la Grande-Bretagne qui donnera aux Allemands une armée de plus de 200,000 hommes; jamais je n'accepterai qu'une armée soit levée en Allemagne par conscription à court terme. L'opinion d'aucun général n'ébranlera ma décision. Je me suis déclaré pour une armée servant à long terme, car je considère que ce principe est la seule garantie d'une armée réduite. Je propose que ce principe soit adopté par le Conseil, et que des directives soient données aux Conseillers militaires pour qu'ils puissent préparer un règlement concordant avec ce principe.

Maintenant que, grâce à Lloyd George, Berlin dispose de l'arme, il ne sera pas facile de l'y faire renoncer. Mais que la France oblige donc le Reich à jeter le masque.

Nous n'éprouvons aucun engouement pour M. Emil Ludwig. Son dernier livre, toutefois, mérite de trouver une très large audience. Non pas pour la prose ludwigienne qu'il contient, mais à cause des réponses faites par Mussolini aux quatre cents questions de l'écrivain allemand, réponses d'autant plus intéressantes que leur traduction en français a été révisée par le Duce lui-même. Si les Entretiens de M. Ludwig avec le Dictateur italien n'ont certes pas fait le tour de la pensée du maître de l'Italie, ils nous livrent pourtant de passionnants aperçus sur cet esprit vraiment génial. Lisez donc, en même temps, le livre de Ludwig et l'Année trouble de M. Raymond Poincaré, qui vient de paraître, et vous sentirez la différence entre le talent et le génie, entre l'homme d'État qui subit les circonstances et celui qui les domine quand il ne les crée pas, entre le « moyen » et l'exceptionnel, entre ce qu'il faut bien qualifier de petitesse et la grandeur...

La conversation roulait sur Napoléon.

— Le considérez-vous comme un modèle ou comme un avertissement? interroge Ludwig.

— Comme un avertissement. Je n'ai jamais pris Napoléon comme modèle, car je ne peux nullement lui être comparé. Son activité était toute différente de la mienne. Il a terminé une révolution, j'en ai commencé une. Sa vie m'a montré les erreurs auxquelles on échappe difficilement. — Il compta sur ses doigts : — Le népotisme. La lutte avec le Pape. Le manque de sens pour les problèmes financiers et économiques. Il ne voyait qu'une chose, pour ainsi dire : à savoir qu'après ses victoires, la rente montait. C'était tout.

Je mis l'entretien sur l'histoire de Napoléon et demandai, comme si je ne le savais pas :

— Qu'est-ce qui a provoqué sa perte? Les professeurs prétendent que c'est l'Angleterre.

— Sottise, dit-il. Sa perte, comme vous l'avez exposé dans votre livre, est due au conflit interne de son caractère. C'est, finalement,

ce qui perd tout le monde. Prendre la couronne! Fonder une dynastie! Comme Premier Consul, alors, oui, il était grand! Avec l'Empire commença la décadence. Beethoven a eu parfaitement raison de lui reprendre la dédicace de l'Héroïque. La couronne l'a contraint à des guerres toujours renouvelées. Voyez au contraire Cromwell : une grande idée, la puissance de l'État, et cependant pas de guerre!

Je le tenais là sur un des points essentiels.

— Il y a donc un impérialisme sans Empire?

— Il y a une demi-douzaine de sortes d'impérialismes, répondit-il d'une voix animée. Il n'y a vraiment pas besoin pour cela d'un régime impérial; c'est même dangereux. Plus l'impérialisme s'étend, plus il perd en force organique. Toutefois, la tendance à l'impérialisme constitue une des forces élémentaires de la nature humaine, justement comme volonté de puissance. Actuellement, nous avons l'impérialisme du dollar, une autre fois, ce sera un impérialisme religieux, ou un impérialisme artistique. En tout cas, ce sont des signes de la vitalité humaine. Tant qu'on vit, on est impérialiste. Quand on est mort, on ne l'est plus.

* * *

Voici pour les racistes :

Naturellement, dit-il, il n'y a plus de races à l'état pur. Même les Juifs ne sont pas demeurés sans mélange. Ce sont justement des croisements heureux qui ont souvent produit la force et la beauté d'une nation. La race, c'est un sentiment, non une réalité. Le sentiment y entre pour quatre-vingt-quinze pour cent. Je ne croirai jamais qu'on puisse faire la preuve biologique qu'une race est plus ou moins pure. Ceux qui proclament la noblesse de la race germanique sont, par un curieux hasard, des gens dont aucun n'est Germain : Bobineau, un Français; Chamberlain, un Anglais; Woltmann, un Juif; Lafouge, encore un Français. Chamberlain s'est même aventuré jusqu'à appeler Rome la capitale du chaos. Une chose analogue n'arrivera jamais chez nous. Le professeur auquel vous faisiez allusion était un poète. La fierté nationale ne nécessite aucunement un état de transe provoqué par la race.

L'unité de langue n'est pas non plus le facteur déterminant, dit Mussolini. L'Autriche n'a pas été ruinée par la multiplicité des langues, mais par la contrainte qui maintenait sous un sceptre tant de peuples conquis ou hérités, alors qu'en Suisse, trois groupes, parlant trois langues, se sont volontairement et spontanément réunis. Je considère la Suisse comme un maillon très important dans la chaîne des États d'Europe, car c'est justement grâce à son amalgame que peuvent s'atténuer maints frottements entre les deux grandes rivales qui sont à ses frontières.

* * *

Sur la révolution fasciste, Ludwig interroge :

De quelle manière commence-t-on un gouvernement neuf? Comme une statue, ou bien comme une maison en forêt, où il faut d'abord abattre une quantité d'arbres pour faire de la place?

— C'est intéressant, ça, dit-il en s'animant. La plupart des révolutions débütent à cent pour cent. Après quoi l'esprit nouveau tend à diminuer, se mélange à l'ancien; sur beaucoup de points, on fait des concessions, et bientôt on est à cinquante pour cent, ou même moins.

— C'est le cas de l'Allemagne, fis-je remarquer.

— Nous avons fait le contraire, poursuivit-il. J'ai débüté à cinquante pour cent. Pourquoi? Parce que l'histoire m'avait montré que le courage de la plupart des révolutionnaires se dégonfle après le premier assaut. J'ai commencé avec une coalition, et c'est seulement au bout de six mois que j'ai renvoyé les catholiques. Dans d'autres pays, les révolutionnaires sont peu à peu devenus souples; chez nous, plus rudes et plus résolus chaque année. C'est seulement l'année dernière, par exemple, que les professeurs ont prêté serment. J'ai pris les démocrates comme je les ai trouvés. J'ai donné aux socialistes la possibilité de participer au gouvernement. Turati, qui est mort hier, aurait peut-être accepté, mais les Baldesi et tutti quanti ont laissé une fois de plus échapper les meilleures occasions, par entêtement. Projetant un renouvellement complet de la nation, il me fallait l'y habituer lentement et me servir de ses forces puissantes. Les Russes pouvaient s'y prendre autrement; ils trouvaient une place vide et il leur était loisible d'en extirper toutes les racines, afin de construire la maison en forêt. Mais nous, où serions-nous aujourd'hui si j'avais commencé par tout démolir?

* * *

Les entretiens sur « la façon de traiter les hommes » et sur « l'action sur les masses », sont du plus haut intérêt. Ah! que nous voilà loin des bobards démocratiques, de la bonté native de l'homme, de la volonté générale, du peuple souverain et autres poisons mortels!

— Si vous avez eu trop de discipline chez vous, je vous dirai ceci : nous ne tendons pas à faire précisément de l'Italie une imitation de l'ancienne Prusse, mais un peuple aussi discipliné. Nous avons de la nation une conception synthétique, et non analytique. Quand on marche, on ne se diminue pas, comme vous et nos amis l'écrivez volontiers, mais on se multiplie par tous ceux qui marchent avec; vous. Nous sommes, comme en Russie, pour le sens collectif de la vie c'est le sens collectif que nous voulons renforcer aux dépens de la vie personnelle. Nous n'allons pas jusqu'à transformer les êtres humains en chiffres; toutefois, nous les prenons essentiellement du point de vue de leur fonction dans l'Etat. C'est là un grand événement dans la psychologie des peuples, car il est l'œuvre d'un peuple méditerranéen qui passait pour y être impropre. La vie collective, voilà où réside le « charme » nouveau. En était-il autrement dans la Rome antique? Dans la République, le citoyen ne voyait que la vie de l'Etat, et, sous les empereurs, quand ça changea, ce fut la décadence. Oui, voilà ce que le fascisme veut faire de la masse : organiser une vie collective, vivre, travailler et combattre en commun, dans une hiérarchie, sans être un troupeau. Nous voulons l'humanité et la beauté de la vie en commun. Certes, cela étonne les étrangers! L'individu, en l'an X, est déjà en un certain sens enlevé à la famille, et il lui sera rendu par l'Etat en l'an LX. L'individu n'y perd rien, croyez-le bien : il est multiplié.

Que devient, demande Ludwig, ce qu'on appelle le progrès de l'humanité?

Difficile à définir, dit Mussolini sur un ton complètement refroidi. Peut-être une spirale. Sorel nie entièrement le progrès moral et ne reconnaît qu'un progrès mécanique. Je crois néanmoins qu'il existe un progrès moral, mais il est exposé à de grands dangers. Sa marche est lente et il est souvent fatigué. Et puis, qu'est-ce que le progrès? Dans la Rome impériale aussi, il y avait des poètes et des philosophes. Il y avait de magnifiques établissements pour l'hygiène populaire.

* * *

— Vous avez écrit un jour — lui dit Ludwig — que la masse ne devait pas savoir, mais croire. Tenez-vous, aujourd'hui encore, ce principe des Jésuites pour réellement applicable au beau milieu de tous les instruments de la technique?

Il lança un coup d'œil résolu.

— La loi seule transporte les montagnes, dit-il, et non la raison. Celle-ci est un instrument, mais elle ne peut jamais être le moteur de la masse. Aujourd'hui moins qu'autrefois. A l'heure actuelle, les gens ont moins le temps de penser. La propension de l'homme moderne à croire est incroyable. Lorsque je sens la masse dans mes mains, et cette foi qu'elle a, ou bien lorsque je me mêle à elle et qu'elle m'écrase presque, je ne sens un morceau de cette masse. Et cependant, en même temps, il reste un fond d'aversion, comme en ressent l'artiste contre la matière qu'il travaille. Le sculpteur ne fracasse-t-il point parfois son marbre, de colère, parce qu'il ne prend pas sous ses mains la forme exacte de sa première vision? Dans le cas qui nous occupe, il arrive même que la matière s'insurge contre le sculpteur.

Il fit une pause, puis conclut :

— Toute la question consiste à maîtriser la masse comme un artiste.

* * *

A propos du primat du financier sur le politique, Mussolini répond à la question : Pourquoi, dans le monde, y a-t-il si peu d'hommes d'Etat capables, à un moment où ils seraient plus nécessaires que jamais?

Parce qu'aujourd'hui la politique est beaucoup plus compliquée qu'autrefois. Et puis, le capitalisme a absorbé l'intérêt pour la politique : personne ne s'intéresse plus qu'aux questions d'argent, les siennes propres et celles des autres. On est donc le temps où l'Europe prêtait l'oreille aux discours de Peel ou de Disraeli, voire à ceux de Jaurès et de Clemenceau? Aujourd'hui, on écoute deux ou trois phrases à la T. S. F., on tourne le bouton, et personne ne les étudie.

Actuellement, les gens ne veulent pas gouverner et avoir leur tranquillité. S'il y avait plus de grands hommes d'Etat en Europe, il y aurait moins de colonies.

Et voici enfin pour les féministes :

La femme a à être passive! s'écria-t-il avec vivacité. Elle est analytique, pas synthétique. Au cours des siècles, est-ce qu'elle a fait de l'architecture? « Construis-moi une hutte, et non un temple lui dites-vous. Elle ne sait pas. Elle est étrangère à l'architecture, synthèse de tous les arts : c'est un symbole de sa destinée. Mon idée de son rôle dans l'Etat est contraire à tout féminisme. Bien entendu, elle ne doit pas être une esclave, mais si je leur donnais le droit de vote, elles me tireraient au nez. Dans notre Etat, la femme ne doit pas compter. En Angleterre, il y a trois millions de femmes de plus que d'hommes; chez nous, les deux sont égaux. Savez-vous comment ça peut finir pour les Anglo-Saxons? Par le matriarcat!

Le Temps n'a jamais témoigné de beaucoup de tendresse à l'égard du fascisme. Les articles consacrés par son correspondant romain à l'anniversaire de la Marche sur Rome n'en sont que plus significatifs.

Quoi qu'on puisse penser des méthodes employées, de l'action de la police et de la suppression de toutes les libertés politiques, il est impossible actuellement de parcourir l'Italie sans être impressionné par les changements d'ordre moral, matériel et social dans tout le pays.

D'ordre moral d'abord. Le fascisme a créé non seulement une Italie nouvelle, mais un Italien nouveau. Un Italien ayant davantage qu'autrefois le sens des antiques vertus romaines de courage, d'ordre, de discipline; un Italien surtout ayant la fierté de son sang, de sa race, ayant le souci de la grandeur de son pays et la volonté de le mettre au niveau des nations les plus avancées. Dans ce sens, le fascisme a véritablement modifié l'ancienne mentalité de la péninsule. Il a transfiguré l'âme italienne. A ce peuple connu par les excès de son individualisme, il a donné un sens collectif de la vie, un souci aigu du devoir social et patriotique, une véritable tension du civisme.

Il a donné aux Italiens, qui hier encore n'étaient qu'une poussière d'individus sans cohésion, un idéal capable de les grouper, de les unifier, de les fusionner en une force compacte. Cet idéal peut s'identifier avec celui qui fit jadis la grandeur de la péninsule : c'est l'ancien idéal de Rome, idéal dont les éléments constitutifs sont faits d'une part de la pauvreté de la péninsule, c'est-à-dire de besoins matériels, de l'autre d'une impulsion affective, d'une foi, d'un culte, celui de la patrie. Autour de cet idéal, le fascisme a chauffé à blanc les passions et les sensibilités. Rien d'ailleurs autant que l'amour de la patrie ne peut exalter les vertus jusqu'à un fanatisme. C'est ainsi que sur cette base le fascisme a réussi à répandre en dix ans dans toute la péninsule une véritable mystique de la race. L'Italien de la jeune génération se croit aujourd'hui le sel de la terre, le peuple élu appelé à des événements triomphaux. D'où ces ivresses, ces exaltations qui jalonnent la marche du fascisme. Nous sommes là dans le domaine des impulsions sentimentales et mystiques, sur le terrain de la croyance. La raison ne gouverne plus. L'histoire le prouve : tout idéal collectif et nouveau agit comme un philtre sur l'âme des peuples. Le breuvage fasciste a donné à l'Italie un ferment de renaissance magnifique, mais en même temps, comme par des vertus mystérieuses, il a poussé des millions d'adolescents et d'hommes mûrs à se grouper en phalanges, à manœuvrer en tous sens, à communiquer dans un état d'esprit de mobilisation générale, à entonner des chansons agressives, à pousser des cris de guerre, à porter enfin tout ce qui est exercice physique, sport et esprit militaire jusqu'à son exaspération la plus extrême.

A la transformation morale de l'Italie s'est ajoutée, sous le signe du faisceau, une véritable métamorphose matérielle. Tous les observateurs, même les plus prévenus, sont obligés de le reconnaître. « En peu d'années déclara un jour le Duce devant la Chambre, nous rendrons méconnaissable le visage de la patrie. » Il a tenu parole.

En tout état de cause, si le fascisme ne devait être jugé que par ses résultats pratiques et matériels, ses adversaires n'auraient aucun argument à lui opposer. Certes il se peut que dans d'autres pays on fasse en un même laps de temps des réalisations tout aussi nombreuses. Mais la comparaison ne joue plus dès qu'on songe à ce qu'était l'Italie la veille encore, avec ses routes défoncées ou abandonnées, ses jachères, sa malaria, sa stagnation scolaire, sa vie ralentie et diminuée.

Ici, une autre constatation s'impose. Quelle que soit la valeur du système corporatif fasciste, il a suscité dans tous les milieux intellectuels italiens un véritable bouillonnement d'idées et de conceptions nouvelles autour des problèmes économiques, politiques et sociaux. C'est d'ailleurs l'un des aspects les plus attrayants de la nouvelle Italie que ce jaillissement de forces intellectuelles agissantes, excitatrices, dynamiques, hier encore inconnues. Certes, il n'y a pas encore véritablement de littérature et d'art fascistes. Le bilan du régime est encore négatif en ce domaine. Les transformations politiques profondes n'ont jamais suscité une ambiance favorable aux arts et aux lettres. L'urgence et la nécessité des réalisations réduisent principalement l'activité fasciste à des tâches essentiellement concrètes. Mais déjà l'on affirme que l'Italie est riche d'une magnifique vitalité intellectuelle, à

el point que l'on se trouve dans l'obligation de corriger à son égard une oule de préventions. Déjà, au cours de ces dernières années, des résultats remarquables ont été atteints dans le domaine de la technique. L'aviation italienne est l'une des premières du monde. La motorisation de l'armée est l'une des plus parfaites de l'Europe. La marine marchande a été modernisée de façon remarquable. Notons ici que l'Italie avec le *Res*, la France avec le *Normandie*, possèdent les deux plus grandes unités navales du monde. L'Angleterre elle-même se trouve sur ce point en état d'infériorité avec les deux puissances latines. De même, les navires de guerre les plus rapides sont français et italiens. Où donc est-il feu Demolins et la supériorité des Anglo-Saxons? Et la préexcellence des Germains? Où l'incurable infériorité de la race latine?

Le Duce est un homme qui répond à l'idéal du peuple italien. Il a les mots le geste, l'attitude de l'Italien typique. Il est dans la mentalité et dans la tradition de la race et chacun en Italie se reconnaît en lui. D'où cette absence d'opposition concrète, cette acceptation quasi générale dans laquelle on aurait tort à l'étranger de ne voir que de la contrainte. En tout cas, nulle haine à l'égard du dictateur, mais bien plutôt de la fierté de posséder un grand homme. Seul d'ailleurs l'aveuglement politique peut empêcher de reconnaître qu'au cours de ces dernières dix années le Duce ait été un grand constructeur d'histoire. Peu d'hommes ont donné à notre époque l'exemple d'une telle ténacité, d'une telle énergie, unies à une telle capacité de commandement. Le Duce a imposé sa volonté magnétique et fascinatrice à quarante-deux millions d'êtres humains. Et dans la grande masse du peuple, rares sont ceux qui s'indignent, protestent pour la perte des droits politiques. Le régime fasciste tel qu'il est se supporte en Italie le mieux du monde. A part quelques milliers d'intellectuels et d'idéalistes, le pays y trouve tout satisfaction. Le peuple italien communie à cette heure, comme nous l'avons vu, dans nombre de mystiques, mais non dans celle de la liberté. Il paraît même la craindre comme si, dans les circonstances actuelles, elle pouvait lui être plus nuisible que profitable, dégénérer trop rapidement en licence et livrer le pays à l'anarchie. Il craint avant tout une confusion, un désarroi semblables à ceux dont il a souffert de 1919 à 1922. Il veut l'ordre davantage que la liberté. Il se rend compte aussi, avec son réalisme inné, qu'en cette période de trouble économique, la restriction des libertés individuelles est un avantage. La solution de la crise, se dit-il, a besoin de mesures qui s'adaptent mal avec la lenteur des décisions parlementaires. La période actuelle, par les souffrances qu'elle impose, par la tension qu'elle exige, ressemble encore à celle de la guerre. Les mesures prises par la nation durant le conflit mondial ont donc encore leur raison d'être. Les temps sont durs et la dictature bien qu'elle n'apporte à personne une prospérité matérielle, aide à les traverser. Elle donne à l'Italie une continuité dans le travail et un ordre social qui, à côté d'autres facteurs comme le climat, la sobriété de la race, l'absence de complexité de l'économie italienne, etc., ont été des éléments importants de la résistance que la nation a pu opposer aux difficultés de l'après-guerre et de la crise mondiale. Avec tout autre régime, l'Italie aurait été moins apte à faire face aux difficultés qui ont été celles de toutes les nations et qui ont même réussi à branler la solidité de la livre ster, à faire chanceler la prospérité américaine. Tel est l'état d'esprit de l'Italien moyen en face du régime fasciste. C'est-à-dire que la dictature mussolinienne, après dix ans, se trouve encore renforcée par les circonstances exceptionnelles que nous traversons.

Quelle que soit du reste la situation actuelle, l'Italie a vécu au cours de ces dernières années l'un des moments les plus surprenants de son histoire. Au lendemain de la guerre, l'Europe la croyait condamnée à une longue période d'atonie et d'impuissance quand, par un effort surhumain, à l'appel d'un homme, elle s'est redressée et mise en marche. Et cet événement était à ce point inattendu qu'il ne lassa jamais, croyons-nous, l'attention des générations futures. Car il a relevé toutes les prévisions. Les transformations qui se sont opérées dans le pays n'ont pas été de simples modifications de forme et d'apparence. Ce qui a changé c'est l'état d'esprit, la volonté, l'idéal.

L'avenir de l'Italie fasciste après dix ans de régime dépend en premier lieu de la santé et de la vie du Duce. Il dépend aussi de l'Italie elle-même. Pour son peuple, Benito Mussolini rêve d'une haute destinée. Il fait miroiter à ses yeux un idéal de puissance d'expansion et même de primauté. Il lui donne l'obsession de l'antique grandeur de Rome. Déjà, il a accru l'importance de l'Italie dans la vie politique mondiale. Il a relevé son crédit politique, diplomatique, militaire et naval. Etat de second ordre avant la guerre, l'Italie avec le victorie et le fascisme s'est élevée au rang de grande puissance.

L'idéal que le Duce a forgé pour l'Italie exige d'elle une tension énorme. Il exige la dure discipline du sacrifice et des privations et plus encore, la suppression de toutes les libertés. Mais, à ce régime, en dix ans l'Italie a brûlé les étapes. Elle est plus forte. Elle a plus de poids devant le monde. Acceptera-t-elle de persévérer dans l'effort? Ses poumons seront-ils assez puissants? Son cœur assez solide? L'avenir des nations est sur les genoux des dieux.

Qui donc eût pu prévoir que M. Gentizon en arriverait à ce panégyrique de l'antidémocratie!

Que l'on veuille bien nous pardonner ces très longues citations, mais la révolution fasciste est d'une telle importance pour les destinées de l'Europe que l'élite intellectuelle de tous les pays ne saurait trop se pénétrer de son esprit ni assez méditer ses réalisations.

Salle Patria, rue du Marais, Bruxelles

CONFÉRENCES CARDINAL MERCIER

QUATORZIÈME ANNÉE

Prendront la parole cet hiver :

EN NOVEMBRE.

Le mardi 22, à 5 h., S. Exc. Mgr BESSON, évêque de Fribourg, Lausanne et Genève. Sujet : **La fin du monde.**

EN DÉCEMBRE.

Le mardi 6, à 5 h., M. René BENJAMIN. Sujet : **Les lettres d'amour de Balzac.**

Le mardi 13, à 5 h., M. Denis D'INÈS, sociétaire de la Comédie-Française. Sujet : **Les beaux vers du théâtre français.**

Le mardi 20, à 5 h., M. Maurice PALÉOLOGUE, de l'Académie française, ambassadeur de France. Sujet : **Un méconnu : l'archiduc Rodolphe.**

EN JANVIER.

Le mardi 3, à 5 h., lecture par M. Jacques COPEAU

Le mardi 10, à 5 h., M. André BELLESSERT. Sujet : **Un grand romancier contemporain : M. Edouard Estaunié.**

Le mardi 17, à 5 h., M^{me} DUSSANE, sociétaire de la Comédie-Française. Sujet : **Le rire de tous les temps.**

Le mardi 24, à 5 h., le comte de SAINT-AULAIRE, ambassadeur de France. Sujet : **Le désarmement.**

Le mardi 31, à 5 h., M^{me} Berthe BOVY, sociétaire de la Comédie-Française, interprétera **La Voix humaine** (de Cocteau), récitera des fables de La Fontaine et chantera des chansons wallonnes.

EN FÉVRIER.

Le mardi 7, à 5 h., M. Henri BÉRENGER, sénateur, président de la Commission des Affaires Étrangères du Sénat français. Sujet : **Le problème de l'Europe.**

Le mardi 14, à 5 h., M. Georges LECOMTE, de l'Académie française. Sujet : **Peut-on mentir à soi-même?**

Le mardi 21, à 5 h., M. Paul REYNAUD, député de Paris, ancien ministre des Finances et des Colonies.

Le mardi 28, à 5 h., M. Charles OULMONT. Sujet : **Debussy tel que je l'ai connu** (avec exemples au piano).

En février, le Révérend Père SANSON, de l'Oratoire, donnera à Bruxelles, sous nos auspices, trois conférences sur les FORCES CORRUPTIVES : JOUIR — HAIR — DOMINER. Ces conférences seront accessibles à nos abonnés moyennant un modique droit de numérotage des cartes d'abonnement.

EN MARS.

Le mardi 7, à 5 h., le Baron E. de BRUNEAU de SAINT-AUBAN, bâtonnier du Barreau de Paris. Sujet : **L'Allemagne et la paix.**

Le mardi 14, à 5 h., M. Guglielmo FERRERO.

PRIX DE L'ABONNEMENT A LA SÉRIE DES 18 CONFÉRENCES (non compris la taxe de numérotage pour les Conférences du R. P. Sanson).

Fauteuil et baignoire : 175 francs; Parquet, balcon de face et 1^{er} rang de côté : 150 francs; Balcon de côté et estrade : 125 francs.

La location est ouverte de 9 h. 1/2 à 12 heures et de 14 h. 1/2 à 17 heures à la Maison F. LAUWERYNS, rue du Treurenberg, 20, Bruxelles. Téléphone, 17.97.80. Chèque postal : 119.53.

Secrétariat des conférences :

à La revue catholique des idées et des faits
57, rue Royale, tél. 17.20.50.

La vivisection⁽¹⁾

La loi du 22 mars 1920, relative à la protection des animaux, contient un article, l'article 7, dont voici le texte : « Les expériences de vivisection, poursuivies dans un but de recherche ou de démonstration de faits acquis, ne pourront avoir lieu que dans des laboratoires universitaires ou y assimilés, sous le contrôle du directeur responsable et, sauf en cas de nécessité, sur des animaux anesthésiés. »

La science et l'humanité l'avaient échappé belle. Car ce texte, dû à l'initiative du R. P. Rutten, avait heureusement été substitué au cours des débats à deux étranges propositions. Etranges, d'abord parce qu'elles confondaient dans une commune réprobation les charretiers cruels, les abatteurs inhumains, les brutes qui organisent des combats de coqs ou aveuglent des pinsons et les savants qui, patiemment, laborieusement, dans le but d'élargir l'horizon de nos connaissances, consacrent leur vie à scruter les secrets de la nature et contribuent à soulager l'humanité souffrante. Etranges aussi parce qu'elles constituaient un grave danger et pour le progrès de la science et pour la santé publique.

L'une de ces propositions (Seeliger et Rutten, art. 14) disait en effet (et l'autre — Ason, art. 5 — n'en différait guère) : « Les expériences de vivisection ne seront pratiquées que par des médecins ou des médecins-vétérinaires, ce, dans le but de recherches scientifiques. Elles sont interdites pour la démonstration de faits déjà acquis. Les animaux sujets d'expériences de vivisection seront au préalable convenablement insensibilisés. Ils ne seront soumis qu'à une seule expérience et tués d'une manière humaine immédiatement après. »

L'adoption de ce texte aurait eu les conséquences suivantes. Elle aurait d'abord rendu impossibles les démonstrations expérimentales dans l'enseignement des sciences médicales. Or, de même que pour apprendre l'anatomie il est indispensable de disséquer des cadavres humains — et je rappelle que les premiers anatomistes ont eu, eux aussi, à lutter contre des préjugés qui n'ont pas encore complètement disparu — de même, pour apprendre la physiologie, il faut avoir assisté et participé à des expériences de vivisection. Sans ces démonstrations, l'étudiant en médecine ne pourra acquérir une notion claire des grandes fonctions organiques normales (circulation, respiration, digestion, fonctions du système nerveux), qu'il doit cependant posséder avant d'aborder l'étude des états pathologiques. Les films, que certains veulent voir substituer aux expériences *in vivo*, si utiles qu'ils puissent être parfois, ne peuvent les remplacer dans tous les cas. Qu'il me soit permis de rappeler un souvenir de ma carrière d'étudiant. Il y a une trentaine d'années, j'ai assisté à une expérience exécutée par le professeur Malvoz à son cours de bactériologie. Il s'agissait de démontrer aux étudiants l'efficacité du sérum antivenimeux. Un lapin, recevant au début de la leçon une injection de venin de serpent, ne tardait pas à présenter tous les symptômes d'une profonde intoxication. Le professeur lui administrait alors une dose de sérum : sous nos yeux, l'animal revenait à la vie. Ainsi, dans l'espace d'une heure, nous assistions successivement à l'agonie de l'animal, puis à une véritable résurrection. Cette démonstration m'a fait une impression si profonde qu'elle est restée vivante dans ma mémoire : je pense qu'aucune explication verbale, qu'aucune image, qu'aucun film n'aurait pu la produire. Je suis convaincu qu'interdire la vivisection comme moyen de démonstration, ce serait contribuer à former de mauvais médecins et assumer ainsi une terrible responsabilité vis-à-vis de l'humanité souffrante. J'ajoute que, d'autre part, la question de savoir si

(1) Discours prononcé à l'ouverture solennelle des cours de l'Université de Liège.

Une documentation extrêmement abondante sur la question de la vivisection m'a été fournie par mon collègue, M. le professeur Henri Fredericq : je tiens à lui adresser mes bien sincères remerciements.

des faits sont bien acquis et ne doivent pas être soumis à une nouvelle vérification, cette question est bien difficile à trancher et n'est certainement pas de la compétence du législateur.

Le texte Seeliger et Rutten, qui prétendait réserver la pratique de la vivisection aux médecins et aux vétérinaires, aurait par conséquent exclu des laboratoires de biologie non seulement les étudiants d'élite parmi lesquels se recrute le corps professoral de nos Facultés de médecine ou des sciences, mais encore tant d'expérimentateurs qui, sans être médecins ou vétérinaires, ont par leurs travaux contribué au progrès de la science. Il aurait mis dans l'impossibilité de poursuivre ses recherches un Pasteur : Pasteur qui était chimiste et dont les découvertes ont pourtant révolutionné la biologie et la médecine!

De plus, exiger qu'un animal soit mis à mort tout de suite après une seule expérience, ce serait arrêter des recherches du plus haut intérêt, dans lesquelles il est indispensable de laisser survivre l'animal pour étudier les lésions qu'entraîne la suppression d'un organe. Nous en verrons un exemple tout à l'heure, lorsque je vous parlerai des recherches faites sur le diabète.

Enfin, strictement interprété, le texte Seeliger et Rutten comportait l'interdiction de faire sur des animaux des opérations qui ne constituent pas à proprement parler des expériences exécutées en vue d'une recherche scientifique : par exemple, les inoculations faites à des lapins, des cobayes ou des singes en vue d'établir un diagnostic, ou encore les injections faites à des chevaux pour préparer le sérum antidiphthérique.

Les conséquences extrêmement graves de ces projets de loi avaient apparemment échappé à leurs auteurs. Il faut rendre grâce au R. P. Rutten d'avoir écouté les protestations de nos institutions scientifiques et compris la valeur de leurs arguments : l'honorable sénateur abandonna son projet primitif et déposa l'amendement qui est devenu l'article 7 de la loi du 22 mars 1920.

Hélas! le danger n'est peut-être pas définitivement écarté. Les antivivisectionnistes deviennent de plus en plus actifs. Le but avoué de beaucoup d'entre eux est la suppression complète de la vivisection. Pour l'atteindre, ils n'hésitent pas à répandre dans le public les idées les plus fausses. Ils représentent les savants qui expérimentent sur l'animal comme des brutes qui se délectent de ses souffrances. Certains d'entre eux estiment qu'une découverte scientifique est achetée trop cher s'il faut la payer de la souffrance d'un seul être vivant (1). Ces purs constituent l'exception. La plupart des antivivisectionnistes prétendent que les expériences sur l'animal n'offrent aucun intérêt : ils s'efforcent de faire croire au public, non seulement que la vivisection est cruelle, mais encore qu'elle est une cruauté tout à fait inutile.

En présence de ces attaques, l'homme de science est le plus souvent resté impassible. Lorsqu'on lui fait grief d'hésiter, de ne progresser qu'avec lenteur, de n'avoir pas encore trouvé le remède du cancer ou d'avoir changé d'opinion dans la question de l'hérédité de la tuberculose, il ne comprend pas. Il sait bien, parbleu! et beaucoup mieux que ceux qui le critiquent, que le chemin qu'il suit n'est pas une grand route facile, large et droite, mais un sentier abrupt, malaisé, tortueux. Il sait bien que la marche vers le progrès scientifique est comparable à celle des danseurs d'Echternach, qui font trois pas en avant, puis deux pas en arrière. Mais il sait aussi qu'à force de travail et d'ingéniosité, il a réussi à arracher à la nature quelques-uns de ses secrets pour le plus grand bien de l'humanité et lorsqu'il constate que ses plus belles découvertes sont contestées par des personnes ignorantes ou de mauvaise foi, alors, sa tendance naturelle le porte à sourire de pitié, à hausser les épaules... et à retourner à ses travaux.

C'est là, à mon avis, une mauvaise tactique. La sécurité dont

(1) G. TILMON, *la Vivisection à Lausanne*. Publié par la Ligue internationale contre la vivisection.

le savant jouit dans son laboratoire est menacée et, en même temps, le progrès de la science et le soulagement de l'humanité souffrante sont mis en péril. Car tous les antivivisectionnistes, qu'il s'agisse des rêveurs qui préfèrent voir mourir leurs semblables plutôt que d'infliger une légère souffrance à un animal, ou de ceux qui, contre toute évidence, nient l'intérêt de la vivisection, tous sont des êtres dangereux. Il faut les combattre. Si l'homme de science ne se fait pas entendre, s'il persiste à se cantonner dans un silence méprisant, le public finira par croire qu'il n'a rien à répondre. En présence de la nouvelle menace qui se dresse devant nous, j'estime qu'il faut instruire le public, laver les expérimentateurs du reproche de cruauté qui leur est adressé, montrer que les expériences de vivisection ont fait faire des progrès énormes à la science et sauvé d'innombrables êtres vivants.

* * *

Remarquons d'abord que l'homme commet tous les jours d'abominables cruautés contre les animaux par pur égoïsme. Tantôt il les torture pour satisfaire sa gourmandise : il avale des huîtres vivantes, il tolère la préparation du homard à l'américaine, qui a été découpé vivant, des écrevisses dont on a arraché le tube digestif sans les tuer au préalable, des anguilles que l'on écorche vives, du foie gras qui provient d'ois consdamnées pendant des mois à une immobilité absolue et soumises au gavage forcé (1). Tantôt il cherche son délassement sans souci des tortures qu'il inflige. Le pêcheur à la ligne se préoccupe-t-il des souffrances du poisson enfermé sur l'hameçon, le chasseur de celles des animaux qu'il ne fait que blesser? Est-il pire cruauté que la chasse à courre, dans laquelle l'animal, après de longues heures de poursuite, finit par mourir épuisé de fatigue? Et que penser de ces amateurs de chiens qui, pour satisfaire aux caprices de la mode, admettent que les oreilles ou la queue de leurs favoris soient sectionnées sans anesthésie préalable? La loi du 22 mars 1929, qui prétend assurer la protection de nos frères inférieurs, semble avoir ignoré ces horreurs. Tout homme de cœur, tout véritable ami des animaux ne peut manquer de déplorer qu'elle renferme de telles lacunes. Et il partagera sans doute mon étonnement en y trouvant la singulière sanction prescrite à l'article 3, destinée à mettre un terme à cette horrible pratique qui consiste à aveugler des oiseaux chanteurs : « l'oiseau aveuglé doit être immédiatement détruit par l'agent qui constate l'infraction. » Ah! si l'intéressé pouvait donner son avis...

Tandis que ces actes cruels et parfaitement inutiles semblent laisser indifférents le public et les législateurs, la vivisection, elle, bien que pratiquée dans un but noble et désintéressé, est spécifiquement visée et ceux qui la pratiquent sont quotidiennement abreuvés d'injures. Même nos parlementaires ne les épargnent pas. Dans les développements des projets de loi si heureusement amendés par le R. P. Rutten, on lit qu'il importe « en raison des abus signalés par la ligne antivivisectionniste, de distinguer dans la pratique de la vivisection la nécessité de la science et les distractions sadiques, cruelles et parfaitement inutiles de certains tortionnaires. Réglementer la vivisection, c'est le seul moyen de mettre fin à une débauche d'expériences aussi cruelles qu'inutiles. » Voilà un jugement qui, à défaut de documentation pour le fond et d'aménité dans la forme, a du moins une qualité : il est clair et concis. Ce n'était d'ailleurs pas la première fois que les hommes de science étaient ainsi traités au Parlement. Il y a une cinquantaine d'années, en effet, un représentant de notre bonne ville de Liège s'y exprimait comme suit : « Je me permets de dénoncer à l'honorable ministre, M. Van Beneden (il s'agit de notre ancien collègue, l'illustre biologiste, une de nos gloires scientifiques) comme le chef d'une véritable bande d'assassins qui opère impunément au grand jour, qui s'empare de ses victimes sans défense, qui les jette au chenil en attendant qu'elle les livre au bourreau : il s'agit de la vivisection. Je n'entends pas, ajoutait l'honorable député, aborder le côté scientifique de la question. Mais, pour découvrir la circulation du sang, cette découverte splendide de la médecine moderne, on n'a pas dû se livrer sur les animaux à

ces cruautés infernales qui sont aujourd'hui la monnaie courante de la science (1) ».

L'honorable représentant avait raison sur un point, mais sur un seul : la découverte de la circulation du sang est une découverte capitale. Pour le reste, il avait, comme beaucoup d'antivivisectionnistes et, d'une façon générale, comme tous ceux qui se laissent entraîner par la passion, négligé d'éclairer sa lanterne. Van Beneden n'eut aucune difficulté à montrer que l'aimable expression « chef d'une bande d'assassins » ne pouvait en aucun cas lui convenir, puisqu'il n'a jamais fait de vivisection, et de rappeler en outre que la découverte de la circulation du sang, publiée par Harvey en 1628, est une découverte de la physiologie expérimentale reposant sur une série d'expériences faites sur des animaux vivants.

Je pourrais multiplier les citations, mais je me bornerai à vous communiquer le plus bel échantillon de cette prose antivivisectionniste qui me soit tombé entre les mains. Il s'agit d'une lettre adressée à W. W. Keen, célèbre chirurgien américain mort tout récemment à un âge très avancé, dont la carrière exceptionnellement longue s'est étendue depuis la guerre de Sécession jusqu'à la guerre mondiale de 1914. Keen avait par conséquent pu suivre tous les progrès réalisés depuis l'époque où la chirurgie était douloureuse, septique et dangereuse jusqu'à sa transformation radicale par l'application faite par Lister des méthodes de Pasteur. L'opinion de Keen sur le rôle de la vivisection dans la réalisation de cette transformation reposait sur une expérience personnelle véritablement unique et avait par conséquent le plus grand poids. Prié de l'exprimer dans un périodique américain, qui s'adresse essentiellement à un public féminin, le *Ladies Home Journal*, Keen montra comment la science chirurgicale s'est développée grâce à l'expérimentation sur l'animal. A la suite de la publication de son article, il reçut la lettre suivante : « Suppôt de Satan, nous sommes une douzaine de femmes qui récitons chaque soir la prière suivante : puisse votre mère, si elle est encore en vie, mourir dans les plus horribles tortures; et si elle est morte, puisse son âme ne jamais connaître le repos, pour la punir d'avoir donné le jour au monstre abominable que vous êtes (2). »

Tel est l'état d'âme de certains antivivisectionnistes. Sans doute, de pareilles manifestations d'hystérie vont, par leur exagération même, à l'encontre du but poursuivi. Le véritable danger, c'est le calomnie plus modérée dans la forme, répandue à profusion par certaine presse dont des hommes que leur situation devrait rendre plus circonspects se font l'écho. Celle-là ne peut manquer à la longue d'impressionner le public, de l'amener à croire que réellement ceux qui expérimentent sur l'animal vivant sont des monstres sans pitié. Elle doit être réfutée.

A priori, on pourrait supposer que parmi les vivisecteurs s'en trouvent quelques-uns que la souffrance de l'animal laisse indifférents : il peut y avoir des brutes dans toutes les professions. Mais on peut aussi légitimement admettre que parmi les savants, qui représentent une élite, le pourcentage des êtres inhumains doit être plus faible que dans d'autres classes de la société. Un antivivisectionniste convaincu veut d'ailleurs bien reconnaître, avec une savoureuse ingénuité, que les nombreux vivisecteurs qu'il a personnellement connus ne paraissent pas différents des autres hommes. Il les a toujours trouvés polis à son égard. Il est convaincu qu'ils ne sont pas cruels pour le plaisir de l'être. Certains, ajoute-t-il, sont mariés et pères de famille. Il en est de même qui sont de bons chrétiens (3). Peut-être objectera-t-on que l'habitude du spectacle de la souffrance entraîne l'insensibilité. Mais alors, le médecin, le chirurgien qui se penche tous les jours sur les pires des misères humaines devrait y dev nir totalement indifférent : qui osera le prétendre? Et Pasteur, qui a sacrifié au cours de ses recherches des milliers d'animaux, Pasteur n'affirmait-il pas que jamais il n'aurait le courage de tuer un moineau à la chasse? N'a-t-il pas fourni la plus éclatante preuve de ses sentiments intimes lorsqu'il fut appelé pour la première fois à

(1) V. *Journal de Liège*, 16 mars 1885.

(2) Notre excellent collègue, le professeur Léon Fredericq, n'a pas non plus été épargné. Des lettres d'injures qu'il a reçues, je transcris celle-ci : « Vieux sadique dégoûtant, j'ai l'honneur de vous informer que j'aurai bientôt le plaisir de sortir vos entrailles pour les donner à mes chiens, ce sera leur revenge (sic). Prochainement vous assisterez donc à l'expérience comment on éventre un certain Fredericq ou un autre être semblable ».

Ce billet, dont le style et l'orthographe ont été rigoureusement respectés, est malheureusement anonyme.

(3) V. *Scientific Research*, STEPHEN SMITH, publié par les soins du Bureau international contre la vivisection, chapitre V, pp. 43 et suiv.

(1) Un bel exemple de cruauté culinaire est donné par la recette suivante de préparation des escargots : « Les laisser jeûner pendant un mois, et, s'ils n'ont pas jeûné, les mettre dans un récipient avec une forte poignée de gros sel et deux ou trois décilitres de vinaigre ordinaire. Après quoi, dans l'un ou l'autre cas, on les jette dans l'eau bouillante. » (Cendrillon, *La Gazette*, 29 avril 1923).

pratiquer sur l'homme l'inoculation préventive de la rage? Reportons-nous au 6 juillet 1885. Ce jour-là, l'illustre savant vit arriver à son laboratoire le petit Alsacien Joseph Meister, mordu l'avant-veille par un chien enragé. Or, à ce moment, Pasteur avait réussi à rendre les chiens réfractaires à la terrible maladie. Ses expériences d'inoculation sur l'animal étaient décisives. Voici que l'occasion se présente de vérifier ses conclusions sur l'homme. Mais si le savant est sûr de sa science, l'homme plein de cœur hésite, il est partagé entre ses espérances et ses scrupules. Avant de tenter le traitement, il discute avec ses collègues Vulpian et Grancher et après avoir pesé d'une part les dangers presque certains que courait l'enfant de mourir enragé et d'autre part les chances de l'arracher à la mort, il se décide. Mais que d'angoisses pendant toute la durée du traitement! Pasteur, écrit son biographe Valléry-Radot (1), passait par une série d'émotions diverses. Il ne pouvait plus travailler. Toutes les nuits, il avait la fièvre. Et malgré le succès de ce premier traitement, il éprouve encore les mêmes scrupules lorsque, quelques mois plus tard, un autre jeune homme mordu par un chien enragé vient se confier à ses soins. Telles furent, dans des circonstances décisives, les hésitations, les craintes d'un de ces vivisecteurs, que certains se plaisent à représenter comme des êtres dépourvus de toute sensibilité!

Que le public se rassure! Les savants sont des hommes de cœur, accessibles à la compassion. Leur plus vif désir est d'épargner la souffrance à leurs sujets d'expérience: aussi, les quantités d'anesthésiques, morphine, éther, chloroforme, employées dans les laboratoires sont-elles considérables. Oserai-je ajouter un autre argument, bien qu'il soit quelque peu cynique: c'est que les savants qui pratiquent la vivisection ne sont pas seulement conduits à insensibiliser les animaux par devoir de conscience, mais aussi par des nécessités impérieuses, car les expériences seraient impossibles si elles étaient gênées par des réactions douloureuses. Vraiment, avant d'ameuter le public, les antivivisectionnistes qui ne sont pas aveuglés par la passion, ceux qui conservent quelque sang-froid, devraient se donner la peine de réfléchir et de se documenter!

* * *

Abordons maintenant un second point: les expériences sur l'animal offrent-elles quelque intérêt?

Comme je l'ai dit tout à l'heure, la plupart des antivivisectionnistes prétendent que ces expériences n'ont aucune utilité. Faisant état des controverses qui s'élèvent toujours entre savants, ils contestent les faits les mieux établis. Pour eux, l'expérimentation sur l'animal vivant n'a donné aucun résultat digne d'être retenu, ou tout au moins applicable à l'homme. D'après certaines de leurs publications, sérums et vaccins sont inutiles ou même nuisibles: «seul, le sérum antidiphthérique conserve encore quelque prestige, grâce à une publicité opportune et à d'habiles statistiques!» (2). Carrel, l'un des inventeurs de l'irrigation des plaies connue sous le nom de méthode de Dakin-Carrel, qui, pendant la guerre, a sauvé des milliers de blessés, Carrel est qualifié de «sinistre pitre de New-York» (3). Quant à l'Institut Pasteur, c'est «l'Institut du meurtre, par les cadavres que ses gestes accumulent et par l'empoisonnement à jet continu auquel, depuis plus de vingt ans, il soumet la race humaine tout entière» (4).

Passons sur l'élégante aménité avec laquelle ces tendres amis des animaux traitent leurs semblables. Ce qui importe, maintenant, c'est de montrer que les expériences sur l'animal vivant ont donné des résultats inestimables, c'est d'exposer les bienfaits de la vivisection.

Je prends mon premier exemple dans l'œuvre de Pasteur. On peut y puiser en quelque sorte au hasard. Si j'ai arrêté mon choix sur une relation succincte des recherches de l'illustre fondateur de la bactériologie sur le charbon, c'est parce qu'elles permettent de saisir, sans préparation scientifique, et l'ingéniosité des méthodes employées par Pasteur pour débrouiller dans tous les détails l'histoire de l'infection charbonneuse, et la rigueur de ses conclusions.

«La confusion des idées sur l'origine des maladies contagieuses et épidémiques, écrit Valléry-Radot (5), allait recevoir tout à coup

une immense clarté. Pasteur venait d'aborder l'étude de la maladie appelée charbon ou sang de rate. D'où venait cette maladie qui, chaque année, causait de si grandes ruines à l'agriculture? La Beauce et la Brie, la Bourgogne et le Nivernais, le Berry, la Champagne, le Poitou, le Dauphiné et l'Auvergne payaient chaque année un tribut formidable à ce genre de mort. En Beauce, par exemple, dans un seul troupeau de moutons, 20 p. c. mouraient. Parfois la maladie allait jusqu'au quart, au tiers, à la moitié du troupeau. L'arrondissement de Provins subissait des pertes annuelles de plus de 500,000 francs. Là, comme à Meaux, à Fontainebleau, certaines fermes portaient le nom de fermes à charbon. On disait ailleurs «champs maudits, montagnes maudites». Il semblait qu'un sort fût jeté sur les troupeaux assez hardis pour traverser ces champs ou graver ces montagnes. L'animal était presque toujours frappé en quelques heures. La mort arrivait si vite que souvent le berger avait à peine eu le temps de s'apercevoir que l'animal était malade. A la moindre déchirure, un sang noir, épais, et visqueux s'écoulait. De là le nom de charbon. Sur certains points, la maladie prenait un caractère d'une extrême violence. De 1867 à 1870, dans le seul district de Novogorod, en Russie, on enregistra plus de 56,000 cas de mort par l'infection charbonneuse. Atteintes de la contagion sous des formes diverses, — il suffit d'une piqûre ou d'une écorchure pour que bergers, bouchers, équarrisseurs, tanneurs s'inoculent la pustule maligne — 528 personnes avaient péri.»

Un pareil fléau n'avait pas manqué de susciter de nombreuses recherches. Dès 1838, un professeur de l'École d'Alfort, Delafond, avait constaté dans le sang charbonneux la présence d'éléments microscopiques en forme de petits bâtonnets. Onze ans plus tard, influencé par la lecture du mémoire de Pasteur sur les microbes de la fermentation butyrique, Davaine se demanda si les corpuscules filiformes du sang charbonneux n'agiraient pas à la manière d'un ferment et ne seraient pas la cause de la maladie. En 1876, Koch réussit à cultiver en dehors de l'organisme malade, dans quelques gouttes d'humeur aqueuse, les filaments de Delafond et Davaine. C'est alors que Pasteur aborda le sujet.

Il était admirablement préparé à cette étude par une série de travaux: sur les fermentations, sur la maladie des vers à soie, sur les générations spontanées, au cours desquels il avait démontré le rôle important des infiniment petits. Son premier soin fut d'étudier les phénomènes de multiplication de la bactérie en dehors de l'organisme. Il constata que, placé dans un milieu de culture approprié, un seul de ces filaments se multiplie d'une manière extraordinairement active et démontra ainsi que ces filaments sont des êtres vivants, capables de se reproduire.

Mais il ne suffisait pas d'avoir trouvé ces bactéries dans le sang des animaux charbonneux, de les avoir cultivées et d'avoir démontré leur nature d'organismes vivants. Il fallait encore préciser leur rôle dans l'infection charbonneuse. Pasteur montra que ces organismes, introduits dans le corps de l'animal, y reproduisaient la maladie: une goutte de ses cultures, inoculée à un cobaye, déterminait le charbon et la mort de l'animal aussi sûrement qu'une goutte de sang charbonneux. Cependant les oiseaux, et notamment les poules, se montraient réfractaires et les adversaires de Pasteur ne manquaient pas de tirer parti de ce fait pour combattre sa manière de voir. Pasteur réfuta cette objection d'une manière aussi simple qu'ingénieuse. La température normale d'une poule est de 42 degrés. Si l'on maintient l'oiseau dans un bain froid après l'avoir inoculé, la maladie se développe. Ainsi, il suffit d'abaisser la température d'un animal de quelques degrés pour provoquer la réceptivité à une maladie à laquelle il est normalement réfractaire. Il suffisait que la température de la poule se rapprochât de celle du lapin ou du cobaye pour que la poule devint à son tour la victime de la bactérie charbonneuse.

Pour Pasteur, il était devenu évident que la maladie s'entretenait elle-même dans les régions infectées. Un animal meurt-il du charbon en plein champ, il est souvent enfoui à l'endroit où il est tombé. Ainsi se crée un foyer de contagion, qui va infecter le troupeau qui viendra paître au même endroit. Mais comment le démontrer? Quelques moutons, parqués dans un champ, avaient reçu des brassées de fourrage arrosées de culture bactérienne. Les résultats furent décevants: peu d'animaux tombèrent malades. Mais il suffit à Pasteur d'ajouter au fourrage les plantes piquantes qui peuvent produire des blessures dans la bouche des moutons et qui sont normalement mêlées à leur nourriture, chardons ou barbes d'épis d'orge, pour que la maladie se déclarât dans tout

(1) René VALLÉRY-RADOT, *la Vie de Pasteur*, Hachette, Paris, 1900.

(2) *L'antivivisection*, novembre 1913.

(3) *L'antivivisection*, novembre 1913.

(4) *L'antivivisection*, janvier 1914.

(5) René VALLÉRY-RADOT, *loc. cit.*, pp. 371 et suiv.

le troupeau. On pouvait en conclure que le mal débute dans la gorge et s'insinue dans l'organisme à la faveur des plaies. Pour compléter sa démonstration, Pasteur trouva ensuite que le germe charbonneux déposé sur le sol conserve sa virulence pendant de longs mois. Toute l'histoire de la propagation de la maladie devenait ainsi parfaitement claire. Des moutons, morts du charbon, sont enterrés sur place. Plusieurs mois, un après, un autre troupeau vient paître au même endroit. Il ingère les germes de la maladie. Un certain nombre d'animaux tombent malades et meurent à leur tour et ainsi se constituent ces fermes à charbon, ces champs maudits.

C'est à cette époque que l'attention de Pasteur fut attirée sur une autre maladie, le choléra des poules. Reconnaître le microbe de cette affection, lui trouver un milieu de culture approprié, tout cela, Pasteur le réalisa en une série d'expériences dans le détail desquelles je ne puis entrer. Le point auquel je veux en venir est le suivant. Au cours de ces recherches, Pasteur fit une autre grande découverte, celle des virus atténués, qui conduisit à la découverte des vaccins. Pasteur remarqua qu'une vieille culture du microbe du choléra des poules, inoculée à ces animaux, ne reproduisait plus la maladie. Cette constatation, due au hasard, mais faite par un observateur génial, l'amena à se demander s'il s'agissait là d'une propriété commune à tous les microbes. Revenant à l'étude de la bactérie charbonneuse, il réussit à obtenir des germes de violence atténuée qui, inoculés au mouton, ne donnaient plus le charbon. A la séance de février 1881 de l'Académie des Sciences, il pouvait annoncer cette découverte capitale : les animaux inoculés par le virus charbonneux atténué ne prennent plus le charbon, ils sont vaccinés contre cette maladie. Pour convaincre, non seulement la foule, mais encore ses propres collègues, Pasteur fit une expérience publique. C'est l'expérience mémorable de la ferme de Pouilly-le-Fort, près de Melun. Un lot de cinquante moutons avait été mis à la disposition de Pasteur. Vingt-cinq d'entre eux devaient être vaccinés puis, en même temps que les vingt-cinq autres, injectés de virus charbonneux virulent. Et il arriva exactement ce que Pasteur avait prédit : les moutons vaccinés ne contractèrent pas la maladie, tandis que tous les autres moururent du charbon.

Peut-on imaginer démonstration plus éclatante de la valeur de l'expérimentation *in vivo*? Certes, de nombreux animaux, poules, cobayes, lapins, moutons, ont été sacrifiés par Pasteur au cours de ces recherches. Mais quelle moisson de découvertes d'une importance capitale! Voici qu'enfin la nature des maladies contagieuses est définitivement élucidée, en même temps que le rôle d'un agent accessoire, le froid, est mis en évidence d'une manière incontestable. Et à cette découverte s'en ajoute une autre, qui va avoir des conséquences incalculables : la possibilité d'atténuer la virulence d'un microorganisme et de s'en servir comme vaccin. Même le plus misanthrope ami des animaux devrait se montrer satisfait, car non seulement des êtres humains vont être préservés, mais encore des millions de têtes de bétail seront sauvées par le sacrifice de quelques-unes.

* * *

Passons à un autre bienfait de la vivisection. Cette fois, je choisis mon exemple, non plus dans le domaine des recherches sur les maladies contagieuses, mais dans celui de l'investigation expérimentale d'une maladie de la nutrition fort répandue, le diabète.

Le diabète est une affection essentiellement caractérisée par l'impossibilité dans laquelle se trouve l'organisme d'utiliser les farineux et les sucres. Alors que, chez l'individu normal, ces substances sont presque intégralement brûlées, chez le diabétique, leur utilisation est défectueuse. Le sucre se retrouve en grande quantité dans le sang et est éliminé par le rein. Il en résulte de sérieuses altérations de la santé et finalement une complication, le coma diabétique, qui, avant les recherches que je vais résumer, était presque toujours fatale.

Quel organe est lésé dans le diabète? Le pancréas, une glande de volume considérable, située contre la paroi abdominale postérieure, dans la région des lombes. Des études anatomopathologiques, c'est-à-dire l'examen de pancréas prélevés à l'autopsie de sujets diabétiques, avaient montré que dans cette affection l'organe en question présente des lésions. Pour démontrer d'une manière indiscutable le rôle du pancréas dans l'écllosion du diabète,

il a fallu des expériences de vivisection. Il a fallu enlever le pancréas à des animaux, et contrairement à ce que prétendaient exiger les auteurs du projet de loi que j'ai rappelé tout à l'heure, laisser survivre les sujets en expérience, observer les phénomènes ultérieurs. Aucune méthode ne pouvait remplacer celle-là. Elle a permis d'établir que l'extirpation complète du pancréas détermine l'écllosion de tous les symptômes du diabète grave.

Ce n'était qu'un premier pas fait vers la solution du problème. Le pancréas, en effet, est un organe complexe. Une partie des cellules qui le constituent déversent leur produit de sécrétion dans le tube digestif. Ce produit de sécrétion, le suc pancréatique, les physiologistes ont pu démontrer par d'autres expériences qu'il joue un rôle important dans la digestion des aliments. L'autre partie, celle que l'on appelle les îlots de Langerhans, déverse son produit de sécrétion dans le sang. Il s'agissait maintenant d'établir laquelle des deux portions du pancréas empêche la production du diabète.

Pour y parvenir, il a fallu de nouvelles vivisections. Je passe sur les étapes intermédiaires pour en arriver tout de suite à l'expérience décisive. Si on lie chez un chien le conduit excréteur du pancréas, on empêche l'arrivée du suc pancréatique dans l'intestin : aussi l'animal présente-t-il des troubles digestifs. Mais il ne devient pas diabétique. Si l'on fait son autopsie après plusieurs mois, on constate que toute la partie qui sécrète le suc pancréatique a dégénéré, qu'elle est devenue incapable de fonctionner. Par contre, les îlots sont restés intacts. La conservation de cette partie du pancréas a suffi pour que la glande continue à fabriquer la substance qui, passant dans le sang, permet à l'organisme d'utiliser le sucre et les farineux ingérés. Ce sont donc les îlots de Langerhans qui fabriquent cette substance et voilà une seconde étape franchie.

La troisième, c'est la préparation de cette substance. C'est maintenant chose faite. Après de longues années de recherches poursuivies par de nombreux physiologistes, trois savants canadiens, Banting, Best et Mac Leod ont réussi à isoler : c'est l'insuline (ainsi appelée du nom de la partie du pancréas dont elle est extraite) dont la découverte a valu à ses auteurs le prix Nobel. Injectée à un chien dont le pancréas a été enlevé, et chez lequel on a par conséquent produit un diabète grave, elle fait disparaître les symptômes de cette affection et peut maintenir l'animal en excellent état de santé. Vient-on à la supprimer, même après plusieurs années de traitement? Le diabète reparait. L'interruption des injections d'insuline pendant plusieurs jours cause des accidents, qui conduisent au coma diabétique typique. Cet état est mortel, si l'on n'intervient pas; la reprise du traitement ramène l'animal à un état de santé parfaite.

Mais, direz-vous, soigner le diabète des chiens, c'est parfait, mais il vaudrait mieux pouvoir traiter celui des hommes. Et peut-être, influencés par la lecture de tracts antivivisectionnistes, êtes-vous tenté de croire que les expériences faites sur l'animal ne peuvent être appliquées à l'espèce humaine et que, si elles offrent quelque intérêt au point de vue scientifique pur, elles n'ont aucune valeur pratique.

Permettez-moi tout d'abord de vous mettre en garde contre le dédain de la science pure. Il est bien certain que le savant se soucie fort peu du résultat pratique de ses travaux. Il ne fait pas de la science utilitaire. Tout ce qu'il cherche, c'est à étendre le domaine de nos connaissances, et il est indispensable qu'il en soit ainsi. Mais l'histoire de toutes les sciences expérimentales montre qu'il ne faut jamais affirmer qu'une recherche scientifique, quelque théorique qu'elle puisse paraître, n'aura pas d'application pratique. En l'espèce, je veux dire dans le cas du diabète et de l'insuline, il s'est fait que la distance entre la théorie et la pratique a été franchie avec une rapidité étonnante. Songez que les premières expériences d'ablation du pancréas chez le chien ont été publiées en 1889, tandis que la découverte de l'insuline remonte à 1922. Il a fallu plus de trente ans pour découvrir cette substance, en passant par la série de détours que je vous ai très brièvement résumés. Quelques années ont suffi pour mettre au point le traitement de l'homme diabétique par l'insuline.

Car le traitement par l'insuline est entré dans la pratique courante. Grâce à cette substance, le coma diabétique n'est plus la complication qui tuait presque à coup sûr : exactement comme le chien, l'homme peut être sauvé par les injections d'insuline. Grâce à cette substance, le diabète de l'enfant n'est plus cette affection fatale qui emportait le malade en quelques mois. Ici encore,

l'insuline fait merveille. Elle ne guérit pas l'enfant diabétique, c'est entendu, car dès qu'on cesse de l'appliquer, le sucre et tous les symptômes fâcheux reparaissent. Mais administrée quotidiennement, elle permet, non seulement de maintenir l'enfant en vie, mais encore de lui faire mener une existence dont la seule anomalie est la nécessité de se soumettre tous les jours au traitement.

Donc, une série de recherches expérimentales sur l'animal ont abouti à une découverte capitale. Combien d'animaux a-t-il fallu sacrifier pour en arriver à ce résultat? Incontestablement un très grand nombre. Car les expériences qui consistent à enlever le pancréas, à lier son conduit excréteur, à greffer sous la peau des fragments de la glande sont des opérations difficiles, délicates, dont la technique n'a pu être réglée qu'après un nombre considérable d'échecs. En outre, l'étude histologique du pancréas, la recherche de l'insuline, tous ces travaux ont aussi exigé le sacrifice de beaucoup d'animaux. Mais les nombreux diabétiques sauvés du coma, tous ces enfants maintenus en vie par des injections d'insuline ne valent-ils pas la vie de quelques chiens?

* * *

La liste des bienfaits de la vivisection n'est pas close avec ces deux exemples. Mais, comme je dois me limiter, je vais me borner, pour finir, à établir sommairement le bilan des vies humaines sauvées par les découvertes de Pasteur et les travaux de ses continuateurs.

En nous faisant connaître la véritable nature des maladies épidémiques, Pasteur nous a fourni les moyens de combattre leur propagation d'une manière rationnelle et efficace. Dès à présent, la peste, la lèpre, le choléra, qui sévissaient autrefois avec intensité dans nos régions, en ont à peu près complètement disparu et chacun de leurs retours offensifs est promptement arrêté; la fièvre typhoïde est maintenant une maladie facilement évitable. En nous révélant le rôle des infiniment petits dans les fermentations, Pasteur a fait faire un pas décisif à la science de la conservation des aliments : découverte capitale pour le bien-être de l'humanité, si l'on veut simplement songer aux millions de petits enfants dont les procédés de conservation du lait, stérilisation ou pasteurisation, ont sauvé l'existence. Mais les résultats les plus frappants, je dirai les plus sensationnels, sont ceux qui ont été obtenus dans le domaine de la chirurgie et de l'obstétrique. Avant Pasteur, c'est-à-dire avant que l'on ne connût la nature de l'infection, la plus minime intervention opératoire ouvrait une porte à la mort. Je me souviens que mon ancien professeur, feu Alexandre de Winiwarter, qui avait vécu la période pré-pasteurienne, évoquait parfois au cours de ses cliniques cette terrible période. L'incision d'un abcès avait des conséquences si graves que certains chirurgiens hésitaient à donner un coup de bistouri. Gangrène, pourriture d'hôpital, septicémie, infection purulente dévastaient les services chirurgicaux : la mortalité à la suite d'opérations atteignait jusque 60 % ! Et le chirurgien était désarmé, car il ignorait la nature de ces redoutables ennemis. Dans les maternités régnait le même désarroi. Les accouchées succombaient en masse à la fièvre puerpérale. Et l'accoucheur se trouvait aussi impuissant que le chirurgien à combattre un mal dont il ignorait la cause et qu'il transportait, sans s'en rendre compte, d'un lit à l'autre. Or, que voyons-nous maintenant? Grâce aux découvertes de Pasteur, basées sur la vivisection, l'accoucheur et le chirurgien ont appris à connaître leurs ennemis; grâce aux travaux de Lister, qui le premier appliqua les idées de Pasteur à la technique opératoire, ils peuvent les combattre avec succès. Ainsi, l'expérimentation sur l'animal vivant a eu pour conséquence la suppression presque complète de la fièvre puerpérale et réduit le pourcentage des décès à l'occasion des accouchements à un chiffre infime. Elle a également permis le prodigieux essor de la chirurgie moderne. L'ouverture de la cavité abdominale, les interventions les plus hardies sur les organes les plus profonds, le tube digestif, le rein, le pancréas, le système nerveux central, les poumons, le cœur même, sont devenues possibles uniquement parce que, grâce à Pasteur et à Lister, le chirurgien connaît maintenant les moyens à employer pour éviter ou combattre l'infection (1).

(1) La technique chirurgicale elle-même s'améliore constamment par l'expérimentation sur l'animal. « Toutes les grandes initiatives de la chirurgie moderne, écrit le grand chirurgien Forgue (*Au seuil de la chirurgie*, Doin, Paris, 1927, pp. 13 et 14) se sont fondées sur des recherches expérimentales préalables : c'est en expérimentant sur le chien que Maisonneuve a découvert la possibilité de l'anastomose intestinale; c'est après les expériences de

Et cette autre découverte, basée elle aussi sur la vivisection la découverte des virus atténués et des vaccins, suivie de la découverte de la sérothérapie, quels bienfaits n'a-t-elle pas déjà répandus sur l'humanité? Sans doute, certains espoirs ont été déçus et certaines maladies se sont montrées jusqu'à présent réfractaires aux nouvelles méthodes. Mais ne sommes-nous pas dès maintenant prémunis contre cette redoutable complication de certaines plaies, le tétanos, grâce au sérum antitétanique? La mortalité de la rage n'est-elle pas tombée à une fraction d'unité (0,77 pour cent)? Celle de la diphtérie n'a-t-elle pas été réduite à moins d'un quart de ce qu'elle était avant la découverte de l'antitoxine? Ne possédons-nous pas depuis quelques années, dans l'anatoxine de Ramon, un moyen efficace de prévenir cette maladie? L'infection typhique qui, lors de la guerre hispano-américaine, a tué plus de soldats dans les camps qu'il n'en est mort sur le champ de bataille, n'est-elle pas maintenant jugulée par la découverte du vaccin? Et les résultats encourageants obtenus par l'application du vaccin Calmette-Guérin ne nous permettent-ils pas d'entrevoir le moment où la tuberculose à son tour sera vaincue? Qui pourra faire le compte du nombre de vies humaines sauvées par Pasteur et par ses continuateurs?

Et maintenant, examinons le bilan des antivivisectionnistes. Quel est le résultat des dépenses considérables qu'ils font chaque année pour continuer leur campagne?

Ont-ils sauvé des vies humaines? Certes non. Ils ne le prétendent d'ailleurs pas. Et qu'ont-ils fait pour les animaux? Bien peu de chose, et certainement beaucoup moins que les vivisectionnistes. Car on a calculé que la valeur des animaux sauvés en France par les découvertes de Pasteur a largement compensé les cinq milliards d'indemnité payés à l'Allemagne après la guerre de 1870. Aux États-Unis, la préparation d'un vaccin contre le choléra des porcs, qui a coûté la vie à dix-sept de ces animaux, en préserve chaque année des milliers contre cette redoutable affection; et les expériences de Theobald Smith sur la fièvre du Texas amènent progressivement la disparition d'une maladie qui faisait des ravages terribles dans les troupeaux de bêtes à cornes et causaient de cruelles souffrances à des milliers d'animaux. En vérité, qui sont les véritables amis des bêtes? Les hommes de science ou les antivivisectionnistes?

Donc, l'actif de ces derniers se réduit à presque rien. Mais, dans le bilan des antivivisectionnistes, n'y aurait-il pas aussi un passif? S'il est certain que leur campagne n'a sauvé aucune vie humaine, est-il bien sûr qu'elle n'a pas fait de victimes? Quelle que soit l'émotion que je ressente en posant cette question, j'estime qu'elle doit cependant être posée. Ce petit diphtérique, que le sérum administré à temps aurait sauvé, n'a-t-il pas succombé parce que ses parents, influencés par la lecture de tracts antivivisectionnistes, de ces tracts dans lesquels l'Institut Pasteur est appelé l'Institut du meurtre, ont retardé ou refusé l'application du remède spécifique?

* * *

Les Chambres sont en ce moment saisies d'un nouveau projet de loi. Il s'agit cette fois d'organiser la surveillance des dépendances des laboratoires où sont gardés les animaux sujets d'expériences et de confier cette surveillance à des fonctionnaires désignés par le Gouvernement, lesquels pourront se faire accompagner et assister (?) par des délégués de quelconques sociétés protectrices d'animaux. Tout homme de bon sens ne peut manquer de s'étonner d'une semblable proposition qui, si elle était acceptée par le Gouvernement, constituerait de sa part une véritable abdication, car elle aboutirait à la constatation officielle de l'impuissance des agents de l'Etat à faire respecter la loi. L'homme de science, lui, n'a rien à cacher. Mais il a le droit de protester contre toute intrusion de personnes qui, nous l'avons vu, sont animées à son égard d'intentions hostiles et dont la compétence ou la bonne foi sont sujettes à caution. Il a le droit de dire au législateur : « Prenez garde! Ce que l'on vous demande, c'est

Vulpian, de Zézas, de Winogradof montrant que la rate n'est pas un viscère indispensable que les chirurgiens ont été enhardis à tenter la splénectomie; c'est quand les vivisections de Gussenbauer et de Czerny eurent établi la possibilité d'excisions gastriques, que Péan et Rydiger risquèrent les premières résections pyloriques; de même pour la première néphrectomie de Simon, la première larvagectomie de Billroth. » Il n'est pas une nouvelle intervention qui n'ait d'abord été pratiquée sur l'animal : fallait-il que le chirurgien la tentât d'abord sur l'homme et vouât à la mort un certain nombre de ses semblables, pour satisfaire les antivivisectionnistes?

de faire un pas de plus vers la suppression de la vivisection, but final des antivivisectionnistes. Or, la vivisection est indispensable, non seulement à l'enseignement, mais encore au progrès scientifique. Supprimer la vivisection, c'est priver nos étudiants d'un moyen efficace et souvent irremplaçable d'acquiescer les connaissances qui leur sont indispensables; c'est supprimer l'activité de tous les laboratoires de médecine et de biologie; c'est empêcher tout progrès dans notre connaissance du fonctionnement normal ou pathologique de l'être vivant; c'est arrêter toute recherche dans le domaine de la bactériologie et de ses innombrables applications à la clinique, dans le domaine de la chirurgie expérimentale, etc. Prenez garde! Une première fois, vous avez failli vous laisser entraîner à commettre une erreur capitale. Réfléchissez. Songez que vous devez toute considération à ces hommes de science qui travaillent dans un but noble et désintéressé et dont plusieurs ont sacrifié leur vie à la recherche de la vérité; songez aux misères humaines que leurs travaux ont soulagées ou abolies, et vous refuserez de vous laisser conduire dans une voie qui ne peut qu'aboutir, pour le plus grand mal de l'humanité, à la restriction de la liberté scientifique ».

J. DUESBERG,
Recteur de l'Université de Liège.

Un Romancier : M. Guy Mazeline

Nous avons trop souvent souhaité que le roman brisât le cadre de l'autobiographie, du récit personnel, unilatéral, pour ne pas mesurer l'importance d'une œuvre comme celle que vient de nous donner M. Guy Mazeline : *les Loups*. En achevant ce roman de 620 pages que j'avais lu d'une haleine, je songeais à ce que Jacques Rivière écrivait, il y a quelque vingt ans : « Il faut s'y résigner, disait-il alors : le roman que nous attendons n'aura pas cette belle composition rectiligne, cet harmonieux enchaînement, cette simplicité du récit qui ont été jusqu'ici les vertus du roman français. N'avons-nous pas déjà une provision suffisante de ces œuvres sveltes et claires, aux pages étroites et hautesaines comme celles d'un livre de prières?... Il n'est pas vrai, ou tout au moins il n'est plus vrai qu'un roman puisse être à la fois court et bon. Pour être bon, il faut qu'il soit abondant, car c'est son abondance qui fait sa réalité... Le livre que nous souhaitons de pouvoir ouvrir contiendra tout un peuple de personnages qui vivront tout seuls enfin et qui n'auront pour se présenter à nous que leurs noms propres... »

Ce livre, dont Jacques Rivière, en théoricien d'une certaine conception du roman, posait ainsi l'exigence, M. Guy Mazeline l'a réalisé, à la différence de tant d'autres qui n'ont fait qu'en formuler le canon. Presque d'emblée, et après un court passage dans le roman personnel, — où il s'affirmait néanmoins romancier authentique — ce jeune écrivain s'est senti la force de lâcher l'unité factice que donne la réflexion des événements dans une seule conscience pour embrasser une multiplicité d'existences, étreindre un groupe, une totalité d'êtres, se placer et placer ses lecteurs dans un courant de vie, le remonter avec eux, laissant la vie se former, déposer, se créer elle-même à travers une succession d'épisodes et s'achever comme dans la réalité.

C'est tout l'être d'une famille, saisi dans son élan vital, au moment même où il retombe, s'éparpille, déchoit et se défait, que M. Guy Mazeline a évoqué en écrivant *les Loups*. En un même livre, il a réussi à mêler ce que M. Thibaudet appelle « le roman brut qui peint une époque, le roman passif qui déroule une vie et même plusieurs, et le roman actif qui isole une crise ». Quoi qu'il en soit

de sa réussite, — et je la trouve exceptionnelle, — il faut d'abord admirer cette hardiesse à brasser de la vie; à plonger au plus épais du flot, au risque de s'y perdre, et davantage encore cette volonté de le tenir, la tête au-dessus de la vague, où je ne vois pas seulement un prodigieux effort de technique romanesque, mais une sorte d'effort moral qui, sous le romancier, nous laisse découvrir un homme. Je ne serais pas étonné qu'à travers l'apparente anarchie des événements qu'il retrace, l'incohérence des destinées qu'il manifeste — et sans prétendre apparemment à rien d'autre — M. Guy Mazeline ne tendît à la découverte d'un ordre; et c'est peut-être là ce qui lui donne cette inlassable patience à pénétrer le mystère des êtres, à en subir les exigences, à se frayer un chemin parmi les broussailles où ils le mènent, à pousser jusqu'aux fourrés les plus épais.

L'auteur des *Loups* cite quelque part ce mot de Goethe : « Les événements ressemblent au caractère »; voilà ce que son roman, si touffu, si riche en aventures, jusqu'à en paraître encombré, manifeste de façon pathétique. Il n'a multiplié les événements, il ne les a disposés sur tant de plans successifs, étroitement enchevêtrés, que pour mieux nous faire saisir le fond des personnages; mais ce sont ces personnages eux-mêmes qui les lui ont imposés, et dans la mesure où ils s'imposaient à lui. Savait-il au juste ce qu'ils étaient, ce qu'il en ferait, quand il s'est placé devant la perspective de la famille Jobourg et qu'il a entrepris de créer cette atmosphère familiale qui est autre chose et plus que ce qui existe en chacun de ses membres envisagé séparément? Il semble plutôt qu'il se soit dit : « Partons avec eux, ne prévoyons rien, on verra bien ce qui se passera » — et il a vu son roman s'allonger, proliférer, *profitant* au fur et à mesure de la vie de ses personnages. C'est la démarche du véritable romancier. M. André Gide l'a dit excellemment, mais sans réussir à joindre l'exemple au précepte : « Le mauvais romancier construit ses personnages : il les dirige et les fait parler. Le vrai romancier les écoute et les regarde agir; il les entend parler avant que de les connaître; et c'est d'après ce qu'il leur entend dire qu'il comprend peu à peu ce qu'ils sont. »

Une histoire qui lentement se découvre, « à travers les conversations où du même coup tous les caractères se dessinent », ce roman que M. Gide, plus critique que créateur, a tenté d'écrire, M. Guy Mazeline nous l'apporte. En lisant *les Loups*, comment ne pas songer à ces conseils que l'auteur des *Faux monnaieurs* se donnait à lui-même : « Ne pas amener trop au premier plan, ou du moins pas trop vite, les personnages les plus importants, mais les reculer au contraire, les faire attendre. Ne pas les décrire, mais faire en sorte de forcer le lecteur à les imaginer comme il sied. Au contraire, décrire avec précision et accuser fortement les comparses épisodiques, les amener au premier plan pour distancer d'autant les autres. » On ne saurait trouver de meilleurs termes pour définir la technique romanesque propre à M. Guy Mazeline, cette technique qui, dès l'abord, déconcerte par la lenteur de ses démarches, par les retardements qu'elle s'impose, par ses apparentes digressions, ses tours et ses retours. Rien pourtant ne saurait être retranché de cet énorme récit, sans qu'il manquât un point à la trame dont le romancier tient en main les innombrables fils, sans en lâcher un seul. Son travail, en effet, est assez semblable à celui de la tapisserie de haute lice. Ce n'est que lorsqu'il a noué tous les fils étendus sur le métier et quand leur minutieux assemblage est terminé, que le drame se motive, se précise, que les causes apparaissent, se démêlent, et que tous les personnages de cette famille ennemie qu'il met aux prises trouvent leur explication les uns dans les autres, réciproquement accrus des traits qui sont propres à chacun. Il reste alors, dans le champ de notre mémoire, tout un monde d'une extraordinaire activité vivante, où se détache en relief une suite d'êtres réels si fortement caractérisés, qu'ils nous poursuivent de leur présence et que leurs aventures font partie de nos vies.

On dira désormais les Jobourg, comme on dit les Grandet, les Karamazov, les Linton — et l'on reverra aussitôt Virginie Jobourg, la vieille louve à l'âme desséchée par la solitude et la haine, son fils Maximilien qui, par lâcheté, par paresse, entraîne les siens à la déchéance, à la ruine, sa bru Marie-Jeanne, l'intruse, à qui elle n'a jamais pardonné, et toute la meute de ses petits-enfants, Didier, Vincent, Benoît, Geneviève, Blanche, qui se débattent comme des fauves au milieu du naufrage où s'obscurcit la prospérité, le prestige, l'honneur hérités des vieux Jobourg. Tous les drames de ces existences bouleversées et qui ont pour centre la maison de la place de la Mâture, nous ne pourrions plus faire comme s'ils n'avaient pas été réellement vécus. De quelque manière que ce résultat ait été atteint, lui seul importe, car le véritable romancier ne saurait prétendre à rien d'autre, et le liseur de romans pour qui le monde des romans existe n'en demande pas davantage. Peut-être trouvera-t-on que M. Guy Mazeline exige trop de lui, dans la mesure où il l'oblige à une collaboration continue. La technique même qu'il a élue — et qui rappelle celle de Tolstoï, de George Eliot, des grands romanciers russes et anglais plus encore que celle de Balzac — force, en effet, le lecteur à s'associer activement au récit, à participer à la vie de ses multiples personnages, car les événements, les faits n'y sont manifestés qu'à travers les êtres qu'ils affectent, ils ne se révèlent que dans les propos qui leur échappent, ils ne trouvent leur explication que peu à peu, au fur et à mesure qu'ils produisent leurs conséquences.

Aussi bien a-t-on reproché à M. Guy Mazeline de ne pas faciliter notre tâche : on lui a fait grief de décrire de manière trop abstraite les milieux où vivent ses héros, de ne pas les situer avec une précision suffisante dans l'espace et dans le temps, de laisser là-dessus son lecteur trop longuement incertain... L'auteur des *Loups* ne plante pas, en effet, son décor, comme Balzac ; il le laisse se dégager, poser peu à peu ses lointains, préciser ses contours. Ce n'est qu'au bout de plusieurs pages que nous découvrons, par exemple, que son drame se joue dans une ville maritime ; encore faut-il que souffle le vent de la mer ou qu'un personnage épisodique porte ses pas vers le port pour qu'il nous en donne cette première vision : « *Un vent tiède passait sur le port où les hommes d'équipage reprenaient leur besogne. Suspendu par un filin, un marin frappait la coque d'un remorqueur. Bientôt un autre matelot piquant la rouille d'un petit cargo, puis un autre encore lui répondirent. Les mâts croisés comme des lances, les maisons qui se dédoublaient dans l'eau huileuse, les grues marquées sur le ciel de deux ou trois traits de plume devinrent brusquement un grand paysage sonore. Les bruits se multipliaient, s'appelaient, comme les cloches des églises dans un pays de plaines.* » Mais la ville n'est toujours pas nommée ; son identité ne nous sera livrée que lorsque nous aurons senti sa présence, les mouvements de sa respiration aux différentes heures du jour ou de la nuit, et que les traits contrastés de son multiple visage auront été perçus par tous les personnages du roman qui y ont leurs habitudes, leurs relations, leurs intrigues. Alors, mais alors seulement, nous saurons que nous sommes au Havre.

Pour l'époque où se passe le roman, même procédé de composition : c'est en apprenant qu'une amie des Jobourg a trente-six ans, en lui entendant dire que, dans son enfance, elle aperçut Napoléon III au château de Compiègne, c'est grâce à ces menus détails que nous pouvons le dater, le situer vers la fin du dernier siècle. L'histoire même du vieux Jobourg qui fait le fond de ce drame familial et qui est si importante à connaître pour comprendre la déchéance de son fils Maximilien, cette histoire ne nous est livrée que par allusions successives. D'abord une simple phrase, ces quelques mots placés dans la bouche d'un simple comparse : « *Jobourg, un nom qui a honoré la ville* » ; mais ce qu'était ce fameux personnage qui s'est élevé au-dessus de tous les autres constructeurs de la cité, nous ne le saurons que beaucoup plus tard, et par

les propos de sa petite-fille Geneviève avec un jeune homme qu'elle souhaite d'épouser : encore ne lui parle-t-elle du passé de sa propre famille que pour lui laisser sentir l'honneur qu'elle lui fait en lui accordant un rendez-vous. Et nous pourrions multiplier indéfiniment les exemples. Je ne dirais pas que M. Guy Mazeline n'abuse pas parfois de ces « retardements » qui lui servent à prolonger le mystère ; mais son récit y gagne en intensité de vie ce qu'il perd en facilité d'exposition. Je laisse à découvrir la puissance tragique de l'univers ainsi créé. L'écrivain qui possède un tel don est marqué du signe où se reconnaît le vrai romancier. Je n'en ferai pas d'autre éloge. Nous avons trop souvent souhaité une renaissance du roman véritable, nous l'avons trop longtemps attendue pour ne pas saluer, avec un frémissant espoir, un si beau commencement.

HENRI MASSIS.

La profession⁽¹⁾

La plupart des hommes et même nombre de femmes, dans nos sociétés démocratiques, exercent une profession.

Ce mot « profession » évoque, non seulement l'idée d'occupations habituelles, mais encore la pensée complexe de multiples conséquences et corollaires rattachés à ces occupations par des liens plus ou moins intimes : développement d'aptitudes physiques, intellectuelles et morales, gains et pertes matériels, joies et peines, relations et considérations sociales, devoirs de justice et de charité, importance économique, politique, sociale de la profession. Du concept de la profession jaillit ainsi toute une gerbe de concepts qui fournissent ample matière à réflexion, matière tellement riche que nous serions impuissants à l'embrasser tout entière dans ce discours, mais où quelques thèmes au moins retiendront notre attention.

* * *

Il voyait juste, cet ingénieur devenu sociologue et dont le nom demeure parmi les plus grands que compte la science sociale au XIX^e siècle, Frédéric Le Play, lorsqu'après avoir parcouru le monde et cherché dans l'observation des peuples les plus différents des leçons vécues, il fonda la constitution essentielle de l'humanité sur deux préoccupations dominantes : la recherche du pain quotidien et la pratique du décalogue (2).

L'homme doit gagner son pain. Les deux sources légitimes de la richesse sont le travail et l'épargne, non le jeu de bourse.

La profession est d'abord un moyen d'existence. Pour vivre, pour fonder un foyer, pour décharger du souci du pain quotidien l'épouse et la mère, pour nourrir et élever ceux qui viendront peupler, réjouir et perpétuer ce foyer, l'homme doit se préparer à une profession, préparation plus ou moins longue et ardue, allégée cependant par les jouissances que donne le développement des facultés, par celles que procure la conscience du devoir accompli, par la perspective de la vie qu'elle rendra possible.

A mesure qu'il avance dans cette préparation, le jeune homme est encouragé par cette perspective qui se fait plus proche. Faible lueur d'abord, elle s'amplifie, s'avive, se diffuse, inonde tout son champ de vision, comme ce point lumineux qu'entrevoit de loin le visiteur des grottes de Han et qui peu à peu s'étend, chassant l'ombre et l'angoisse, portant avec lui la chaleur et l'allégresse.

Jouissances de la préparation bien comprise, jouissances aussi du métier bien pratiqué.

Ne nous laissons pas démoraliser par les imperfections et les déviations de notre régime économique moderne, qui a trop souvent fait de l'homme l'esclave de la machine, qui trop souvent n'a vu dans l'homme qu'un moyen de production alors qu'il en

(1) Discours prononcé en la séance de rentrée des cours à l'Institut agronomique de Gembloux, le 18 octobre 1932.

(2) F. LE PLAY, *La Constitution essentielle de l'humanité*, Tours, Mame et fils, 1881.

doit être surtout la fin. Efforçons-nous plutôt de trouver remède à ces imperfections et à ces déviations. Notre conviction personnelle est qu'elles appellent, non d'anodins correctifs, mais des réformes profondes.

Il faut que le travail redevienne pour tous, ouvriers et maîtres, quelque chose d'humain et partant comporte de la joie. Un socialiste belge, à l'esprit indépendant, très sincèrement soucieux de l'amélioration du sort de la classe ouvrière, très préoccupé des valeurs morales, tout à fait libéré du matérialisme marxiste (1), Henri de Man, a poursuivi récemment une vaste enquête dont il a publié les conclusions sous le titre : « La Joie au travail (2). » Avec nombre de moralistes et de sociologues contemporains, avec Gina Lombroso, par exemple, dont les livres sont connus de tous (3), Henri de Man voit dans la joie au travail un élément essentiel de bonheur individuel et de paix sociale. On ne saurait trop insister sur cette vérité.

Source de joie, la profession doit aussi apporter à celui qui en accepte le labeur, estime, considération, honneur. Le sentiment de l'honneur professionnel est porté très haut dans les sociétés dont la mentalité est saine.

Le grand juriste philosophe Ihering l'a célébré en des termes burinés, de même que tout ce qui est sorti d sa plume. Quelle cinglante réprobation du mercantilisme qui sévit autour de nous contiennent des phrases comme celle-ci : « Le corps social retire son estime à l'homme d'affaires qui, par paresse ou négligence, déserte ses devoirs professionnels, quel que soit du reste son mérite... Pour juger l'homme, pour déterminer sa valeur sociale, le monde envisage en premier lieu comment il exerce sa profession... Celui qui, loyalement, énergiquement, accomplit son devoir professionnel, trouve dans cet effort même un soutien contre les coups du sort les plus pénibles, il a conscience que la vie, sans charme pour lui, conserve de l'utilité pour les autres (4). »

* * *

Mais voici qu'avec Ihering, toujours préoccupé du « social » nous débordons « l'individuel ». Nous le devons d'ailleurs, puisque la profession présente à la fois un aspect individuel et un aspect social.

Socialement, les professions diverses doivent servir le bien commun.

Ce concept du « bien commun », où les philosophes scolastiques trouvaient la clef de voûte de l'édifice social, combien il a été négligé, méconnu, sous la poussée de l'individualisme régnant au XIX^e siècle ! Cependant il y faut revenir, coûte que coûte, sous peine de voir la société se dissoudre sous les efforts des égoïsmes déchainés.

Certes, il appartient à l'autorité qui préside à la société civile de discipliner les énergies professionnelles de telle façon qu'elles contribuent au bien commun. Mais l'autorité n'y réussira guère si au contrôle d'en haut ne correspond pas la bonne volonté d'en bas, c'est-à-dire celle des citoyens. S'il leur est loisible de faire de leur profession un instrument de satisfaction et de prospérité individuelles, il ne leur est pas permis de perdre de vue le bénéfice que la société est en droit d'attendre de l'exercice de cette profession.

Ayant tous le devoir de contribuer au bien commun, nous trouvons précisément dans l'accomplissement de notre devoir professionnel un moyen, à la portée de tous, aisé, quotidien, d'y contribuer. Nous ne sommes pas tous appelés à gouverner la nation, bien qu'il y en ait aujourd'hui se croient nés exclusivement pour cela ! Mais nous sommes tous appelés à servir professionnellement notre pays et, par delà notre pays, la société humaine tout entière.

(1) HENRI DE MAN, *Au delà du marxisme*, traduction, Bruxelles, l'Eglantine, 1927. Un résumé de cet ouvrage a été publié par André Philipp, sous le titre : *Henri de Man et la crise doctrinale du socialisme*, Paris, Gamber, 1928. Une appréciation complète des idées de Henri de Man appellerait de notre part des réserves sur certains points.

(2) HENRI DE MAN, *La Joie au travail*, Paris, Alcan, 1930.
« L'artisan, écrit de Man, travaillait autrefois parce que son devoir de chrétien le lui commandait et parce qu'il y trouvait sa joie de vivre, bien qu'il ne pût s'assurer qu'une existence modeste et en légier la possibilité à ses enfants » ; (*Au delà du marxisme*, p. 56.)

(3) GINA LOMBROSO, *L'Âme de la femme, La Femme aux prises avec la vie; La Rançon du machinisme*, traduction, Paris, Payot.

(4) IHERING, *Weck im Recht*, traduit sur la 3^e édition, sous le titre *L'Évolution du Droit*, par O. de MEULENAERE, Paris, Marescq, 1901, pp. 99-100.

Saint Thomas d'Aquin, traitant de l'homme destiné à vivre en société, dit que si l'homme est un animal raisonnable, sa raison n'en est pas moins infirme, donc généralement incapable d'atteindre une multitude de connaissances, et de cette considération il déduit la nécessité de la division du travail et de la diversité des professions (1).

Commentant la doctrine de saint Thomas d'Aquin, un moraliste actuel écrit : « L'ordre et la paix requièrent l'unité, mais non pas l'uniformité ; au contraire, la diversité des fonctions est postulée dans la société humaine politique. Sans doute il importe d'abord que tous agissent en hommes, aient et pratiquent les vertus de l'homme, mais il importe ensuite que chacun fasse ce pourquoi il est spécialement fait. Il n'y a pas seulement en chacun les actes de l'espèce, il y a les actes de l'individu avec son tempérament particulier, sa mentalité, son caractère, sa vocation et ici apparaît l'idée de la profession. De toutes ces diversités est faite l'harmonie totale des activités qui doivent réaliser le bien commun de la société (2). »

Sociologue pénétrant en même temps que philosophe, Henri Bergson, développe des idées semblables dans son dernier livre *Les Deux Sources de la morale et de la religion*. Traitant des rapports qui doivent exister entre l'individu et la société, il dit que la société « a d'ailleurs singulièrement facilité les choses en intercalant des intermédiaires entre nous et elle : nous avons une famille, nous exerçons un métier ou une profession, nous appartenons à notre commune, à notre arrondissement, à notre département, et là où l'insertion du groupe dans la société est parfaite, il nous suffit à la rigueur de remplir nos obligations vis-à-vis du groupe pour être quittes envers la société... Elle occupe la périphérie, continue-t-il dans son style où l'idée et l'image sont constamment fondues, l'individu est au centre ; du centre à la périphérie sont disposés comme autant de cercles concentriques de plus en plus larges, les divers groupements auxquels l'individu appartient. De la périphérie au centre, à mesure que le cercle se rétrécit, les obligations s'ajoutent aux obligations et l'individu se trouve finalement devant leur ensemble. L'obligation grossit en avançant, mais, plus compliquée, elle est moins abstraite et elle est d'autant mieux acceptée (3). »

* * *

Après avoir posé le principe, on pourrait passer aux applications. Car extrêmement diverses sont les professions, surtout au sein de sociétés compliquées comme celles où nous vivons, où la division du travail est poussée très loin.

Les distinguer ne suffirait pas, il faudrait les classer, puis établir entre elles une hiérarchie en fonction du service social rendu par chacune d'elles.

Il nous serait aisé de magnifier les professions auxquelles prépare un Institut agronomique. Incompétent pour célébrer la technique de ces professions, je pourrais tout au moins tenter d'en résumer l'éloge qu'en ont fait les artistes, les peintres, les écrivains de tous les temps, depuis le doux Virgile jusqu'à ce suave romancier français, René Bazin, qui vient de terminer sa longue et noble carrière. Mais je risquerais de me laisser entraîner en des développements trop spéciaux au détriment des idées générales sur lesquelles je veux insister et puis j'empiéterais sur le domaine d'un de mes collègues, aussi fin lettré que savant économiste, le titulaire de la chaire d'Économie rurale, M. Delos.

Contentons-nous de dire que, réserve faite de leur rang hiérarchique, toutes les professions sont bonnes, que toutes méritent l'estime dès lors qu'elles n'impliquent rien de contraire à la morale, qu'elles sont utiles à la communauté et qu'elles sont embrassées et suivies avec l'intention au moins implicite dans le chef des individus de remplir leur devoir.

Il avait donc pleinement raison, ce roi qui savait faire son métier de roi, Louis XIV, lorsqu'il écrivait dans ses *Mémoires* : « Chaque profession contribue, en sa manière, au soutien de la monarchie. Le laboureur fournit par son travail la nourriture à ce grand corps ; l'artisan donne par son industrie toutes les choses qui servent

(1) SAINT THOMAS, *De Regimine Principum*, Liv. I, chap. I.

(2) TH. BÉSIADÉ, « La Justice générale », dans *Mélanges thomistes*, Le Saulchoir, Kain, 1923.

(3) H. BERGSON, *Les Deux Sources de la morale et de la religion*, Paris, Alcan, 1932, pp. 11-12. Ce n'est évidemment pas le lieu d'examiner dans leur ensemble les idées développées par Bergson au cours de cet ouvrage, d'en discuter ni de marquer les réserves qui nous paraissent s'imposer sur certains points.

à la commodité du public; et le marchand assemble de mille endroits différents tout ce que le monde entier produit d'utile et d'agréable pour le fournir à chaque particulier au moment qu'il en a besoin. Les financiers, en recueillant les deniers publics, servent à la subsistance de l'Etat; les juges, en faisant l'application des lois, entretiennent la sûreté parmi les hommes; et les ecclésiastiques, en instruisant les peuples à la religion, attirent les bénédictions du Ciel et conservent le repos sur la terre.

« C'est pourquoi, bien loin de mépriser aucune de ces conditions, ou d'en favoriser une aux dépens de l'autre, nous devons être le père commun de toutes, prendre soin de les porter toutes, s'il se peut, à la perfection qui leur est convenable, et nous tenir persuadés que celle même que nous voudrions gratifier avec injustice n'en aura ni plus d'affection ni plus d'estime pour nous, pendant que les autres tomberont avec raison dans la plainte et dans le murmure (1). »

* * *

Ainsi, du fait même que l'accomplissement du devoir professionnel rend service à la société entière, la profession remplit une fonction sociale.

Mais, à un autre titre encore, et d'une manière plus directe, la profession peut être appelée un organe du corps social et même un élément de bonne organisation politique.

On sait que les doctrines individualistes qui corrompirent l'opinion dès la fin du XVIII^e siècle et durant une bonne partie du XIX^e siècle et qui ont encore laissé une empreinte chez beaucoup de nos contemporains, tendaient à faire concevoir la société comme une agglomération d'individus groupés sous l'autorité de l'Etat. La Révolution française n'a fait que réaliser cette conception quand elle a systématiquement détruit tous les corps constitués qui, dans l'Ancien Régime, s'interposaient entre les individus et l'Etat.

Quelle a été à ce sujet l'erreur de la philosophie du XVIII^e siècle — particulièrement de J.-J. Rousseau — et des législateurs de la Révolution française, Tocqueville, dans un livre d'une puissante originalité (2), en avait fixé à grands traits la démonstration. Cette démonstration, Taine l'a reprise, il l'a étoffée d'arguments multiples, il l'a présentée ensuite avec cette éloquence entraînant qui lui était propre, en des pages que nous ne relisons jamais sans éprouver à nouveau l'émotion intense qui nous empoignait lorsque nous les lisions à l'âge des premiers enthousiasmes (3).

On sait, d'autre part, que cette conception, radicalement erronée, de la société civile est aujourd'hui quasi universellement répudiée par les sociologues de toute école, qu'à l'idée atomistique de la société se substitue de plus en plus l'idée organique de la société, familière aux siècles du moyen âge, et suivant laquelle la nation apparaît comme un ensemble harmonieusement hiérarchisé, commandé par l'Etat, mais constitué de groupes multiples et variés, familles, corporations professionnelles, corps religieux, scientifiques, artistiques, charitables, chacun de ces corps jouissant d'une large autonomie, doté de la personnification civile et partant du droit de posséder.

Parmi ces groupes nous avons cité les corporations professionnelles, celles-ci étant formées des différents facteurs qui collaborent au sein d'une même profession. Il a fallu tout d'abord durant la deuxième moitié du XIX^e siècle se livrer, sur le terrain que l'individualisme avait couvert de ruines, à un travail de restauration consistant dans la reconstitution de groupes syndicaux comprenant d'une part les ouvriers, d'autre part les patrons, mais ce n'était là qu'une première étape. Une seconde étape — à laquelle nous sommes arrivés aujourd'hui — devait voir les syndicats appartenant à une même profession prendre place dans un cadre commun; — songez aux commissions paritaires qui vont se multipliant — et c'est bien là, à proprement parler, la réorganisation corporative (4). Dans un Etat bien ordonné, l'intérêt professionnel prime l'intérêt de classe, par conséquent la profession prime la classe, le syndicat doit s'intégrer dans la corporation. A ces corporations nouvelles, de même qu'aux autres corps constitués, un large champ d'action s'ouvrira, déchargeant l'Etat d'une foule d'attributions dont il s'est grevé à tort et dont il ne s'acquitte

(1) LOUIS XIV, *Mémoires*.

(2) ALEXIS DE TOCQUEVILLE, *L'Ancien Régime et la Révolution*.

(3) TAINE, *Le Régime moderne*.

(4) Voir par exemple M. DEFURNY, *Vers la Réorganisation corporative*, Louvain, 1926.

que fort imparfaitement. Cette affirmation du rôle de la profession sur le plan social est un fait tellement évident qu'il n'est pas besoin de s'y arrêter davantage.

Mais on ne peut s'y borner. Car le politique est le prolongement du social; la vie politique, tôt ou tard, reflète la vie sociale.

Si toute notre organisation politique, dans la plupart des pays européens, est fondée sur le suffrage universel, individuel, inorganisé, c'est que ce régime politique repose encore sur la doctrine individualiste régnante au XIX^e siècle. Sous peine de perpétuer une opposition criante entre le social et le politique, il faudra bien qu'on accepte de substituer à ce suffrage universel individuel, inorganisé, un suffrage universel collectif et organisé; il faudra bien qu'on en revienne à la représentation des intérêts ou, pour employer une expression plus large et plus juste, à la représentation des corps constitués sur le plan politique. C'est ce que, depuis longtemps, ont discerné et annoncé nombre de réformateurs sociaux.

Récemment, un publiciste belge de haute valeur, le comte Louis de Lichtervelde, dans un livre consacré à *La Structure de l'Etat belge*, écrivait : « La structure de l'Etat n'a pas été adaptée aux changements introduits dans la source du pouvoir... On pourrait réaliser une sorte de décentralisation du travail législatif en appelant des conseils spéciaux, recrutés d'après le principe de la représentation des intérêts, à participer à l'élaboration des lois et des règlements organiques... On peut envisager hardiment l'intégration dans l'Etat des organisations professionnelles qui n'ont plus aujourd'hui comme elles l'ont eu sous l'Ancien Régime la capacité de régir une activité déterminée (1). »

En attendant que nos constitutions politiques elles-mêmes soient soumises à une refonte dans ce sens, les faits, toujours plus forts que les formules désuètes, se chargent de refouler de plus en plus l'individualisme en déroute. Les groupements sociaux revendiquent, comme tels, leurs représentations à l'hôtel de ville, au conseil provincial, à la Chambre, au Sénat. Groupements agricoles, commerciaux, industriels, patronaux, ouvriers, intérêts spirituels aussi bien que matériels veulent avoir à tous les degrés de la vie politique leurs porte-parole attirés.

Ainsi, sur le plan politique de même que sur le plan social, la profession organisée reprend la place qui lui revient.

Oui, les corps professionnels seront de nouveau, appropriés au temps ou nous vivons, un facteur essentiel de notre vie sociale et politique; ils interviendront dans toutes les manifestations, joyeuses ou tristes, de cette double vie et les grandes journées de notre histoire nationale s'inscriront dans le calendrier corporatif.

Lorsqu'on assiste à la représentation des *Maîtres chanteurs*, de Wagner, et qu'à la dernière scène, dans un cadre de prairies au fond duquel se profilent les tours et les remparts de Nuremberg, les corporations d'artisans, aux bannières multicolores, viennent se grouper, chacune jetant dans le concert sa note particulière, la jouissance esthétique, visuelle et auditive, se double d'une émotion morale. L'âme du spectateur se sent prise par l'évocation de la vie corporative moyenâgeuse, elle saisit d'emblée ce que les fêtes populaires du temps empruntaient de grandeur à cette vie corporative. Cette vie même, — la vie du métier reliée à la vie sociale tout entière, — pénétrant les liesses de la foule, leur communiquait quelque chose de son importance et de sa noblesse.

Et pourquoi n'en serait-il pas ainsi dans un avenir prochain? Pourquoi n'assisterions-nous pas à l'aurore de ce qu'un écrivain russe, Berdiaeff, a nommé dans un livre justement célèbre : *Un Nouveau Moyen âge* (2)? Entendons-nous bien. Les siècles ne se répètent jamais, mais on peut demander aux siècles écoulés leur esprit pour le couler en des formes nouvelles et, ainsi compris, un nouveau moyen âge n'a rien d'utopique.

* * *

Mais, pour que la profession remplisse pleinement son rôle social, pour que ceux qui la représentent soient dignes d'estime et d'honneur, il faut que chacun s'y montre scrupuleusement soucieux de l'accomplissement de ses devoirs professionnels — devoirs de justice et devoirs de charité. Il y a une morale professionnelle. Hélas, la morale professionnelle est bien souvent oubliée

(1) Comte LOUIS DE LICHTERVELDE, *La Structure de l'Etat belge*, Bruxelles, 1932.

(2) N. BERDIAEFF, *Un Nouveau Moyen âge*, traduction, Paris, Plon (Roseau d'Or), 1927.

et la conscience professionnelle est bien souvent oblitérée de nos jours! Patrons, ouvriers, magistrats, avocats, médecins, professeurs, nous devons nous demander chaque jour où nous en sommes de l'accomplissement de nos devoirs professionnels.

Devoirs de justice! Juste prix, rémunération proportionnée au service rendu, travail exécuté avec toute la perfection possible. Ecoutez Péguy chanter le bon travail dans sa langue savoureuse et pittoresque, où les répétitions et les surcharges voulues nous font assister à l'effort que multiplie l'écrivain pour atteindre, lui aussi, le bon ouvrier, à l'expression adéquate de sa pensée: « Nous avons connu cette piété de l'ouvrage bien faite poussée, maintenue jusqu'à ses plus extrêmes exigences. J'ai vu toute mon enfance rempailler des chaises exactement du même esprit et du même cœur, et de la même main, que ce même peuple avait taillé ses cathédrales... Ces ouvriers ne servaient pas. Ils travaillaient. Ils avaient un honneur, absolu, comme c'est le propre d'un honneur. Il fallait qu'un bâton de chaise fût bien fait, c'était entendu. C'était un primat. Il ne fallait pas qu'il fût bien fait pour le patron ni pour les connaissances, ni pour les clients du patron. Il fallait qu'il fût bien fait lui-même, en lui-même, pour lui-même, dans son être même. Une tradition, venue, montée du plus profond de la race, une histoire, un absolu, un honneur voulait que ce bâton de chaise fût bien fait. Toute tradition, venue, dans la chaise, qui ne se voyait pas, était exactement aussi parfaitement faite que ce qu'on voyait. C'était le principe même des cathédrales.

» Et encore, c'est moi qui en cherche si long, moi dégénéré. Pour eux, chez eux, il n'y avait pas l'ombre d'une réflexion. Le travail était là. On travaillait bien (1). »

Devoirs professionnels de justice! Quand vous irez ou quand vous retourneriez à Bruges, après que vous aurez erré lentement entre les façades où mille détails retiennent les yeux, le long des eaux dormantes des vieux canaux, entrez au musée communal. Regardez, parmi les chefs-d'œuvre qui vous sollicitent, les deux tableaux de Gérard David. Ils portent pour titre *Le Jugement de Cambyses* ou *La Condamnation du juge prévaricateur Sisamnès* (d'après Hérodote). Le premier représente à l'arrière-plan la subornation de Sisamnès et en avant le jugement. Le second, au premier plan, l'exécution — le condamné est écorché vif par les bourreaux — et au fond son fils nommé juge à sa place et obligé de siéger dans un fauteuil recouvert de la peau de son père. Je n'ai nulle intention de préconiser un retour à de pareilles sanctions, mais avouez qu'un peu plus de sévérité serait tout de même de mise quand il s'agit de sanctionner les manquements au devoir professionnel.

Devoirs professionnels de charité! Car la charité n'est que la perfection de la justice.

Nous devons la charité à notre prochain, c'est-à-dire à qui que ce soit. Ne la devons-nous pas tout d'abord à ceux qui nous sont le plus proches, et partant à nos parents, à nos amis, à ceux que rapproche de nous la communauté de profession, alors que, hélas! cette communauté n'est souvent qu'une occasion d'antipathies, de jalousies, de préjugés, de haine féroce, de guerre à outrance? Comme ils faisaient bien, les statuts de nos anciennes corporations, de rappeler sans cesse à leurs membres l'obligation de l'amitié et de l'entraide!

Un esprit fin et original, psychologue et sociologue à la fois, Gabriel Tarde, traitant de la bienveillance corporative, écrivait: « Il en a été de même de toutes ces associations de métier, de toutes ces corporations qui ont commencé par être des confréries, profondément empreintes d'esprit religieux. Aucune corporation, aucune association n'a pu vivre où l'on ne s'est pas aimé. On s'aimait beaucoup dans les *collegia* de Rome, les inscriptions en font foi. Les associés se traitaient de frères: « *Pius in suos, pius in collegium* », disent les épitaphes. Dans ces mots *pius, pietas*, on sent la chaleur du cœur antique. Quand un incendie, un malheur quelconque atteignait l'un des sociétaires, tous les autres se cotisaient pour le secourir. Religieuses essentiellement, comme au moyen âge, étaient ces confréries. Car les religions, surtout les religions supérieures, mais à un moindre degré et sur une moindre échelle les inférieures, ont ce caractère trop peu remarqué d'introduire dans le monde social la culture du cœur, la culture inconsciente chez les uns, volontaire et savante chez les autres. La culture de l'amitié, notamment, est un art qu'elles seules ont pratiqué.

(1) CH. PÉGU Y, cahier XIV-6, « L'Argent », dans *Morceaux choisis; prose*, 8^e édition, Paris, Gallimard. Dans ce cahier, Péguy associe, logiquement d'ailleurs, l'idée du travail bien fait et l'idée de la joie au travail, sur laquelle nous avons insisté plus haut.

Elles seules ont compris la nécessité de domestiquer, pour ainsi dire, de diriger et de discipliner les sentiments naturels. Dans les rapports du patron aux ouvriers, du maître aux domestiques, du père aux enfants, elles ont développé et façonné à leur gré l'esprit de concorde. Par des réunions fréquentes, par des banquets rituels, par des processions ou des pèlerinages, autant que par de mutuels services, ce sentiment était cultivé méthodiquement, comme le prouvent les confréries archaïques, si obstinément vivaces, qui subsistent encore çà et là par exemple en Belgique (1). »

* * *

Enfin la profession ne sera ce que nous avons essayé de dire, individuellement et socialement, qu'à la condition que, dans tous les domaines de l'activité — arts libéraux et arts usuels — chacun se prépare à l'activité professionnelle.

Cette préparation comporte une formation technique et une formation générale, une formation générale de l'intelligence, de la volonté, de l'âme tout entière. Platon disait: « C'est avec son âme tout entière qu'il faut aller à la vérité », et je dirais volontiers: C'est son âme tout entière qu'il faut mettre au service de sa profession.

De la formation technique je ne parlerai pas, parce que, si je voulais l'envisager dans ses diverses applications, je devrais être encyclopédiste pour en traiter pertinemment, et que, d'autre part, si je voulais la considérer du point de vue agronomique, j'usurperais — dépourvu de toute compétence — le rôle de mes collègues. Mais qu'il me soit permis, avant de clore ce discours, de m'arrêter un instant à la formation générale.

Formation de l'esprit. C'est la formation générale de l'esprit qui fait l'homme: d'où ce titre d'*humanité* si justement donné aux études qui constituent la meilleure gymnastique pour tremper les facultés intellectuelles. Composez un jury d'hommes de toute profession ayant l'expérience des autres hommes; il sera unanime à déclarer que les humanités sont le vestibule normal et devraient être le seul vestibule conduisant aux études supérieures quelles qu'elles soient. Beaucoup opineront même pour les humanités anciennes; est-il besoin de dire que je suis de leur avis?

Pour ceux qui n'auraient pu faire ou terminer les humanités, qu'ils s'efforcent de combler cette lacune par des lectures tenant de la philosophie, de la littérature, de l'histoire.

L'étudiant humaniste, plus familiarisé que les autres avec ce genre de lectures, devra poursuivre durant le cours de ses études techniques; il lui faudra, non seulement s'entretenir, mais acquérir des connaissances nouvelles, élargir ses horizons, apprendre à saisir la pensée d'autrui, à la résumer, à la passer au crible de la réflexion, apprendre aussi à exprimer sa propre pensée en termes corrects, clairs, précis.

La formation générale de l'esprit donne au technicien une souplesse, une rapidité, une netteté dans la conception et l'exécution qui lui assureront vite une supériorité sur celui qui en est dépourvu. Elle est semblable à ces sources qui, descendues des hauts sommets couverts de neiges vierges, se créent des voies mystérieuses le long des pentes boisées pour jaillir au grand jour ensuite et féconder les vallées.

Formation de la volonté. Il faut être des doux et des forts.

Des doux, car la douceur est génératrice de cette charité que j'évoquais tout à l'heure. Des forts, c'est-à-dire des hommes d'initiative, d'endurance, d'énergie.

Ne fuyons pas les responsabilités!

Un grand industriel français mort en 1915, dont la renommée est aujourd'hui mondiale grâce aux livres qu'on lui a consacrés (2), Léon Harmel, a laissé à ce sujet des leçons bien opportunes. Je tiens d'un de ses fils, actuellement à la tête de l'usine du Val-des-Bois, l'anecdote suivante: « Jeune encore, me contait-il, j'avais été préposé par mon père à certains services de l'usine. Un jour, dans un gros embarras, j'allai trouver mon père et lui demandai quelle ligne de conduite je devais prendre. Mon père réfléchit un instant, puis me répondit: « Il faut adopter la solution » que tu estimes la meilleure ». — « Mais, repris-je, je ne suis pas » plus avancé! » Et le père de répliquer: « Je n'ai pas autre chose » à te dire: fais ce que tu juges bon de faire ». Plus tard, ajoutait mon interlocuteur, j'ai réfléchi et j'ai compris toute la philosophie

(1) GABRIEL TARDE, *La Logique sociale*, pp. 306, 307, 4^e édit., Paris, Alcan.

(2) Notamment ceux du R. P. Guiton.

que contenait la réponse de mon père. Elle signifiait : « Je t'ai donné la formation qu'il était en mon pouvoir de te donner, je t'ai mis à la tête d'un service, maintenant à toi d'assumer les responsabilités de ce service! »

Ne redoutons pas l'effort!

Ne rêvons pas, comme trop de jeunes gens lâches et trop de parents bornés, d'une petite place à l'abri des difficultés et des courants d'air, où l'avancement s'obtient avec le nombre des années, quoi qu'on fasse ou ne fasse pas. Méprisons de telles situations! L'homme est beau, tendu dans l'effort que réclame l'œuvre à réaliser; j'aime à le contempler tel dans certaines sculptures de Constantin Meunier.

Formation de l'âme tout entière!

Les plus autorisés parmi les pédagogues du XIX^e et du XX^e siècle insistent sur ce point.

Willman écrit : « C'est tout l'homme qui agit dans le commerce, l'industrie, l'économie. Des épaves morales deviennent des épaves économiques. L'homme fait la firme. Dans toute grande entreprise le grand homme est le grand facteur. L'art de commander, de frayer avec les hommes, de les traiter n'est pas un problème de science, mais un problème d'homme où le cœur parle plus que la tête. La vie économique vit de la vie morale. Stinnes a fait naufrage parce qu'il avait fait d'un haut fourneau le pivot de sa vie et de sa fortune, son dieu. L'argent est un bon serviteur, mais un mauvais maître. »

Foerster dit de même : « L'éducation professionnelle ne doit pas être uniquement une adaptation de l'homme à sa profession, elle doit être, tout autant, une adaptation de la profession aux fins supérieures de l'âme (1). »

Ne cessons de le répéter : le professionnel, non plus que l'artiste ne doit absorber l'homme, la culture professionnelle doit se subordonner à la culture humaine au sens le plus complet et la culture professionnelle elle-même ne pourra que bénéficier de cette culture humaine.

L'âme humaine ne vit pas pleinement sans idéal.

Loïn de moi la pensée que l'idéal humain puisse s'enfermer dans le cadre professionnel. S'il y a une vocation professionnelle, il en est une autre, préalable, plus importante, qui nous appelle à un état de vie déterminé. La profession n'est qu'un moyen donné à l'homme pour atteindre sa fin suprême. L'idéal professionnel doit donc s'intégrer dans un idéal de vie. Mais cet idéal professionnel est nécessaire pour fixer notre esprit, pour discipliner nos énergies, pour exalter notre volonté dans l'ordre de l'activité professionnelle. C'est en poursuivant cet idéal que nous nous proposerons, non seulement de faire bien, mais d'exceller dans notre profession.

Jeunes gens, ne vous laissez pas impressionner par les sceptiques qui font du mot « idéal » un synonyme du mot « illusion ».

Un grand Belge, un des plus grands qui aient illustré notre histoire, dont j'ai eu l'honneur et le bonheur d'être le disciple et qui demeure, parmi tous ceux que j'ai approchés dans la vie, le maître incomparable, le cardinal Mercier, parlant à des étudiants de *l'idéal et de l'illusion*, disait — et je me plais à terminer en invoquant ce cher témoignage :

« Jeunes gens, ayez donc un idéal, c'est-à-dire une conception nette de ce que vous êtes capables de devenir. Sachez vous recueillir pour connaître la richesse des virtualités dont vous êtes les souverains dépositaires; pratiquez la maxime antique : γινώσθι σεαυτοὺς, connais-toi toi-même, recueille-toi, consulte, médite, examine ta conscience... Aimez votre idéal : un idéal n'est pas une simple idée. L'idée est objet de connaissance; l'idéal est objet de contemplation, d'aspirations, de désirs, de volonté, d'amour. Sans idéal, pas d'activité, pas d'initiative, pas de progrès. »

» Ayons donc horreur de cette maxime que peu osent professer explicitement, mais que beaucoup, malheureusement, adoptent en pratique : « Il faut faire comme tout le monde, il ne faut pas faire plus que les autres. »

» Au contraire, chacun doit faire autrement que les autres, car chacun est une personnalité dont l'effort doit consister à vivre et à se développer tout entière. L'indifférence, passez-moi l'expression, la veulerie de la foule paresseuse vient de ce que si peu

d'hommes ont le courage de s'interroger pour savoir ce qu'ils sont capables de devenir, et de se décider à vouloir le devenir; la plupart trouvent plus expéditif et plus commode de regarder ce que font médiocrement les autres, et, moutons de Panurge, ils se laissent aller à vivre comme eux. Fussiez-vous seul au monde à poursuivre votre idéal, restez-lui fidèle. Vous serez le sel qui empêche la masse de se gâter, vous serez un pionnier du progrès (1) »

GEORGES LEGRAND,
Professeur d'Economie sociale.

Dix jours à Rome pour le « Decennale »,

SUR LES CHANTIERS

Mardi soir, 25 octobre.

Il pleut à Rome. Ce serait désolant, si ce n'était symbolique. La pluie signifie abondance. Sans symbole — Mussolini *dixit* — la vie serait une chose de hasard. Il pleuvait lors de la Marche sur Rome, le 28 octobre, il y a dix ans. Mon ami, qui m'attend aux barrières, me salue à la romaine. Autre symbole. Et puis, c'est plus hygiénique, a dit encore le Duce. Puis Falzetti m'embrasse, me baise sur les joues. Nous montons en tramway.

J'avais proposé un taxi. On m'a objecté la dépense. A Turin, j'avais eu bien du mal à faire la monnaie de 100 lires. Et la jolie burlesque s'obstinait à chercher le filigrane de mon billet, par transparence. Ce qui me rendait malheureux. Le fascisme n'est pas prodigue. Les économistes parlent de déflation. Pour deux fois six sous, nous irons à Saint-Jean de Latran. J'observe que les miliciens en uniforme ne paient point leur place.

— Allons voir les travaux, conseille mon guide, du ton dont je prierais un petit garçon ingénu à une matinée au Châtelet. C'est du côté du Colisée, par delà Saint-Clément qui dort. Dans les faisceaux de lumière crue que des projecteurs entre-croisent, les gouttes de pluie font des lignes. Le Colisée baigne en pleine clarté, une clarté qu'on dirait lunaire. Mais rien des silences amis dont parle Virgile! J'entends ronfler un Decauville, siffler le contre-maître, des pilons battre le sol. Là, sous mes pieds, au fond de la cuvette, les ouvriers en cote blanche s'affairent. Là où dans soixante heures — pas une de plus! — doit s'ouvrir la Via dei Monti.

Elle s'ouvrira. On me le certifie. Pour ce défilé triomphal et douloureux du X^e anniversaire, pour la parade des Mutilés, de la place de Venise au Colisée géant. C'est comme une autre Voie Sacrée qu'ils dégagent, à coups de pioche et tous les nerfs tendus, dans la nuit, dans la pluie, dans une fièvre qui me gagne, les terrassiers romains que voici.

— Vraiment, ils seront prêts?

Le sourire de Falzetti est une réponse orgueilleuse. *Fascistamente*, impossible n'est plus italien. Et il m'entraîne... Par les moellons, les gravats, les pavés. C'est la leçon de choses : la leçon d'ardeur dans un chantier. Nous sommes sous les voûtes du Colosse. Nous avons hasardé sur l'avenue qui naît, sur l'asphalte compact et les pierres disjointes encore, nos pas mal assurés. De plus en plus je participe à cette ivresse de construire qui rattache le « squadrisme » de l'an X au légionnaire de César.

(1) Voir ces citations et beaucoup d'autres dans les deux ouvrages de F. de Hovre, dont nous ne saurions assez recommander la lecture attentive, nous dirions volontiers la méditation : *Essai de philosophie pédagogique; Le Catholicisme, ses pédagogues, sa pédagogie*, traduits du flamand par SIMONS, Bruxelles, Dewit, 1927 et 1930.

(1) D. MERCIER, professeur à l'Université de Louvain, *Idéal et Illusion*, causerie faite à l'Association des Anciens Elèves du Collège Saint-Rombaut, à Malines, N. Dierickx-Beke fils, Malines, 1904.

Suburre qui meurt!... Ne regrettons rien. Le pittoresque y perd. Sans doute. Mais il y a comme un sadisme du pittoresque, de la pouillerie, des murs sans joie, des fenêtres sans rideaux. Je songe à cet Anglais du wagon-restaurant, qui ne levait le nez de dessus un Conrad que pour montrer à son collègue de fils les lessives suspendues en travers d'un *vicolo* génois. Par des passerelles qui tournent à angle droit et des échafauds sur pilotis, j'ai longé la *loggia* jolie du Prieuré des Chevaliers de Rhodes. Trois forum embrassés d'un coup d'œil, trois règnes : Auguste, Nerva, Trajan.

Qu'ils m'ont donc bouleversé la Rome de 1922! Rasées, ces maisonnettes qui ceinturaient la cuvette trajane, paradis des chats. Je ne reconnais plus ni la place d'où partait l'autobus sans ressorts pour les Catacombes de Saint-Calliste, ni l'escalier qui montait au Quirinal. Les voûtes des Marchés m'écrasent. Une trouée panoramique découvre la masse blanche du Monument Victor-Emmanuel. Nous irons ainsi toute la soirée, d'insolite en inattendu. Mon guide jouit de mes étonnements. Il sait l'histoire des travaux, le nom des archéologues, de combien de mètres il a fallu reculer cette façade, la hauteur neuve de la Roche Tarpéenne, la dénivellation rétablie jusqu'au pied des arcades du Théâtre de Marcellus. Je le suis comme dans un rêve, fourbu, crotté, curieux de tout pourtant.

Nous repassons devant le Colisée. La pluie a cessé. Sous les nuages lourds, il semble que le chantier n'ait déjà plus le même aspect. Toute cette fièvre a quelque chose d'ordonné, de péremptoire et sûr, qui m'en impose. Je ne doute plus du succès.

— Savez-vous combien de mètres cubes de terre...?

— Non, mon ami. Je ne tiens pas à le savoir. Un chiffre m'en dirait moins long que cet ouvrier, celui-là, voyez-le, qui a fait de son journal un bonnet rond, et qui ne lâche point son pic pour boire à la régala le vin cru.

— Avez-vous des chômeurs en Belgique?

— Oui, dis-je. Et on les paie.

ANTICHAMBRES ET MINISTÈRES

26 octobre.

Faire antichambre est à Rome un plaisir. Point de ces coins poudreux où l'huissier est grognon, le fauteuil fatigué, les illustrés d'antan. Le fascisme, qui est un régime d'économies, n'a eu garde de sacrifier le *pomposo*. C'est tant mieux. Car il faut, à Rome, faire fort souvent antichambre.

L'Italien, tout plein de gentillesse, ne se livre pas du premier coup. Il demande à réfléchir. Il enrobe de compliments précis des promesses vagues. Défiance naturelle ou consigne?... Les deux. Mais la haine du Français est une assez sottise légende. Quant aux Belges, n'en déplaise à M. Passelecq et malgré le professeur Moulin, ils gardent encore la cote d'amour.

Le Palais Madama est le Palais du Sénat. C'est là que, pour la première fois, demain, les députations réunies feront au Duce leur hommage. Il y aura des princes de sang. La presse n'est pas invitée. C'est ce que m'explique, avec des regrets au superlatif, le Directeur des services de la questure. Et nous parlons de l'*Encyclopédie italienne*, parmi les bronzes, de lumineuses marines et les reliures fauves des beaux vieux livres.

Au Palais Chigi siège l'*Ufficio della Stampa*. L'antichambre est un salon d'honneur. Des chiens de marbre gardent l'entrée. Et douze fauteuils aux lambrequins héraldiques règnent le long des murs tendus de tapisseries. Un secrétaire jeune et calamistré, en un français joli, me documente. Il pousse la coquetterie jusqu'à me remettre le gros volume édité chez Plon (*L'Etat mussolinien*), avec une préface de Charles Benoist.

Mais pour obtenir une carte qui me permette de voir de tout

près le Duce, c'est une autre affaire. Le Palais Chigi m'envoie au Palais du Littorio, qui me renvoie au Viminal (Ministère de l'Intérieur), qui me renverrait volontiers à la Caserma Mussolini.

Ces bureaux du Parti ont une allure plus martiale. Le salut à la romaine s'accompagne des talons joints. Le planton joue avec son poignard d'ordonnance. Mais la politesse est la même : exquise. D'ailleurs, cette immixtion du Parti dans l'Etat ne manque pas de pittoresque. Il faut avoir vu ces choses-là. Au Littorio le fascisme est chez lui. Mais au Viminal, par exemple? Tout un long corridor est « occupé » (terme militaire). Des officiers de la milice entrent et sortent et reçoivent et commandent. Ils commandent même des boissons. On apporte des plis. Des ordres sont signés. « Le général vient de sortir. Mais le major vous entendra... » Ce dualisme est, en vérité, un miracle qui continue. La force de Mussolini est de s'appuyer sur des institutions éprouvées, de s'installer dans la monarchie sans porter ombrage au monarque. Quel jeu subtil, tout en nuances! Et pour que le Parti ne fasse pas sauter les cadres, quel dosage savant des droits et des devoirs! L'armée et la milice : la juxtaposition avait bien ses périls. Les bureaux du Gouvernement et les offices du Fascio : c'est le chef-d'œuvre de l'équilibre au pays des accommodements.

LES MUTILÉS A ROME

Ils sont venus de tout le pays, par milliers. On les rencontre à chaque tournant de ces rues qui tournent et qui tournent. Ils vont par trois. Les carabiniers vont par deux. Ils flânent, comme des permissionnaires du dimanche. Comme ils sont vieux!

La Victoire a quatorze ans bientôt. Et cela ne les rajeunit guère. Mais nous n'aurions jamais cru que la Victoire, c'était si loin. Vétérans, ils le sont deux fois, ceux qui, au lendemain de la campagne, ont repris contre l'ennemi rouge, l'ennemi intérieur, une bataille sans merci. Le poignard à la ceinture n'est plus aujourd'hui qu'un emblème. On l'enjolive, on y incruste le faisceau d'argent. J'ai vu, dans une boutique de savetier, la gaine finement damasquinée d'un poignard garibaldien à la double citation : « Forêt d'Argonne — Marche sur Rome ». Les mutilés dans la ville, c'est toute l'histoire qui revient avec eux.

Ils ont la moustache grise, les mains calleuses, la démarche du paysan. Ils sont sans morgue. Puisque chacun les respecte et les aime. Le défilé du 28 octobre sera leur fête. J'envie soudain ces vainqueurs. Car j'ai songé à nos grands invalides sifflés, brimés, assaillis, « matraqués », sous l'œil d'une police torve, au pied de la statue du roi, dans la métropole de mon pays.

UN DIRECTEUR D'ÉCOLE M'A DIT...

27 octobre.

Le directeur d'école Fazioli a cinquante années d'enseignement. Dans un parti où règne la jeunesse, il fait toujours figure de partisan. Son école est inaugurée de la veille. Nous la visiterons en détail. En attendant, il me reçoit dans son bureau de l'école provisoire, à deux pas de la Cité Vaticane.

— Qu'est-ce qu'un Balilla?

— Vous avez la chance de vous trouver ici chez les plus anciens Balilla de Rome. Notre première « squadra » comptait trente-cinq garçons inscrits. Elle avait son drapeau (le drapeau est dans cette vitrine) et des statuts qui prescrivent l'éducation prémilitaire et sportive, la vie en plein air, recommandent des habitudes de décision, de courtoisie, exaltent le patriotisme, le sens de la grandeur italienne. Il s'agissait bien d'une élite. En 1924-25, la centurie est au complet. Car nous avons repris les cadres de la légion. Le 28 octobre 1929, pour le VII^e anniversaire de la Marche sur

Rome, deux cents Balilla et un détachement de cyclistes coiffent le fez noir à l'aigle doré. Ils sont plus nombreux aujourd'hui. Voyez...

Je les regarde aux pages d'un album, petits soldats volontaires et disciplinés. Je regarde le mousquet, qui n'est pas l'inoffensif fusil de bois. *Libro e moschetto!* Je songe au mot d'ordre du Duce dont s'enlève la silhouette dure, sur le calendrier mural. Faut-il croire vraiment aux vocations belliqueuses nées à huit ans du jeu déclin d'un chargeur? Tous les garçons ont joué à la guerre. Le jeu n'est pas sans beauté. La croisade contre les soldats de plomb vaut la chasse aux batailles de l'histoire. Mais que ces enfants romains ne réclament pas trop tôt de la poudre et des balles!

— Beaucoup d'élèves?

— Près de quinze cents. Vous ne les verrez pas. Ils sont tous en congé, pour les fêtes. Voici leurs cahiers, les livres qu'on leur donne. Et en voici quelques-uns qui jouent sous nos fenêtres... Cette marque sur la manche du tablier bleu de roi, c'est, en guise de chevrons, le chiffre — romain — de leur classe. Il y a cinq classes élémentaires. Et les plus méritants portent la croix d'honneur.

Nous descendons vers la place Saint-Pierre. L'on m'indique le cube blanc qui est la gare de Pie XI.

— Ces cabanes sordides (il en reste quelques-unes) formaient le village abyssin. Nous avons changé tout cela!

Je vois des bâtiments neufs, comme des casernes, avec des murs clairs. Dans ce Transtévère pouilleux, c'est assez pour crier au miracle. Et nous voici en face de l'école... Elle est vaste, aérée, lumineuse à souhait. Fazioli montre son bureau, ses classes. Chaque classe peut abriter quarante-deux élèves : trois rangées de sept bancs à deux places. Il y a, dans chaque classe, le crucifix, le roi et le Duce. Une palestre, que décorent des Balilla en stuc, conduit à la terrasse pour les bains de soleil. On pourra faire du cinéma. Et nous descendons aux cuisines, au réfectoire à majoliques. Plus loin, les installations sanitaires, le cabinet du médecin visiteur, les bains, les douches...

— Et cette salle?

— Notre salle d'exposition : la salle, comme vous pouvez lire, de la « Rédemption italienne ». De Vittorio Veneto jusqu'à la patrie anno X. Ces cartes ont été dressées par les élèves sous la direction de leur maître Falzetti, ex-lieutenant d'Alpins. Elles retracent les mouvements offensifs de nos troupes lors de la bataille glorieuse... Voici l'Italie d'après-guerre : communisme, la misère aux foyers, grèves ruineuses... Et nous entrons maintenant sous le signe du Faisceau...

Elle a son symbolisme, cette « rétrospective » allégorique autour d'une salle où parlent un langage de victoire les éphémérides au tableau noir. Des dessins au trait sur champ d'azur commentent les « réalisations » : bataille du blé, travaux publics, l'armée renforcée, l'aviation de combat, les colonies d'Afrique.

— Notre réforme a un quadruple caractère. Elle est religieuse, tout d'abord : c'est pourquoi ce petit garçon prie Dieu à l'ombre de son bon ange. Elle tend au développement physique : vous voyez ces Balilla qui s'exercent, à la palestre. Artistique : nous développons le chant d'ensemble, la récitation, le dessin. Et parce que le fascisme accorde à l'hygiène toute son attention, Mussolini envoie l'enfant à la baignoire.

Le directeur Fazioli m'a dit, ce matin-là, tant de choses. Comme nous sortions, je lui fis remarquer, au fronton de l'école, l'inscription neuve : *Scuola II Ottobre*. Le 2 octobre? De quoi s'agit-il?

— Il s'agit du 2 octobre 1870. C'est la date du plébiscite. Une date qui n'a rien d'agréable au cœur du Pontife Romain. Les accords de Latran ne doivent pas rester lettre morte. Pour faire plaisir au Pape, on a supprimé « 1870 », le malencontreux millésime.

— Mais « Ecole 2 octobre », cela ne signifie plus rien?

— Plus rien, en effet.

C'est ce qu'on appelle ici une « *combinazione* ».

LA CHAPELLE VOTIVE

Elle s'ouvre dans le portique du Palazzo Littorio.

Elle est austère.

Toute revêtue de marbre du Carso.

Une lumière blanche que l'autel irradie, et la lampe du sanctuaire : les deux clartés.

Dans un médaillon, le Héros : d'une main il brandit la torche, dans l'autre il serre un poignard.

Sur les murs, en lettres d'or, cette double inscription que le Duce dicta : *Ils sont morts pour le fascisme | Ils vivront | Dans le cœur du peuple | Eternellement, et Le sacrifice des Chemises Noires | Consacre | La révolution du Littorio | Dans la certitude du futur Dans la gloire de la Patrie.*

... Il y a un bouquet de roses rouges au pied de l'autel.

COMMENT J'AI VU ET ENTENDU LE DUCE

28 octobre.

Comment, pour le mieux voir, j'ai réussi à me mêler aux petits enfants chanteurs, sur l'Autel de la Patrie; comment j'ai pu gagner la pierre d'angle qui commande à la fois la place de Venise et la Via dell' Impero : c'est mon secret.

Mussolini en grande tenue porte l'uniforme réséda sur la chemise noire, la poitrine barrée de l'écharpe de commandement; son fez noir s'orne d'une aigrette blanche; plaques d'épaulettes d'or; peu de décorations. Je le trouve jeune, moins crispé que les photographes nous l'imposent. Quand il arrête son cheval au pied du Monument, pour entendre *Giovinetta*, le glorieux « Hymne à Rome », de Puccini, et cette chanson allègre des Balilla de l'Italie nouvelle, il paraît débonnaire, souriant, bien heureux. Mais pour ramener sur le ruban tricolore, tendu en travers de l'avenue qu'il faut inaugurer, le cheval qui s'est cabré deux fois, quelle brusquerie impérieuse! Les hurlements des Jeunes Fascistes alignés rendent au chef son masque de théâtre. Le port de la tête est soudain plus dominateur. Et je comprends que, pour la foule, Mussolini doit se composer un visage. Grandeur et misère du dictateur! « Toute la question consiste à maîtriser la masse comme un artiste », a dit celui-ci à Ludwig. Il y a donc aussi de l'artifice dans cette maîtrise : maîtrise des autres et de soi-même.

Le drame psychologique qui se joue depuis dix ans dans l'âme de l'ouvrier maçon devenu demi-dieu, jamais il n'avait pris ces proportions eschyléennes. Cinq cent mille fidèles à Turin, A Milan, toute une ville en délire. Et tandis que treize mille mutilés font à leur camarade d'holocauste l'hommage de leurs blessures, de leur gloire meurtrie, le Duce, qu'entourent les attachés militaires étrangers, le Duce-comme-un-roi ne songe pas au trône.

A des minutes comme celles-ci Mussolini est vraiment très grand. La continuité, la pérennité de son œuvre, il la fonde, il la garantit, il l'assure. Parce qu'il fait cette œuvre humaine et périssable sous le signe de la monarchie héréditaire, *sub specie aeternitatis*. On l'a souvent comparé à Napoléon. Lui-même a marqué très exactement la différence. « Prendre la couronne! C'est, finalement, ce qui perd tout le monde... Voyez au contraire Cromwell : une grande idée, la puissance de l'Etat. »

Du balcon du Palais de Venise, le Duce doit s'adresser aux siens. La place est un grand cri qui monte, une forêt hérissée de vexilla, de poignards levés, de mains tendues, une seule palpitation unanime. Mais les minutes se font longues. Et l'enthousiasme décroît. Enfin la porte-fenêtre s'est ouverte...

Je m'attendais, je l'avoue, à une impression plus forte. Mêlé à un groupe d'officiers légionnaires qu'intriguent ma serviette et mon carnet de notes, je suis un peu loin d'ailleurs pour entendre « rugir le tigre ». La voix est rauque. Ce qui s'explique après cette tourné des loggie. Et les quelque dix phrases ne ramèneront pas à sa plus tonnante acclamation la foule innombrable et mugissante.

... Mais si c'était un artifice de plus, sur quel artiste viendrait de se refermer la porte-fenêtre du Palais de Venise!

UNE ANECDOTE

Le plan d'urbanisme a ses exigences. Les fouilles font leurs victimes. Et c'est ainsi que l'Académie Saint-Luc, la plus vieille Académie d'Architecture, s'est effondrée sous le pic des démolisseurs. Mais on a mis au jour de si admirables colonnes (les colonnes du Temple de Vénus Génitrix) dans la cuvette neuve du Forum de César.

Le professeur Giovannoni, président de l'Académie, voudrait reconstruire Saint-Luc. Un peu en retrait. Sur un terrain où les sondages n'ont rien révélé qui valût. Le Duce seul décidera. Nous sommes bien en dictature. Autour de lui, Saint-Luc a ses partisans, ses détracteurs surtout.

Tout le monde se retrouve sur les chantiers. Giovannoni est un vieil alpiniste : une escalade n'a rien qui l'effraie. Mussolini a porté « l'oiseau », en Suisse : il court sur les échelles, enjambe les madriers... Et s'arrêtant soudain, avec un bon rire : « Voyez — ainsi nous racontait Giovannoni — voyez les contradicteurs! Ils sont restés au pied du mur. Car c'est au pied du mur que l'on voit le maçon! »

DE LA PINACOTHÈQUE VATICANE
A L'EXPOSITION DE LA RÉVOLUTION FASCISTE

29 octobre.

La nouvelle Pinacothèque Vaticane n'est pas un de ces bâtiments dont l'architecture nous ravit. Nous n'en goûtons ni le style (Renaissance lombarde), ni la décoration extérieure : majoliques brillantes, statues dans leurs niches, mosaïques et médaillons. L'intérieur lui-même, d'un luxe trop magnifique, pêche par excès de couleur, et par mauvais goût — quelquefois. C'est ainsi que le pavement de marbre polychrome, dans la salle de Raphaël, distrait l'œil du *Couronnement de la Vierge* et de cette admirable *Madone de Foligno*.

Mais quelle leçon de beauté sereine chez ces peintres amoureusement rassemblés! Depuis le *Triptyque Stefaneschi*, de Giotto, qui se trouvait dans la sacristie de Saint-Pierre, jusqu'à ce portrait d'un cardinal où Sassoferrato a mis le souffle même de la vie. Voici des Lorenzo Monacos; de Fra Filippo Lippi un *Couronnement de la Vierge*, avec des rouges chatoyants et le bleu clair du manteau de Jésus. L'Angelico est représenté par des scènes de la vie de saint Nicolas de Bari, et par saint François aux stigmates, et par cette Madone entre saint Dominique et sainte Catherine, au milieu des anges. Une *Nativité*, de Benvenuto Gozzoli a toutes les fraîcheurs de l'enfance. Une tapisserie de Tournai (troisième quart du XV^e siècle) fait une gamme de tons chauds, cependant que de curieux tableaux de Florence (le *Banquet d'Hérode* et *Salomé recevant la tête de Jean-Baptiste*) évoquent les figures caricaturales des manuscrits historiés au trait. Et si le Pérugin annonce Raphaël, comme triomphe le maître de toute grâce dans les délicieux bambini (Jésus et l'angelot) de la *Madone de Foligno*, chef-d'œuvre parmi les chefs-d'œuvre! Car il y a encore Vinci et Véronèse, le Caravage et Guido Reni, des Ribera, des Murillo, le *Doge* du Titien et le *George IV* de Lawrence. Pie XI a réuni dans sa galerie des trésors.

C'est en quittant la Pinacothèque qu'il faut aller à l'Exposition de la Révolution fasciste. La loi des contrastes sort tous ses effets de surprise. Au lieu de cette façade Renaissance qui rappelle le Castel Sforza de Milan, un cube rouge, flanqué de faisceaux géants, bruns et noirs, une armature métallique qu'avive une sorte de vernis à la nitrocellulose, et, aux deux bouts, le signe X, ce signe de multiplication, comme l'explique à un étranger stupéfait un Jeune Fasciste plein d'humour.

L'Exposition de la Via Nazionale a son symbolisme émouvant: Brutale dans ses procédés, violente et dure, elle est un rappel des heures sanglantes. Le souvenir des morts, des trois mille morts tombés pour la cause fasciste, il est dans toutes les vitrines, en lettres rouges; il est surtout dans ce sanctuaire votif où la relève des martyrs crie aux vivants, trois mille fois : *Presente!* Le fascisme a la religion du sang.

L'Exposition est encore symbolique en ce sens qu'elle rattache à la guerre et à la victoire sur l'Autriche la politique hardie et neuve de Benito Mussolini. C'est la tendance patriotique et nationale du fascisme anno X. Nous avons le pressentiment qu'il en devait être de la sorte. L'accent est mis ici avec une telle insistance qu'il n'est plus possible de douter.

Mais ce passage brusque du climat raphaélite au climat mussolinien m'a appris quelque chose encore. Ainsi que le disait Mauclair, « Rome concilie tout dans la beauté qui amnistie toutes les haines... Toute antinomie se résout ici en ferveur. » Le rouge de la chemise ensanglantée d'un martyr de Sarzana rejoint la pourpre du manteau royal. Et c'est cela, la majesté de Rome.

VERS LES GALÈRES DE NEMI

Dimanche 30 octobre.

On a mis à l'abri, hier, la seconde galère impériale. Nous irons à Nemi par ce dimanche d'octobre plus gris que bleu. Nous irons à Nemi en bicyclette. Tout le monde n'a pas roulé en bicyclette sur la Voie Appienne. Et je veux voir de près l'*agro romano* fécondé.

La Voie Appienne cyclable, c'est une autre, — la *Nuova*, — une moderne, une « doublure ». Elle part de la porte Saint-Jean, et elle étire loin de la cité son double cordon de maisons roses, de villas à terrasses, de dépôts d'essence. L'*Antica* est à droite, avec ses dalles disjointes, ses tombeaux. Nous roulons sur l'asphalte, uni comme un billard. On dit cela aussi en italien de tourisme.

Tout de suite, le miracle commence. L'aqueduc n'a pas cessé d'être rompu. Mais voici des labours fumants, un pré vert, des fermes aux toits rouges, les bœufs — malgré dimanche. La vue est admirable sur les castels romains. Frascati, tout là-bas, s'accroche à la montagne. Un rayon de soleil joue avec des brumes bleues. Rocca di Papa est le point culminant de la chaîne. Les bornes indiquent la direction d'Albano. Un champ de courses porte un nom sans prétention : « les Cabanes ». Mais on l'a complètement restauré : *tutto fabbricato!* Puis, c'est le champ d'aviation, — un petit champ de rien du tout, me préviennent mes compagnons, — avec le double pavillon des casernes neuves, un mât pour fixer les dirigeables, des drapeaux qui claquent sur les hangars, des soldats en calot, et les marchands qui vendent au grillage châtaignes, cornichons à l'huile, tripes chaudes et cacahuètes. A Frattocchie, au bas d'une longue côte, on rejoint l'*Appia Antica*. Les bornes ont vieilli de deux mille ans. Mais une signalisation parfaite annonce le méchant caniveau et la boîte de secours à 500 mètres.

Albano du Latium est à 400 mètres au-dessus du niveau de la mer, de la mer latine qui ferme l'horizon, argentée et lointaine. La Villa Doria (l'ancienne Villa de Pompée) a été acquise par le municipe. D'une terrasse naturelle, par delà les pinèdes et les bouquets d'arbusiers, la campagne, à perte de vue, ondule. Terre

chargée d'histoire et de légende aussi, et, jusqu'à hier, de peste. Mais la croisade pour le sol assaini, l'air plus pur, inscrit ici des victoires qui sont des maisonnettes, des preventoria, la vie restituée et cette paix dominicale. Le loisir succède au désert; la vie s'arrête un moment de couler, à la mort immobile.

La route monte vers Ariccia et Genzano. Une coupole de Bramante. Les ponts hardis de Grégoire XVI et de Pie IX. Ils enjambent le val où descendaient jadis les litières consulaires. De Genzano sur le lac, c'est la plongée à pic. Le lac apparaît tout petit, minuscule, mangé sur les bords, entre les pampres que l'automne fait rouges. Nemi, le castel, comme un nid, perche là-haut. Mais il s'agit de bloquer les freins et d'éviter, dans ces lacets rapides, les pierres qui affluent de la chaussée impériale.

Les deux galères sont devant nous. Je déteste les gens bien informés et catastrophiques qui vous disent avec une consternation feinte : « Vous savez : on n'a rien découvert à Nemi ! » Comme s'il se fût agi d'une pêche miraculeuse, pêche aux statues, aux figurines d'ivoire, aux bijoux d'or ! Les musées regorgent de ces trésors-là. Un vaisseau de Verrès revenant de Sicile n'ajouterait rien à nos connaissances archéologiques. Le miracle de Nemi, c'est la technique des galères. Retirées de leur gangue de boue après quelque deux millénaires, elles nous enseignent une leçon d'humilité. Car qu'il s'agisse du système de calfatage, — laine goudronnée, cuirasse de plomb, — de la manœuvre du gouvernail, de l'adduction de l'eau par tout un appareil de tuyaux et robinets, nous n'avons rien inventé, rien perfectionné. L'ancre, la fameuse ancre recouverte de bois a été brevetée en 1854 par l'Amirauté anglaise ! Ce serait d'ailleurs outrecuidance que de dénier aux trouvailles faites à Nemi tout intérêt artistique. Le musée provisoire n'est pas indigne d'une visite. Outre les bronzes bien connus (têtes de lions et de louves, mains gauches finement ciselées, pilastres à figures de la galerie à rampe du plat-bord), j'ai admiré des mosaïques vives, les terres cuites qui décoraient le temple à colonnettes cannelées, et ces motifs décoratifs aux couleurs de Diane (vert comme la forêt, blanc comme la lune, rouge comme le sang des grandes chasses) qui sont encore les couleurs de l'Italie d'aujourd'hui.

Que m'importent à moi des chiffres et des dates ? Que le niveau du lac ait été abaissé de 22 mètres, qu'on ait pompé 45 millions de mètres cubes d'eau (près de quatre fois la capacité du lac de la Gileppe) ? ... Cette œuvre fasciste, hardie, rapide et neuve, porte la marque du régime. Il ne reste plus qu'à souhaiter au « Miroir de Diane » de reprendre, sur ses bords reconquis, le clapotis léger qui berça deux mille ans le sommeil des galères.

Nous avons rejoint Albano. Par la *Galleria di Sopra*, nous touchons Castelgandolfo des Papes, dans l'ombre du Bernin, d'Urban VIII et de la Villa Barberini. Déjeuner sur cet autre lac, qui est plus vaste, plus profond : un ancien cratère. Devant nous la montagne s'enveloppe de brouillard. Ici fut Albe-la-Longue. A moins qu'elle ne s'élevât de l'autre côté des eaux, sur l'emplacement du couvent des *frati*. Il souffle un vent frisquet. Le vin (*Vino Santo*) est noir et sucré, capiteux. Au retour, nous avons des ailes. Je lis sur les murs, au fusain : *W Binda, W Guerra!* Vivent Binda, Guerra, les « championnismes » du championnat du monde ! Car la Voie Appienne neuve aura vu se dérouler un championnat cycliste...

Voici le champ d'aviation, les *Capanelle*, l'aqueduc rompu... Voici les lumières de la ville...

(A suivre.)

FERNAND DESONAY,
Professeur à l'Université de Liège.

Washington⁽¹⁾

Le seigneur de Mount Vernon

En attendant, voici donc l'aristocrate virginien sur ses terres, dans ce manoir de Mount Vernon qui n'est pas seulement le signe et le symbole de l'autorité sociale, mais qui en est aussi la condition et comme la source, car il n'y a pas d'autre richesse en Virginie que celle du planteur, d'autre puissance que celle qu'elle confère, d'autre prestige que celui qu'elle assure en échange des services qu'elle permet de rendre. Washington épouse, le 6 janvier 1759, une jeune veuve de huit mois plus âgée que lui et mère de deux enfants. Il l'avait rencontrée, un jour de mai de l'année précédente qu'il se rendait en hâte de la frontière à Williamsburg. Arrêté au passage par un ami qui insistait pour le retenir à dîner, il avait fait remettre les chevaux à l'écurie au moment du départ et passé la soirée avec Martha Custis. Il s'attarda même un peu le lendemain matin; cependant il fallut se remettre en selle. L'affaire qui l'appela à Williamsburg était d'importance, puisqu'il ne s'agissait de rien moins que des préparatifs pour l'avance du général Forbes. Quand il eut pris les mesures nécessaires, il revint vers Mrs. Custis, chez elle cette fois, et ils échangèrent l'engagement qui permit au jeune colonel de retourner à son poste avec la perspective d'avoir assuré l'avenir. Il n'a pas tout à fait vingt-cinq ans, et il éprouve l'impérieux besoin de construire sa vie, ou plutôt d'en consolider la structure déjà fortement établie, mais secrètement menacée. Contre le danger qu'il n'osait peut-être pas s'avouer à lui-même, la sagesse de ce grand réaliste et son sûr instinct constructeur lui ordonnaient de se réunir définitivement. La jeune femme qu'il épousait lui apportait avec sa grosse fortune, le secours plus précieux encore d'un foyer qui, confié à sa protection, le protégerait à son tour.

Il est permis de penser que les nouveaux biographes, par zèle de réaction contre une image conventionnelle de leur héros, trop longtemps prédominante, exagèrent, en sens inverse, l'importance d'un sentiment révélé depuis peu. « Le grand amour du colonel Washington » donnerait, si nous les en croyons, la clef de son caractère et même de son génie. Avant de connaître cet incident capital, on ne pouvait rien comprendre, pensent-ils, à ce qu'il y a de plus profond dans cette âme : sa force de concentration, son recours au silence, l'appel constant à une discipline héroïque. Oui, ils exagèrent, car tout cela, c'est le fond même de sa nature, et l'attitude devant l'amour en est un effet, non point la cause. Ce qui est certain, c'est que nous saisissons sur le vif, dans l'épisode en question, — et, cette fois, sur le terrain de la vie privée, — la puissance de l'instinct constructeur qui est sans doute la caractéristique dominante de George Washington.

Voici le fait. A seize ans, grand adolescent gauche et candide, à peine ébauché par la vie, mais si honnêtement appliqué déjà à se transformer en homme, il avait subi la fascination soudaine d'une très jeune femme, séduisante, lettrée, née dans une des premières familles de la colonie et qui venait, par son mariage, d'entrer dans la plus noble, la seule en Virginie dont le chef appartenait à la pairie anglaise. Sally Cary était devenue à dix-huit ans la femme de George Fairfax, le meilleur ami de George Washington et le fils de son protecteur William Fairfax, héritier présomptif des titres et des biens de lord Fairfax. Après les récentes découvertes de documents tout à fait révélateurs, il n'est guère possible de douter que les deux vers mystérieux, déchiffrés sur un cahier de l'adolescent, ne se rapportent à ce sentiment impérieux : « Auparavant je ne savais qu'aimer, mais maintenant il me faut adorer. » Pendant les dix années décisives au cours desquelles il avait, avec un si sûr instinct, construit les assises de sa vie et de sa carrière, la pensée de Sally Fairfax n'avait cessé sans doute d'occuper son esprit, et il avait dû dresser devant cette obsession toute sa force d'âme. On peut admettre avec vraisemblance que l'Histoire ne fournirait pas un autre exemple aussi caractérisé

(1) Nous devons à l'obligeance de l'auteur la primeur de ces extraits d'un *Washington* qui paraîtra chez Dunod, à Paris, dans la collection « Les Constructeurs », que dirige M. Firmin Roz.

de « refoulement ». Il se réfugia, peut-être faudrait-il dire qu'il se précipita, sous l'abri protecteur d'un mariage de raison. Mais, à peine la solide garantie des fiançailles lui eut-elle permis d'espérer qu'il avait à jamais conjuré le péril, un mot de la femme aimée — de la femme adorée — suffit pour faire éclater un cœur soumis au dedans à une pression trop forte. Washington était engagé depuis quelques mois avec Mrs. Custis, lorsqu'il reçut de Sally Fairfax la réponse à une lettre où il avait exprimé l'espoir de voir finir bientôt la guerre qui le retenait au camp du fort Cumberland. La jeune femme faisait allusion, avec une ironie un peu malicieuse, à cette hâte de retourner auprès d'une fiancée. C'en était trop pour lui, et son amour, son véritable amour, si longtemps contenu, rompit le silence.

La « déclaration », — car on ne saurait l'appeler autrement, — est datée du camp, le 12 septembre 1758; inattendue dans les circonstances où elle se produit, elle apparaît pourtant, dès qu'on se place en présence des faits et du personnage, bien naturelle et profondément humaine. Ce sentiment, l'unique et grand amour de George Washington, qui depuis dix ans emplissait sa vie et dominait son cœur, ne fallait-il pas qu'il s'exprimât au moins une fois? C'était inévitable, et ce ne pouvait être que cette fois-là, quand celui qui en demeurait possédé consacrait, par un acte décisif, le renoncement à l'impossible et maintenait toute droite la ligne de l'avenir. Il éprouvait alors l'irrésistible besoin d'affirmer qu'« il existe une destinée souveraine, maîtresse de nos actions, contre laquelle lutte en vain la nature humaine ». Mais le plus étonnant, ce n'est pas « cette confession sincère qui est le simple aveu d'un fait ». Il faut lire les lignes suivantes pour comprendre avec quelle force la passion régnait sur ce noble cœur. Non seulement l'aveu lui échappe, mais, à sa suite, l'éternelle question qui en est inséparable : Je vous aime; m'aimez-vous? « Ne vous y méprenez pas, ne doutez pas de moi et ne me trahissez pas. Le monde n'a pas à connaître l'objet de mon amour que je viens ainsi de vous déclarer, puisque je veux le cacher. Mais il est une chose entre toutes les choses de la terre que je veux savoir, et une seule personne, de votre connaissance, peut me la révéler ou deviner mon intention. Mais adieu! Nous en reparlerons en des jours plus heureux, si jamais nous en connaissons... » Sally Fairfax comprit, ne se montra point offensée, mais sur la chose même que Washington désirait tant connaître elle garda le silence, comme si elle n'avait pas compris. Alors il lui écrivit une seconde fois : « Est-il possible que nous nous méprenions encore sur le sens des lettres que nous avons échangées? On le croirait, il me semble, mais je voudrais espérer le contraire, car je ne puis parler plus ouvertement sans... En voilà assez! je vous laisse deviner le reste. » Ce fut le sursaut suprême, l'unique aveu échappé comme un cri, mais que la volonté maîtrisa. Et l'ordre continua de régner dans sa vie.

Il veut construire un domaine productif et s'y applique avec sa conscience ordinaire, sa ténacité inlassable, au cours des seize années qu'il passe à Mount Vernon.

Elles se partagent, très nettement, en deux parties égales. La première, de 1759 à 1767, est un peu difficile. Il lui faut, à son retour, un long effort pour rétablir ses affaires, que la vie des camps et les responsabilités militaires lui ont fait négliger. Le bétail, les bâtiments, les clôtures, tout avait dû être renouvelé, réparé, remis en état. Pendant les deux ou trois premières années, il a même fallu acheter des provisions, tant le domaine était lent à se reconstituer. Mais peu à peu la prospérité renaît, puis, d'une manière continue, s'accroît.

Par la mort de sa belle-sœur, après celle de l'enfant laissé par son frère, George Washington reste seul maître du domaine, exempt de toutes charges, sur lequel il n'a plus de comptes à rendre et qu'il ne cesse d'agrandir. Il est maintenant l'un des grands propriétaires fonciers de sa province, habile à cultiver ses terres, à accroître ses ressources et à les utiliser, — un vrai seigneur virginien, que tous connaissent et qui commande l'admiration, le respect.

Washington président (1789-1797)

L'installation du Président avait été fixée au 4 mars. Mais, pour beaucoup de membres du Congrès, les distances étaient considérables, et les routes, en cette saison, ne se prêtaient guère aux voyages. Ce fut seulement le 1^{er} avril que la nouvelle Chambre tint sa première séance. Le Sénat se réunit cinq jours après.

Le 14 avril 1789, le secrétaire du Congrès, Charles Thompson, arrive à Mount Vernon pour notifier à Washington son élection à la présidence des États-Unis. Il le trouva prêt à le suivre. Le Président voulut seulement courir à Frederickburg pour dire adieu à sa vieille mère, dont la longue maladie touchait à son terme fatal, et le 16 au matin il reprenait la route du Nord, qu'il avait si souvent suivie déjà, pour se diriger en toute hâte vers New-York, où était établi le siège provisoire du gouvernement fédéral.

Ce départ lui était très pénible, car jamais le devoir ne lui avait paru aussi dépourvu d'attrait qu'aujourd'hui, et jamais il n'avait douté plus douloureusement de lui-même. En apprenant les lenteurs du Congrès à se réunir — la date était le 4 mars et le quorum ne fut atteint que le 6 avril — il écrivait à son ami Knox : « Pour mon compte, je ne puis comparer ce délai qu'à un sursis, car, je vous le dis en confiance, j'irai m'asseoir dans le fauteuil présidentiel avec des sentiments assez pareils à ceux d'un condamné qui se rend au lieu de l'exécution. » Le jour venu, son journal exprime le même accablement : « Vers dix heures, j'ai dit adieu à Mount Vernon, à la vie privée et au bonheur domestique; et l'esprit oppressé d'une angoisse plus douloureuse que je ne saurais l'exprimer, je me suis mis en route pour New-York. » Il savait, à n'en pas douter, qu'il agissait bien; mais il doutait de son aptitude aux affaires publiques et il aimait la douce retraite, la vie libre qu'il laissait derrière lui. Il n'en allait pas moins avec détermination vers ses nouveaux devoirs, et il était bien décidé à tendre ses énergies jusqu'à l'extrême limite pour tenir dignement son rôle : la virile tristesse qu'il éprouvait n'affaiblissait pas sa résolution, mais lui enlevait toute allégresse.

Il avait espéré jusqu'à la fin qu'on lui laisserait passer le reste de ses jours à Mount Vernon. Il savait que le domaine ne serait pas administré comme il faut et tomberait en ruine une fois de plus sous une surveillance mercenaire. Il venait précisément d'emprunter une assez grosse somme pour faire face à des obligations pressantes, et les dépenses de ce voyage même l'avaient contraint d'ajouter une centaine de livres à la nouvelle dette. Si le domaine était d'un rapport déjà difficile quand il l'administrait lui-même, il fallait compter sur un résultat inférieur quand il ne serait plus là; et pourtant il avait pris le parti de n'accepter aucune rémunération comme président, mais seulement les frais de sa charge. C'était donc pour lui un sujet de préoccupations et d'anxiété que de se dérober ainsi à ses affaires particulières pour servir la nation.

Le voyage dut sans doute le distraire de ses soucis. Il n'y a pas de roi, aux plus beaux temps de la monarchie, dont l'avènement ait été salué d'un cœur aussi enthousiaste que ne le fut ce modeste gentleman allant occuper la fonction qu'il redoutait. Non seulement, il y avait, à chaque étape du voyage, fête civile et parade militaire; mais partout la foule s'empressait, moins par simple curiosité que dans un élan d'amour pour l'homme qu'elle venait voir passer. Plus encore que le nombre des spectateurs, leur attitude frappait le héros auquel allaient leurs hommages et éveillait en lui un sentiment nouveau de responsabilité, — leurs regards sérieux et ardents, les cris de bienvenue qui s'échappaient de leurs lèvres, leur joie naïve de voir le nouveau gouvernement remis aux mains d'un homme en qui ils avaient une confiance entière. Il allait être le garant de leur bonne foi, de leur respect de la loi et de leur dévouement à la liberté; et, de leur côté, ils lui faisaient connaître leur espoir et leur confiance dans l'accent même de leurs acclamations. L'amour éclatait de toutes parts dans la réception qu'on lui faisait. Des femmes de la meilleure société sortaient de leur réserve pour accourir vers lui sur la route, poussaient leurs fillettes devant elles afin qu'elles jonchent son chemin de roses et faisaient venir les larmes à ses yeux par l'ingénuité de leur affection.

Tous ces triomphes furent dépassés par la pompe de la réception à New-York. « Le faste des barques qui nous attendaient et se joignirent à nous, avouait-il dans son journal, la décoration des vaisseaux, le grondement du canon et le bruit des acclamations qui déchiraient les cieux sur mon passage le long des rues emplissaient mon esprit de sentiments aussi pénibles qu'ils étaient doux; car ses craintes évoquaient des scènes tout opposées à celle-ci, quand il se serait montré incapable de remplir les espérances qui pesaient sur lui, à cette heure de joie, comme un fardeau. Il était arrivé le 27 avril; trois jours passèrent encore avant que le Congrès eût achevé ses préparatifs pour l'« inauguration ». Le 30 avril, en présence d'un grand concours de peuple qui éclata en acclamations frénétiques dès qu'il parut, mais qui redevint subitement

silencieux en le voyant si ému, Washington, debout, en face du chancelier de l'Etat de New-York, au balcon du Federal Hall à l'angle de Broad Street et de Wall Street, prêta le serment de sa fonction. « Jurez-vous solennellement, demanda le chancelier Livingston, que vous vous acquitterez avec fidélité des fonctions de Président des Etats-Unis et que, dans toute la mesure où vous en serez capable, vous conserverez, protégerez et défendrez la Constitution des Etats-Unis? » « Je jure solennellement, répondit Washington, que je m'acquitterai avec fidélité de ma charge de Président des Etats-Unis et que, dans toute la mesure où j'en suis capable, je conserverai, protégerai et défendrai la Constitution des Etats-Unis. » Alors, s'inclinant pour baiser la Bible qu'on tenait devant lui, il courba la tête et dit : « Que Dieu m'y aide! » d'un ton auquel nul ne pouvait se méprendre, tant il frémissait d'un sentiment profond. « Vive George Washington, Président des Etats-Unis! » cria Livingston au peuple, et une immense clameur s'éleva avec le grondement du canon dans les rues étroites.

Après le serment, il lut son message aux membres du Congrès dans la salle du Sénat. Toute l'Assemblée l'écouta debout. Il tremblait visiblement, malgré toute sa fermeté et son énergie, et plusieurs fois il eut de la peine à se faire entendre. Mais la noble simplicité qui éclatait en lui donnait plus de force aux mots qu'il prononçait : « La grandeur et la difficulté de la charge ne peuvent qu'accabler sous le découragement un homme qui, n'ayant reçu de la nature que des talents inférieurs, et étant resté étranger aux devoirs de l'administration civile, doit sentir tout particulièrement sa propre insuffisance... Tout ce que j'ose affirmer, c'est que je me suis appliqué fidèlement à déduire mon devoir d'une juste appréciation de toutes les circonstances par lesquelles il pourrait être affecté. » Ses auditeurs savaient combien il serrait de près la vérité quand il disait : « On ne peut pas espérer jamais que le ciel sourie à une nation qui dédaigne les règles éternelles de l'ordre et du droit établies par le ciel lui-même; et la conservation du feu sacré de la liberté, ainsi que la destinée du modèle républicain de gouvernement sont considérés à juste titre comme profondément et peut-être même comme définitivement risqués sur l'expérience confiée aux mains du peuple américain. » N'est-il pas remarquable qu'après cent vingt années un autre président des Etats-Unis, Théodore Roosevelt, ait exprimé à peu près dans les mêmes termes la même pensée, attestant ainsi la continuité, au cours de l'histoire des Etats-Unis, d'une même idéal?

Le crépuscule d'un héros (1797-1799)

Le 3 mars 1797 — la veille du jour où il devait quitter le pouvoir — il donna son dîner d'adieu au président et au vice-président élus, aux ministres étrangers et à leurs femmes ainsi qu'à d'autres invités de distinction. La réunion était brillante, très animée. A la fin du repas, Washington leva son verre et dit simplement : « Mesdames, Messieurs, c'est la dernière fois que je bois à votre santé comme homme public. Je le fais très sincèrement, en vous souhaitant tout le bonheur possible. » L'atmosphère, soudain, fut changée : c'en était fini de la gaieté; des femmes pleuraient. Les convives ne pouvaient entendre sans une profonde mélancolie ces paroles, qui étaient un adieu. Pour leur hôte elles signifiaient une délivrance; pour eux, la fin d'une grande chose, à laquelle ils s'étaient trouvés associés. N'éprouvaient-ils pas cette impression douloureuse que laisse le soir d'un trop beau jour, le regret d'une fête éteinte, cet assombrissement intérieur à quoi nous reconnaissons, après des heures privilégiées, qu'il nous manque désormais une lumière?

Le lendemain, les dernières cérémonies officielles s'accomplirent. Adams prêta le serment. Après que Jefferson se fut, à son tour, acquitté de cette formalité comme vice-président, il se rendit avec le Sénat, dans la Chambre des représentants, qu'emplissait la foule. Puis Washington entra : les acclamations s'élevèrent; on applaudissait, on agitait des mouchoirs; l'enthousiasme ne connaissait plus de bornes. Adams le suivit presque immédiatement et prononça son discours inaugural, dans lequel il rendait un magnifique hommage aux vertus de son prédécesseur. Ce jour-là, comme l'a écrit un des successeurs de Washington à la présidence, et l'un de ceux qui ont le mieux exposé son histoire, ce n'était pas du côté de l'aurore que se tournait l'attention de la multitude fascinée par la splendeur du soleil couchant : tous les regards restaient fixés sur cette haute silhouette de gentilhomme en velours noir, une fine épée au côté. Personne ne bougea jusqu'à ce qu'il

eût quitté la salle pour aller saluer le nouveau président. Alors le public s'élança des galeries dans les corridors et de là dans les rues pour le voir passer. La foule se mit en marche, lui faisant cortège. Lui, soulevait son chapeau et, de la tête, saluait. Sur le seuil de sa porte, il se retourna encore une fois, promena un dernier regard sur cette multitude d'amis inconnus. Jamais on ne l'avait vu aussi ému : les larmes coulaient sur ses joues. Il fit un large geste d'adieu et rentra en silence. « Une longue rumeur étouffée parcourut la foule frémissante; on eût dit qu'elle sanglotait de voir son héros disparaître à jamais de ses yeux (1) ». Jamais, en effet, foule ne dut éprouver avec plus de force le sentiment qu'une telle disparition la laissait veuve. L'homme qui dans la guerre et dans la paix, au cours des circonstances les plus tragiques et les plus décisives, avait identifié sa vie avec celle d'un peuple au point de ne plus faire qu'un avec lui et d'en apparaître à tous comme la personnification et le symbole, se retirait de l'action publique et retournait à la solitude de la vie privée.

* * *

Les fêtes de Philadelphie s'étaient terminées, le soir même de la cérémonie d'installation du nouveau président, par un grand banquet que lui avait offert les commerçants de la ville. Washington y avait assisté; puis il était resté quelques jours encore dans la capitale afin d'y régler diverses affaires privées, et il s'était mis en route pour rentrer chez lui, dans cette chère demeure de Mount Vernon, où il aspirait à finir ses jours. Le 12 mars, il s'arrêtait à Baltimore, et le journal local du lendemain mentionnait l'événement en ces termes : « Hier soir est arrivé dans cette ville, se rendant à Mount Vernon, l'illustre objet de notre vénération et de notre gratitude, George Washington, Son Excellence était accompagnée de Madame; avec eux se trouvaient aussi Miss Custis ainsi que le fils du malheureux La Fayette et son précepteur (2). Une foule de citoyens, à cheval ou à pied, s'était portée au-devant de lui et se pressait sur la route pour l'accueillir. Un détachement de la troupe du colonel Holingsworth l'attendait aussi et lui fit escorte au milieu du plus grand concours de peuple que Baltimore eût jamais vu. En descendant à l'hôtellerie de la Fontaine, le général fut salué par des tonnerres répétés de hurraas. Son Excellence, avec ses compagnons de voyage, quitta la ville, d'après ce que nous avons compris ce matin. »

C'est dans cette rumeur d'acclamations, parmi ces témoignages de respect et d'amour, qu'il rentra à Mount Vernon.

Il y trouva de quoi occuper ses loisirs. Une absence de huit années n'avait pas amélioré le domaine. Il écrivait, le 3 avril, à Mc Henry, ministre de la Guerre dans le cabinet du nouveau président : « Je me trouve dans la situation presque d'un débutant, car, bien que je ne aie pas de maisons à construire (excepté une, qu'il me faudra élever pour y loger et mettre en sûreté mes papiers militaires, civils et privés, qui sont volumineux et peuvent être intéressants), il ne reste à peu près rien autour de moi qui n'exige des réparations considérables. En un mot, je suis déjà entouré de menuisiers, de maçons et de peintres; et telle est mon impatience d'en finir avec eux, que j'ai à peine une chambre où je puisse installer un ami ou me reposer moi-même sans la musique des marteaux ou les odeurs de la peinture. » Il retrouvait et reprenait avec plaisir ses devoirs et ses habitudes de gentilhomme campagnard, le soin des fermes et des plantations qui avait toujours eu pour lui tant d'attraits. Une autre lettre au même correspondant donne une description très précise et toute familière de l'existence qu'il menait alors, à la fois simple et active : « Vous êtes à la source des informations, tandis que je n'ai rien à dire qui puisse, soit renseigner, soit amuser un secrétaire de la Guerre à Philadelphie. Je pourrais lui dire que je commence le cours de ma journée avec le soleil; que si mes esclaves ne sont pas à leur place à ce moment-là, je leur envoie mes condoléances pour leurs indispositions; qu'après avoir mis ces rouages en mouvement je pousse plus avant l'examen et l'étude des choses; que plus je sonde les blessures de mes bâtiments, plus je m'aperçois combien ils ont souffert d'une absence et d'un abandon de huit

(1) WOODROW WILSON, *George Washington, fondateur des Etats-Unis*, édition française avec notes par GEORGES ROTH, p. 233, Payot, 1927.

(2) La Fayette était alors prisonnier en Autriche. Washington avait généreusement pris soin de son fils, réfugié en Amérique et qui était d'ailleurs son filleul. Il l'avait confié d'abord à des amis à Boston et à New-York. Redevenu simple particulier, il l'emmena avec lui à Mount Vernon.

années; qu'à l'heure où j'ai accompli cette tâche, c'est-à-dire un peu après 7 heures, vers le moment, je suppose, où vous prenez congé de Mrs Mc Henry, le déjeuner est servi; que celui-ci étant achevé, je monte à cheval et fais le tour de mes fermes, ce qui me prend jusqu'à l'heure de m'habiller pour le dîner, auquel je manque rarement d'apercevoir d'étranges visages : ce sont des gens venus, disent-ils, par respect pour moi. Le mot de curiosité, s'il vous plaît, ne serait-il pas plus juste? Et combien c'est là toute autre chose que d'avoir un petit nombre d'amis de son choix autour d'une table joyeuse! Le temps habituel du repas, une promenade à pied, le thé, et voici que vont s'allumer les lampes. En attendant, si je n'en suis pas empêché par la compagnie, je prends la résolution de me retirer à ma table de travail et de répondre aux lettres que j'ai reçues. Mais quand on m'apporte la lumière, je me sens fatigué et mal en train pour entreprendre ce travail, qui se fera tout aussi bien le soir suivant. Et le soir suivant vient à son tour, ramenant les mêmes causes d'ajournement et ainsi de suite. Je vous ai donné l'histoire d'un jour; elle pourrait servir pour une année, et je suis persuadé que vous n'en demanderez pas une nouvelle édition. Mais vous serez frappé peut-être de ce que dans ce détail aucune mention n'est faite d'une part de mon temps réservée à la lecture. La remarque serait juste, car je n'ai pas jeté les yeux sur un livre depuis que je suis revenu à mon foyer, et je ne serai pas capable de le faire tant que je n'aurai pas congédié mes ouvriers : probablement pas avant que les nuits soient devenues plus longues; mais alors il se pourrait bien que j'eusse à lire dans le livre du Jugement. »

Il est impossible de ne pas percevoir une teinte de tristesse répandue sur ces propos. Peut-être l'expliquerait-on, en partie, avec un des meilleurs biographes de Washington, Henry Cabot Lodge, par un recours à la psychologie générale. On reçoit une impression plus vive, après une longue absence, des changements apportés par le temps aux lieux qu'on aime. Perçus peu à peu, à mesure qu'ils se produisaient au long des jours, ils nous auraient été moins sensibles. Au bout de huit années, Washington retrouvait bien des choses différentes de ce qu'elles avaient été. Ses yeux se posaient sur les ruines de Belvoir, la résidence jadis si animée des Fairfax, où il avait vécu ses plus belles heures, auprès d'amis que maintenant il ne reverrait plus, puisqu'ils avaient à jamais quitté le pays, — auprès d'une jeune femme, vieille aujourd'hui comme lui, et que dans le silence imposé à son cœur il avait profondément aimée. D'autres amis de sa jeunesse lui avaient été ravis par la mort, et l'accent avec lequel nous l'avons entendu parler des visiteurs encombrant sa maison suffirait à attester que ceux-ci ne les remplaçaient pas. Oui, ces raisons durent entrer pour une part — une bonne part peut-être — dans la mélancolie qui enveloppe le soir de cette grande existence. Mais il y en a d'autres, plus personnelles et par là plus puissantes. Washington semble ressentir une lassitude infinie, qui n'est pas seulement celle d'un long effort, mais témoigne d'un épuisement des sources de la vie. Sous sa plume reviennent sans cesse les allusions au peu de temps qu'il lui reste à passer sur cette terre : il est comme obsédé par le pressentiment de sa fin prochaine. Pressentiment d'autant plus étrange qu'il n'avait après tout que soixante-cinq ans et gardait, avec toutes les apparences d'une santé excellente, ses vieilles habitudes de vie active et tous les signes de la vigueur physique. Y avait-il donc, dans ce corps robuste, quelque secret ressort brisé? Ou plutôt ne faut-il pas chercher dans les profondeurs mêmes de sa vie morale les causes d'un relâchement qui se manifestait par une inconsciente diminution de la volonté de vivre?

Les historiens récents, qui ont voulu réagir contre ce qu'ils considèrent comme la légende de Washington et ramener le héros aux proportions de l'homme, le représentent volontiers comme ambitieux. Parvenu au delà du terme de sa carrière et redescendu du faite des honneurs à la demi-obscurité de la vie privée, l'ancien commandant en chef de l'armée continentale, l'ancien président des Etats-Unis, qui avait cru sincèrement aspirer au repos, aurait plus ou moins inconsciemment regretté l'autorité, le pouvoir, en aurait éprouvé la nostalgie. Il s'en faut peut-être de bien peu que cette explication ne soit juste : il suffit de la transposer du plan de la vie ordinaire dans l'ordre d'une destinée supérieure comme celle de Washington. Il suffit, tout justement, de ne pas oublier le héros. L'homme, le chef, que ses années de jeunesse et la première partie de son âge mûr avaient formé pour l'associer si étroitement à la naissance d'une nation, le héros de l'Indépendance des Etats-Unis, le héros de leur unité nationale, ayant achevé sa double mission, ne pouvait plus trouver à se satisfaire

dans l'accomplissement d'une tâche limitée à ses propres intérêts : il était trop grand pour elle. Les soins de la vie privée, maintenant qu'ils ne le conduisaient plus à rien qui la dépassât, n'étaient plus à sa mesure, et voilà ce dont il souffrait. Nostalgie, sans doute; mais uniquement d'une activité qui le haussait au-dessus de lui-même et identifiait son existence à celle de la patrie.

Après la mort l'aurore qui se lève

Une des grandes figures de l'humanité s'était immobilisée dans le repos éternel. La plus grande figure que l'Amérique ait jamais présentée au monde entraînait dans l'Histoire, mais non pas dans le passé, car elle allait continuer de vivre comme force du présent et de l'avenir. Nul dans ses pressentiments — peut-être vaudrait-il mieux dire dans son acte de foi — n'était allé plus loin que Washington, puisqu'il avait non seulement entrevu, mais conçu la grandeur future de la nation qu'il aidait à naître. Un patriotisme d'essence tout à fait nouvelle, et adapté à des conditions sans précédent, lui faisait porter ses regards devant lui, et non point en arrière, le rattachait non aux générations qui avaient précédé la sienne, mais à celles auxquelles reviendrait le soin de réaliser le dessein entrevu, à peine ébauché. Le patriotisme américain — durant toute la période ascensionnelle que nous voyons se clore sous nos yeux — consistait moins à maintenir qu'à créer; plus qu'une tradition, il était un dynamisme. La grandeur de cette patrie qu'il venait de fonder ne pouvait pas lui apparaître comme un héritage, mais au contraire comme une création. Elle était pour lui « une aurore qui se lève ». C'est pour avoir eu, plus qu'aucun autre citoyen de son pays, l'idée de la destinée américaine, c'est pour avoir contribué plus qu'aucun autre à en assurer la réalisation, que Washington fut et reste le plus grand des Américains.

On ne peut pas méconnaître plus complètement son rôle et son génie qu'en voyant en lui, comme l'ont fait certains historiens, un gentleman anglais, né en Amérique et qui ne serait américain qu'au sens géographique du mot.

Sans doute on retrouve chez ce fils du « Vieux Dominion » les qualités de sa race et il ne serait pas difficile de dégager en lui le legs de l'Angleterre, modifié d'ailleurs et transformé par les conditions du milieu. Mais ce n'est pas par là qu'il est vraiment lui-même. George Washington, héros de l'Indépendance, héros de l'unité, fondateur d'une nation nouvelle qu'il sut orienter dans le sens même de sa destinée. Son rôle, son action, si merveilleusement adaptés aux conditions, aux besoins de son temps et de son pays, voilà ce qui fait son originalité, sa grandeur. Or, voilà aussi par où il est Américain, l'Américain par excellence, l'homme qui eut, avec la plus claire vision de l'Amérique future, le sens le plus net et le plus sûr de ce qu'il fallait faire pour la fonder.

Et cette claire vision, cette ferme conscience lui vinrent l'une et l'autre de son enracinement dans le sol, de son perpétuel contact avec les réalités. Il n'y a rien du théoricien en lui, du spéculatif : il n'est qu'un homme d'action, un esprit positif, l'homme des faits. Mais le destin de l'Amérique était inscrit dans ces faits. Washington s'y était trouvé engagé dès le début de sa carrière; chaque pas l'y engagea davantage, et il eut le génie nécessaire pour les comprendre, pour les dominer. Sa propre destinée se trouva liée ainsi plus étroitement qu'aucune autre à celle de son pays. Ce héros américain fut vraiment le héros suivant la conception américaine de l'héroïsme, celle dont le philosophe américain Emerson a donné la formule : son originalité fut de ne pas être du tout original, dans le sens d'exceptionnel et de différent. Il fut un Virgimen de son temps et de sa classe; mais il fut le meilleur. S'il a mérité d'être appelé le père de sa patrie c'est parce qu'il était d'abord, au plus haut degré, le fils de son pays. Tout se passa comme si ce pays l'avait préparé pour être l'instrument de la métamorphose qui allait en faire une nation, et ce qui nous frappe le plus aujourd'hui dans l'action de cet homme incomparable, c'est le merveilleux ajustement de tout ce qui servit à la préparer et de tout ce qu'elle réussit à accomplir.

Il serait difficile de trouver une destinée plus heureuse que celle de George Washington et il serait impossible d'en trouver une plus féconde, parce qu'elle fut celle d'un constructeur auquel échet le plus précieux de tous les privilèges : celui de collaborer avec les forces de l'avenir.

Le "Journal", de Katherine Mansfield

A tous ceux qui sont las de cette méchante mascarade que l'on nomme le monde, les *Lettres de Katherine Mansfield* ont apporté le réconfort d'une sincérité rare. Cette jeune femme a vécu dans notre siècle. Elle a connu des difficultés pareilles aux nôtres, un cadre et des influences qui subsistent encore. Elle est toute proche de nous par ses souffrances, par son labeur. La maladie l'a reléguée dans une zone d'ombre. L'obligation du travail quotidien l'a mise en face d'autres luttes pénibles. En vérité, les *Lettres*, écrites à des amis par cette sœur douloureuse et captive, portent l'adresse de tous les cœurs bien disposés. Leur puissance de rayonnement a tôt fait de dépasser leur succès littéraire. C'est qu'il y a dans ce message posthume une surabondance de vie qui nous rafraîchit comme une source et qui nous éclaire.

* * *

Le *Journal de Katherine Mansfield* (1), qu'on vient de traduire en français, ne fait qu'ajouter au bonheur d'avoir rencontré cette âme vivante. Cahier de confidences, on ne s'attendait pas à ce qu'il éclairât davantage l'attachante figure. Du premier coup, celle-ci s'était mise en pleine lumière; du premier coup, elle avait jeté le masque.

Il n'y a qu'une Katherine Mansfield. A vouloir la mieux saisir au prisme nuancé des *Lettres* et du *Journal*, on s'aperçoit que les traits révélateurs, les frissons d'âme sont presque plus accentués dans la correspondance que dans le carnet de notes intimes. La contradiction n'est qu'apparente. Il ne s'agit pas d'une cérébrale attentive au jeu quotidien d'une introspection quelque peu morbide. Nous n'avons pas affaire non plus à cette Anglaise statisticienne qui note, au jour le jour, dans un *diary* bien tenu, ce qu'elle a vu et entendu dans le hall de l'hôtel, le *living room* de la pension de famille. Katherine est poursuivie par le besoin d'être vraie. Mais il se fait qu'en raison de cette sincérité même, elle suit le penchant naturel à la femme qui n'est jamais plus vraie qu'en s'épanouissant « par » les autres et « pour » les autres. Voilà pourquoi les épistolaires sont les meilleures des autobiographies. Celle-ci dépasse Lespinasse et Sévigné par un accent de vérité que n'altèrent ni le souci de jouer un personnage, ni la hantise du jugement d'autrui. Elle ne vise pas comme l'une à séduire par l'esprit, comme l'autre à ébranler par la passion. Elle se contente de laisser parler son être véritable, cet être qu'elle veut — si simplement — tenir très haut, au-dessus des conventions déformantes, loin des hypocrisies, des compromissions, des mensonges, en plein ciel. C'est cette fidélité envers elle-même, cette absence totale de respect humain qui la font aimer. Et on l'aime, et on s'émeut, et on l'envie.

L'impression que l'on a de retrouver le portrait de Katherine Mansfield plus estompé, comme voilé aux contours, dans le *Journal* n'a d'autre source encore que cette merveilleuse sincérité. Il lui répugne d'encourager en elle un personnage imaginaire, de prendre la pose. Et, d'autre part, elle a trop de finesse pour ne pas pressentir les dangers de l'introspection. Le journal, qui a pourtant sa place dans certaines méthodes de direction spirituelle, n'est jamais, quoi qu'on dise, une évasion. Ceux qui voudraient s'y délivrer, s'y retrouvent. Au fond, ils s'y cherchent. Ils y fixent des états d'âme que le commentaire des phrases prolonge en artificielles résonances. Ils sont à guetter, pour les enregistrer, tous les mouvements de leur « moi », à les provoquer bien souvent. Et c'est ainsi qu'ils deviennent sur le plan de la littérature — de la littérature à laquelle il faut tordre le cou — d'impénitents égocentristes.

Katherine aspire, non pas à se replier sur elle-même, mais, au contraire, à ouvrir ses ailes. D'instinct, elle fuit l'atmosphère desséchante des continuels analyses. Elle veut de l'air, le grand vent du large, plus de lumière, toute la rumeur de la vie et des choses que l'on regarde, que l'on palpe, que l'on goûte, que l'on

respire — éperdument : « Je désire un jardin, une petite maison, de l'herbe, des bêtes, des livres, des tableaux, de la musique... Mais la vie, la vie chaude, ardente, vivante — m'y enraciner... »

Son journal est une suite de petites notes, de croquis ingénus. Elle ne nous y fait grâce ni de sa feuille de température, ni de ce qu'elle appelle le détail de la vie, la *vie* de la vie. D'ailleurs, il n'y a rien, en elle, de cette hantise valétudinaire qui fait si souvent insupportable la confiance d'un Marcel Proust. Il est normal que Katherine parle de sa maladie, cette épreuve du feu qui devait la purifier. Elle ne le fait pourtant que pour se morigéner, pour apprendre, comme elle dit, à « rire de soi-même ».

En réalité, elle a dû souffrir atrocement. Qu'on imagine sa détresse glacée, dans un pays qui n'est pas le sien, loin du mari qu'elle aime, en marge des vivants. Son corps souffre. Il lui faut éprouver la torture et la vanité des remèdes. La sollicitude apitoyée des uns, l'abandon des autres lui rappellent sans cesse qu'elle n'appartient plus au monde des gens qui vont et qui viennent. Il y a, quelque part, des maisons heureuses, des foyers clairs, avec des rires et des jeux. Il y a, derrière la porte qu'il suffirait de pousser, une odeur chaude de café et de galettes bien dorées. Il y a, au soleil du bon Dieu, des enfants qui dorment dans l'ombre des mères. Il y a — si l'on pouvait marcher jusqu'au petit bois, rien qu'une fois! — des oiseaux en amour, des fleurs qui ne savent pas qu'elles doivent mourir, des conseils d'oubli près des sources. Mais il y a les démons de la solitude, du froid, de l'humidité, du vent. Les premiers jours de janvier 1920 sont un cauchemar : « 6 Janvier. Journée noire. Sombre, pas de ciel visible; mer livide; dans l'air, le bruit de quelque chose qui bout. Crise cardiaque à 8 heures du matin. Jour atroce. Aucun répit, même un instant. Impossible de travailler. Le soir, changé mon lit de place. A 5 heures, je croyais être en mer, ballottée — à jamais. » Mais à la veille de quitter la Casetta, une sérénité fait place à tout ce désespoir. Pour que Katherine renaisse à la joie de continuer de vivre, il a suffi d'un navire « blanc et ferme sur l'eau » : « 20 Janvier. Journée parfaite. Le feu dans ma chambre et la double lumière. Tout était d'une exquise beauté. Adieu. Les choses croient maintenant que nous parlons et se sentent en sécurité. »

* * *

Il serait vain de chercher aux pages du *Journal* un système de philosophie. Les philosophes à système n'ont jamais répondu à la vie, qui est en dehors des formules et dans le secret émouvant des contradictions intérieures. Le stoïcisme n'explique rien. Et il y aurait comme une monstruosité, de la part de cette jeune femme accablée et fragile, à dresser, à évanter les houles de l'extrême souffrance, le code appris par cœur du *deceit* orgueilleux.

Comme il fait bon recueillir, en feuilletant le livre, quelques-uns des rayons du prisme.

Katherine Mansfield a aimé l'enfant d'une tendresse infiniment nostalgique. Mieux que personne, elle a éprouvé ce sentiment de protection heureuse qu'apporte dans la vie la seule présence du bébé. L'innocence est aussi une bénédiction. Les solutions de lâcheté ne peuvent pas se mirer au miroir des prunelles claires. L'enfant est une sécurité, parce qu'il serait un reproche. « Si j'avais un enfant, je jouerais avec lui maintenant, je me perdrais en lui, je l'embrasserais, je le ferais rire. Et je me servais de mon enfant pour me défendre contre mon sentiment le plus profond. »

Ce sentiment de la maternité, Katherine semble l'avoir reporté tout entier sur ce frère cadet qu'elle aimait tendrement, qui vécut avec elle les années d'enfance en Nouvelle-Zélande, et qui devait mourir à l'ennemi en 1915, « au cœur d'un petit bois en France ».

« Chaque fois que je prends la plume, c'est toi qui es avec moi. Tu es mien. Tu es mon camarade de jeu, mon frère et nous allons parcourir ensemble tout notre pays. C'est avec toi que je sais voir, c'est ta présence qui rend ma vision si claire... En ce moment même, tu es là, avec une réalité plus saisissante que si tu étais en vie et si, à une brève distance, j'étais en train de l'écrire. Lorsque tu dis mon nom, le nom que tu me donnes et que j'aime tant : « Katie! » ta lèvre se relève pour sourire... Tu crois en moi, tu sais que je suis là. O mon petit camarade, mets tes bras autour de moi! »

Oui, c'est un grand mystère que celui-là. Et c'est la vertu de ce mystère qui introduit la sœur aimante au culte des morts. Le culte des morts n'est pas fait, chez Katherine Mansfield, de

cette volonté traditionaliste et barrésienne qui cherche ses racines en terre du passé. « Je crois à l'immortalité, parce qu'il n'est pas ici, lui, et que j'aspire à le rejoindre. » Aveu bien féminin. Tendre aveu! Tout le désir y tremble d'être protégée, consolée, calinée, dorlotée — et de dorloter à son tour. Car, pour une femme, l'amour est triste qui n'exige rien. Tandis que Barrès fonde la notion de la race sur l'assise superbe des siècles révolus, Katherine épuse le sens de la famille dans un seul regard d'amour vers la mort pour emain. Elle réprouve le suicide, d'ailleurs. Ici encore la mémoire de son frère est une règle de vie : « Parce que je sens que j'ai un devoir à remplir envers le temps si beau où nous étions vivants tous deux. » Ah! c'est encore bien la femme qui ne peut s'épanouir, rayonner qu'à travers un être chéri.

Contradictions du cœur, d'un cœur sincère qui ose tout dire : a quatre années de distance, pendant l'hiver cruel de 1910, la malade avouera sa grande peur de la mort : *Cette peur a grandi, est devenue gigantesque, et voilà, je pense, ce qui me faisait me cramponner ainsi à la vie.* Même note en 1921 : *Pourquoi suis-je troublée, chaque jour de ma vie, par la proximité, par l'inévitabilité de la mort? A cet égard, j'ai vraiment l'esprit malade.* En vérité, ce qui transparait surtout à travers ces aveux, c'est un désir d'infini qui n'est pas autre chose, en somme, que l'aspiration aux réalités éternelles. Le moment où nous vivons n'est pas illimité : *Oh! pourquoi, pourquoi donc, n'y a-t-il rien d'illimité?*

Ainsi la vie souffrante de Katherine Mansfield est comme divisée en elle-même : d'un côté le désir d'atteindre un but et, pour atteindre ce but, d'écrire des livres. De l'autre, une sorte de déracinement, de nostalgie, le goût d'ailleurs où l'attend, dans la réalisation des souhaits les plus chers, son frère bien-aimé.

Ecrire des livres! Faudrait-il voir en Katherine une « littéraire » avec cette nuance péjorative que comportent à la fois le mot et la chose? Rien ne serait plus éloigné de la vérité qu'il faut dire. Le *Journal* a été écrit sans intention de publicité. Mais, comme il est dit dans le *Journal* : *Dieu soit béni de nous avoir accordé la grâce d'écrire!* Pas de romans, pas d'histoires compliquées, rien qui ne soit simple et ouvert » déclarait celle qui palpitait au bord de la poésie. Elle qui savait qu'elle n'était pas un écrivain, qu'elle n'avait aucun droit à avoir « une table dans sa chambre », elle savait aussi l'immense apaisement — et la « qualité même de cet apaisement — que donne une profession de foi pour toujours. La vie est à s'exprimer. Parce que la vie est aussi une explosion. De là vient que la confiance de la vie procure une impression, de calme. Il se peut d'ailleurs, qu'elle prenne pour sujet des cochers de fiacre. Seule importe la sincérité. Avec Katherine Mansfield, il faut toujours en revenir là. *La vérité est la seule chose qui vaille d'être possédée*, a-t-elle écrit. La vérité qui ne peut pas trahir, qui demeure quand tout le reste nous abandonne, qui est joyeuse et parfumée, avec un visage émouvant. Mais on laisse se perdre la vérité, comme on perd sa personnalité par une sorte de fausse honte, de manque de confiance en soi-même, par une crainte lâche de la liberté. Sur le chapitre du « bal masqué », le *Journal* apporte aux *Lettres* la confirmation attendue : *« Si je n'étais pas malade, je me serais cependant retirée du monde, à cause de ma haine pour le manque de sincérité. Cette absence de franchise me cause une gêne horrible, me rend affreusement malheureuse. »* D'autres reprocheront à cette sincérité totale les souffrances qui entraînent à leur suite des révélations trop cruelles. Il est vrai que peu de cœurs sont de force à porter le poids des aveux, le fardeau des confessions. « Sans le mensonge, disait Anatole France, le monde périrait ». Périrait donc le monde! La leçon de Katherine s'adresse aux âmes qui ne sont pas vulgaires. Soyons francs. Ne dissimulons rien. Après cela, il nous sera toujours loisible de n'aimer plus que nos vrais amis.

* * *

La loyauté envers la vie est encore une leçon de loyauté en art. L'art est d'ailleurs délivrance et adhésion. L'exemple du *Journal* a toute sa valeur éclairante. Dans ces pages tirées du spectacle mouvant des êtres et des choses, avec le seul souci du « simple » et de « l'ouvert », que de réussites instinctives, quelle grâce plus belle encore que la beauté!

« Je viens de sortir dans le jardin. La nuit est étoilée et tiède. Les feuilles du palmier ressemblent à des plumes retombantes; l'herbe paraît douce, irréaliste, pareille à de la mousse. On entendait la mer, une petite cloche tintait et on se figurait — était-ce réel, était-ce

imaginaire? — saisir tout un corps de sons, entendre tous les préparatifs de la nuit dans la maison. Quelqu'un sortant de la cour obscure, où la clarté de lampe pose une tache, rapporte des provisions. Le repas du soir se prépare. On casse le charbon de bois, on remue des plats à grand bruit; sur l'escalier, dans les couloirs, aux portes, un mouvement doux se poursuit. Dans des chambres ténébreuses où les volets sont fermés, les femmes, graves et paisibles, rabattent les draps et regardent s'il y a de l'eau dans les brocs. Les petits enfants sont endormis... »

Musique des bruits familiaux, la chanson du soir n'a jamais jailli plus harmonieuse des lèvres du poète qui se penche sur la maison.

Et cette prose spéciale, pour reprendre le mot de Katherine où des couleurs et des parfums se répandent :

« Etre assise devant le petit feu de bois, les mains croisées sur les genoux, les yeux clos — imaginer que l'on revoit sous ses paupières toute la dansante beauté du jour; sentir la flamme sur sa gorge, comme jadis je croyais sentir une tache jaune s'y poser, lorsque Bogey tenait un bonbon d'or sous mon menton... instants où respirer est un tel délice qu'on a presque peur d'exhaler son souffle, comme si un papillon déployait sur votre poitrine le palpitant éventail de ses ailes. Et goûter encore le tiède soleil qui fondait dans la bouche; sentir encore le parfum, blanc et lourd comme une cire, qui plane sur les champs de jonquilles, l'arome sauvage, épice du romarin qui pousse en petites touffes parmi les rochers rouges, tout au bord de la mer... »

* * *

Elle trouvait admirable que la terre fût tournée du côté de la lumière. La lumière est ce qu'elle a le plus passionnément cherché, le plus religieusement aimé.

On contemple le portrait de cette jeune femme, son front haut, les cheveux qui l'encadrent d'un halo, ses yeux profonds où scintillent comme des points d'or, cette façon un peu enfantine de tendre le visage pour accueillir plus vite toute la splendeur du monde.

Ici tout est calme et beauté, chaleur rayonnante et clarté.

JEANNE CAPPE.

Lyautey en Italie⁽²⁾

Après un mois de séjour à Rome, Lyautey est « consacré Romain », mais il va quitter la Ville Éternelle pour l'Italie méridionale, avant de rentrer en France par Sienna, Florence et Turin. Son esprit aiguisé continuera à s'intéresser à tout. C'est un homme de la Renaissance qui ne laisse rien lui échapper du savoir et de l'art.

La vision de Pompéi — où il reste huit heures, jusqu'au crépuscule, jusqu'à être tout seul dans les ruines — le fait presque divaguer tant il a voulu presser l'antiquité de lui livrer le secret de sa structure sociale :

« Comme apparaît ici ce qu'était alors dans la cité le Foyer domestique, et la Cité dans l'État. Le Foyer où le Chef de famille règne en maître. La Cité, association des chefs de famille, dégagés par l'esclavage du travail servile, qui leur rend en honneurs et charges ce qu'ils lui apportent de force.

« Certes, le christianisme, en élevant la femme, a ennobi la famille, mais il n'en a pas moins porté les premiers coups à la Cité. à la Famille même, dans sa conception antique... Il est le premier socialisme et il est cosmopolite... Il est égalitaire, l'esclave est libéré, et c'est toute la hiérarchie du Foyer atteinte. D'ailleurs, la fin du monde est proche. Que signifient désormais le *Civis* et l'*Urbs*? Il n'y a plus que des enfants du Christ et la Cité de Dieu. Et le barbare va venir, rompant toutes les barrières de cette vieille civilisation dont le christianisme vient de préparer la dissolution. »

(1) *Journal* de Katherine Mansfield. Introduction de JOHN MIDDLETON-MURRY. Traduction par Marthe DUPROIX (Paris, librairie Stock, 1932).

(2) Voir *Revue* du 28 octobre 1932.

Et voilà Lyautey parti en hautes spéculations! Lui qui assurait Mgr Boccali, secrétaire intime du Saint-Père, qu'il était prêt à briser son épée pour soutenir le Trône, inséparable pour lui de l'Autel, le voilà qui pousse la guerre contre le christianisme! Et il ajoute, pour dérailler complètement, que le christianisme est à l'origine du dévouement à l'idée pure, à la lutte pour une idée générale, « les Croisades, la Réforme, la Révolution française »... Mettre la Réforme et la Révolution française sur le compte du christianisme, c'est friser la mauvaise foi. Aussi bien Lyautey revenant au bon sens s'empresse de finir son paragraphe avec humour : « Mais dans quoi est-ce que je m'embarque, bon Dieu?... Ouf! quelle giberne! »

À Naples, il insiste sur la ressemblance de cette ville avec Alger : « C'est de l'Alger pur »; aspect physique, races. « Le Napolitain est presque un Africain... À chaque instant je me surprends à dire : Mais j'ai déjà vu ceci, et l'autre soir même, à Pompéi, tandis que j'étais perdu dans mon évocation du passé, deux jeunes garçons qui quittaient le travail des fouilles m'ont distrait en entonnant une mélodie traînante et mineure, identique aux chants arabes — était-ce de l'italien? — je n'ai pu distinguer; à coup sûr c'était quelque refrain laissé par les pirates du passé sur ce rivage presque africain. »

Voici Sorrente où résonne la même note :

« Je t'écris à minuit, à ma fenêtre, et toutes mes sensations d'Alger reviennent. C'est une nuit de Mustapha, je revis mes dernières années et tu sais si je les ai aimées; tu sais si j'ai compris et aimé le cher Orient africain; les chaudes journées sous le ciel de feu, les nuits blondes sous les palmes d'argent. Tout cela est ici... »

Heureuse Italie! Heureuse Italie!

Un saut à Rome avant la rentrée définitive lui fait rencontrer de nouveau l'éternelle Politique : jamais militaire ne se sera intéressé autant au gouvernement des peuples. Il s'agit, cette fois, du mariage du prince Thomas de Savoie, duc de Gênes, et de la princesse Isabelle de Bavière, « la fête de l'alliance du Canon Krupp et de la Révolution couronnée », selon une formule qui sent précisément un peu trop la formule et que la suite des événements allait rendre bien caduque. À cette occasion on a joué les *Niebelungen* au Théâtre Costanzi et cette musique n'a pas été du goût des auditeurs, familiers de Donizetti : l'alliance allemande n'a pas réussi à faire applaudir Wagner à Rome! Et Lyautey de se frotter les mains!

* * *

Il passe trop vite à Florence et à Sienne. « La cathédrale de celle-ci est un long poème qu'il faudrait lire et relire... C'est Pompéi féodal », et voici de la couleur et du pittoresque : « La maison de sainte Catherine est religieusement conservée et la vieille qui nous y guide ne nous a épargné ni un détail, ni une légende, ni une amulette ». Cela me rappelle les « amulettes » de sainte Thérèse qu'on nous exhibe à Lisieux.

De Florence « on sort ivre, mais qui songerait à vous le reprocher après un tel festin! » Il reprend ici sa thèse inspirée par l'histoire de Gênes, contre le « grand Etat, l'agglomération démocratique qui n'offrent qu'un sol glacé à la culture de l'art et à l'idéal sous toutes ses formes ».

Il oublie la France de Louis XIV, ou plutôt, par un évident parti pris, il la réduit au peintre Lebrun! Il oublie Elisabeth d'Angleterre et le Siècle d'Auguste, ce qui est proprement impardonnable en terre italique. Tout à sa haine contre l'Etat démocratique, il est bien près de divaguer. Ce n'est pas le *Grand Etat* qui est dangereux pour l'art, c'est l'Etat démocratique, et une distinction s'impose : car enfin ni la Suisse, ni la République d'Andorre, non plus que Monaco, n'ont produit des chefs-d'œuvre. C'est par des paradoxes en pyramide qu'il arrive à faire l'éloge de l'esclavage, éloge qu'on reprochera plus tard à Maurras d'avoir inventé. Or, cet éloge s'étale déjà en lettres majuscules dans la correspondance italienne de Lyautey.

Par contre, il a écrit une page sur la spécialisation et sur l'homme de lettres que nous aurions été fier d'avoir signée. La spécialisation, œuvre démocratique, anglo-saxonne, américaine, qui tue l'esprit. L'homme de lettres, pédant qui s'imagine renouveler le monde pour avoir tracé un méchant et même un beau roman. Mais Lyautey a dit les choses infiniment mieux que moi :

« Ma mère possède une charmante copie d'un portrait exquis

d'Angelo Brenzino, peintre florentin. Un jeune seigneur, vingt ans, l'épée au côté et la main sur un livre.

« ... Il a son épée; c'était un noble cavalier, hardi et courtois; c'était un soldat, comme l'était tout seigneur; il vient sans doute de combattre à la tête de ses gens contre les troupes de l'empereur Charles-Quint qui menace la ville — mais il est aussi appuyé sur un livre — c'est qu'après les bons coups d'estoc, il aime à lire Dante; il a peut-être lui-même composé quelques sonnets — à coup sûr il a devisé des affaires de la République et causé de l'art avec son peintre et ses compagnons. C'était alors tout simple, l'homme et le citoyen demeuraient toujours sous l'habit qui les couvrait.

« (De nos jours), littérateurs, poètes, fonctionnaires, toute la société est cantonnée en petites cases, bien séparées, alignées comme les rues d'une ville américaine, et gare à qui en sort! »

Georges Duhamel est précédé de bien loin et d'une flamme plus claire que la sienne : les idées essentielles sur la question se trouvent dans cette lettre somptueuse datée du 7 mai 1883 et dont je n'ai cité qu'un paragraphe. Mais tout entière elle respire l'homme libre qui a horreur de la spécialisation.

* * *

Nous approchons du terme de ce voyage où un militaire, à la vérité assez étrange par la finesse et l'étendue de sa culture, a déployé une curiosité universelle, ne laissant rien dans l'ombre, observant et étudiant comme si, au lieu de rentrer dans sa caserne, il allait prendre les rênes d'un royaume.

Il va cependant, bien sage, rejoindre son escadron, « sa tombe de Bruyères ». Il se voit déjà dans sa chambre de garnison, secouant la boue d'une matinée de quartier, et ce soldat lettré, cet humaniste porteur d'éperons évoque saint Augustin : « Que tout ce qui finit est donc court! »

Les derniers jours de Turin seront tout de même consacrés à l'armée. Ce sont des journées instructives, du reste, qui nous apprendraient long, si nous ne l'avions déjà éprouvée, sur la gentillesse italienne presque introuvable ailleurs :

« Les officiers italiens sont vraiment, j'ai pu le constater en toute occasion, d'une exquise politesse. Je vois d'ici certain colonel français, dont un petit capitaine exotique viendrait mettre sens dessus dessous le régiment, et la façon toute militaire avec laquelle il l'enverrait voir celui du voisin.

« Ici, c'est confondant, qu'y a-t-il de vrai sous cet aimable vernis? Je ne veux rien avancer, et pourtant dans les trois ou quatre repas que je viens de faire avec ces états-majors, la sympathie m'a paru sincère, car elle a une origine sacrée pour tout soldat, la fraternité des camps. »

Et il ajoute : « Tout ce que j'ai vu m'a fort intéressé; leur armée est loin d'être négligeable. On a coutume, en France, d'en parler avec dédain et de dire en haussant les épaules que nos dix-neuf corps ne feraient qu'une bouchée de leurs douze corps. J'ai entendu répéter cette sottise par de très gros bonnets... Or, à forces égales déjà, ce sont loin d'être des ennemis méprisables. »

Lyautey parle de l'armée italienne de 1883. Depuis, il n'y a eu que progrès de l'autre côté des Alpes. Que serait devenue la « victoire » de la Marne si, en 1914, nous avions eu contre nous sur les frontières des Alpes, les « mandolines » et les « macaronis »? Songe-t-on assez à l'armée italienne, grande muette actuellement, mais en plein essor de sérieuse organisation, avec une aviation de premier ordre?

Les lettres de 1883 se terminent par ces mots : « Avec le Pape, le compromis est dans l'air, on le sent, on en cause. »

La maçonnerie et le libéralisme devaient cependant faire reculer jusqu'au fascisme la réalisation de ce compromis, utile à l'Eglise, nécessaire à l'Italie.

II

Dix ans plus tard, Lyautey, chef d'escadron, revient en Italie au retour d'un voyage à Constantinople et en Grèce. Depuis dix ans, il a passé de caserne en caserne, coupant la monotonie de l'existence de garnison par les fortes préoccupations résumées dans le *Rôle social de l'officier* : visiblement il étouffe sous la rigidité du service strictement militaire. Le comte de Chambord

n'est plus; avec lui se sont éteints bien des élans légitimistes. Le Ralliement sonne le glas d'un grand nombre d'autres.

Lyautey muet : il se transforme en « léontreïziste ». Il devait même devenir ministre, à la vérité sans règne glorieux, de la troisième République. Son aurole est ailleurs. Mais de ces dix années de « grands espoirs et de beaucoup d'illusions », son état d'âme en Italie, en 1893, se ressentira à notre déplaisir et au sien.

Le 17 juin, il écrit de Salerne la première lettre de ce second séjour; la dernière sera datée de Venise, le 1^{er} juillet. Voyage plus court que le premier, et moins fécond : il est sur le chemin du retour, ce n'est plus un néophyte, des flammes en lui se sont voilées, mais l'esprit est plus vif que jamais. Plus porté à l'art cette fois qu'à la politique. On sent de ce côté-ci une lassitude manifeste. Il est dans de mauvaises dispositions. Assez pessimiste. Les oppositions sociales le heurtent vivement, et ce disciple du comte de Mun est choqué par tout ce qui, deux lustres auparavant, lui faisait glorifier l'esclavage antique!

* * *

Pour commencer, il pleut, et rien ne trouble davantage l'âme du voyageur que l'eau du ciel dans les pays du soleil. Il suffit d'aborder Tarascon par un temps gris pour avoir le cœur tout chaviré! Aussi les Apennins deviennent-ils des « montagnes quelconques, Vosges, Jura, Auvergne » : « Que m'importent ces chênes, cette verdure bête, ces gorges grises! On dirait Lamartine après la mort d'Elvire. O Hymette rose, ô Cyclades, où êtes-vous? » La vraie source de ce lyrisme? C'est le retour, le retour tout proche, la garnison!

Pour se distraire d'un si peu plaisant spectacle, il disserte d'art byzantin retrouvé dans les cathédrales byzantino-normando-arabes et d'art grec qu'il eût désiré aller contempler en Sicile : il se promet le voyage.

A Amalfi, désillusions : où est la lumière de l'Attique? La Grèce l'a décidément conquis, et, comme jadis Chateaubriand au retour d'Athènes, les antiquités italiennes l'émeuvent moins. Une vieille dame allemande le console : « Nous avons causé Allemagne, musique, religion ». Ce petit épisode rappelle la conversation avec M. de Dillen, cet officier allemand rencontré dix ans plus tôt dans les salons de la comtesse Altieri. Décidément, il n'y a que les nationalistes pour être d'excellents « Européens ».

Une autre rencontre le ravit moins — celle d'un régiment dont le colonel rudoie les capitaines qui rudoient leurs hommes — et ramène à ses réflexions coutumières l'auteur du *Rôle social de l'officier*. Chimère, à notre avis, bien proche du *Rôle social de l'instituteur* : quand la vocation n'y est pas, aussi bien l'un que l'autre demeurent impuissants, sinon nuisibles. La « belle armée » de ses rêves n'existe pas, pas plus que n'existe le « corps admirable de nos instituteurs », selon l'expression officielle des orateurs républicains. Il y a des officiers et des instituteurs bons, excellents, médiocres ou méchants, comme tous les hommes, dans tous les métiers. Seule, une autorité reconnue de tous et vénérée peut pallier à l'insuffisance des âmes.

Enclin au pessimisme, Lyautey fait confiance à l'Amérique et à son clergé émancipé (?), représenté en ce moment-là par le célèbre évêque démocrate Mgr Ireland, pour trouver la « formule de l'alliance nouvelle » entre l'Eglise et le monde moderne. Il affirme que ce n'est pas d'Italie, d'une Italie où les saints sont vêtus comme des bouddhas chinois, que surgira cette formule. Et pourtant c'est de Rome qu'est partie l'encyclique *Recrui novarum*, et quarante ans après celle-ci, sa fille spirituelle, *Quadragesimo anno*. Le chef d'escadron Lyautey, imbu d'« action sociale » et de « démocratie chrétienne », est moins optimiste et moins solide dans ses idées que le capitaine Lyautey, fidèle serviteur d'Henri V. Marc Sangnier n'est pas loin : heureusement pour lui, Lyautey partira aux colonies.

En attendant, pour son plaisir et pour le nôtre, il s'en va à Poestum contempler trois grands temples « seuls vestiges d'une immense ville, émergeant presque intacts d'une lagune de roseaux ». Emouvant tableau, classique, en deux lignes.

Il est déçu, par l'arrivée sur le lieu des ruines : tourniquets administratifs « qu'on ne connaît pas en Grèce » (mais qu'on a connus depuis lors : le Tourisme, messieurs! le Tourisme, mesdames!), gamins vendant des médailles fausses, pas de perspective. La prochaine fois on viendra par mer.

A Naples, il va droit au tombeau de Caracciolo. Il pense naturellement à la Grèce encore, et se réjouit qu'ici ni Michel-Ange ni l'imprimerie, ni la Réforme n'étaient apparus lorsque ce tombeau fut élevé. Parallèle byzantin. Attaques contre le christianisme qui a proscrit le nu, « seul inspirateur de toute sculpture », regret des « éphèbes d'Olympie ». Sur les murs de Pompéi, il retrouve la filiation grecque des fresques, de ces « chromos », dans lesquels pourtant « tout l'art à venir est déjà en germe ».

On pourrait disserter à perte de vue sur ces considérations souvent discutables ou erronées : admirons plutôt la belle culture de ce soldat, la distinction d'esprit de ce grand bourgeois amateur d'art, l'élévation de ces goûts aristocratiques. Nous ne les retrouverons pas de sitôt, ces dons, parmi les militaires qui seront accueillis dans les académies. Vraiment, Lyautey est un homme complet, un véritable prince de cette Renaissance que tout à l'heure il boudait.

Il quitte Naples, un peu de romantisme aux lèvres : il a soif du son d'une voix amie.

Ses amis, il les retrouve à Rome, avec enthousiasme, avec quelque mélancolie aussi : « La grande ruine des princes romains a passé par là ». Il reprend sa bourdonnante activité pittoresquement décrite en fin d'une lettre : « Causé Bourget, Montfanon, princes romains, fouilles récentes, encycliques papales, anniversaire de Palestro, beaucoup de choses qui ne s'écrivent pas », mais qui témoignent de l'heureuse universalité de ce cerveau bien bâti.

Voici un charmant paysage d'amitié à la Villa Médicis qui ira au cœur de tous ceux qui ont goûté à l'accueil de cette maison :

« A une heure, déjeuné à la Villa Médicis avec mes charmants architectes : salle à manger improvisée dans l'atelier de l'un d'eux, parmi les bibelots, les aquarelles et les maquettes, la fenêtre grande ouverte sur ce panorama unique au monde qu'ils ont de la villa et qui m'avait déjà affolé il y a dix ans, tu t'en souviens. Feuilleté nos souvenirs communs de Grèce, les photographies, les croquis et si douces causeries ensuite, étendus à l'ombre sous les pins et les cyprès de ce bois sacré, laissant flotter nos regards sur la villa Borghèse, ses jardins et ses terrasses et détournant nos yeux de ce qui fut la villa Ludovisi, hélas! si exquise il y a dix ans, détruite aujourd'hui et remplacée par de hideuses maisons de rapport qui, grâce au ciel, ne rapportent pas. »

Bien entendu, le couplet sur les profanations modernes ne manque pas :

« Ah! les Barbares! ils ont bien arrangé Rome depuis dix ans! » Nous sommes il est vrai en plein libéralisme : « On vient de louer tout le premier étage du palais Borghèse, le palais de Paul V, à la loge maçonnique, qui, entre autres aménagements intérieurs, morcelle, pour les installations les plus domestiques, la chapelle où les papes ont dit la messe. »

Les Catacombes ne lui inspirent rien de particulier, mais à Saint-Jean de Latran il reprend son sens catholique pour écouter « sous la puissante évocation de la musique... l'âme des dix-huit siècles d'histoire de la chrétienté qu'on sentait emplir le vaste vaisseau de la plus vieille des basiliques du monde ». C'est la vigile de la Saint-Jean, fête romaine par excellence, et dont on ne peut avoir idée nulle part ailleurs. Il regrette de ne pouvoir suivre jusqu'au bout cette nuit fameuse, et nous le regrettons pour lui, nous qui, mieux favorisé, avons assisté à cette kermesse immense qui tient les Romains enthousiastes jusqu'à l'aube dans une vibration indescriptible où les lumières le disputent aux bruits!

Lyautey, toujours mal dispos, vacille en prophète de malheur : « La Rome artistique s'en va », ce qui le rejette dans les bras de cette politique qu'il avait apparemment délaissée pour les marbres grecs. Il nous confie que le monde noir est sous le charme de l'empereur d'Allemagne (hé! hé! cela a-t-il bien changé en 1932?), tandis que le Pape incline personnellement de plus en plus vers la République Française. L'Italie, désabusée de la Triple, songerait à se rapprocher de nous : eh! ce rapprochement franco-italien, que d'encre dépensée en vain, que de mots, si peu ou pas d'actes! La Papauté lui semble épurée, il refait le rêve chimérique — qui étonne chez une intelligence aussi forte — de voir la religion chrétienne « se transformer dans ses manifestations extérieures, ses exigences rituelles et ses rigueurs dogmatiques ». Lyautey espère qu'ainsi, « sans toucher à rien d'essentiel », elle deviendra acceptable pour tant de « bonnes volontés ». Nous sommes en plein modernisme déjà. Pie X sera nécessaire pour mettre fin à ces lubies.

Cette période incertaine qui précède son départ pour la grande vie coloniale, infectée par le « socialisme chrétien », — tant de chrétiens ont été si peu sociaux parmi les démocrates catholiques, — semble avoir anémié les idées de Lyautey : en politique, en religion, en art même, il hésite. Période creuse où, les anciennes fidélités tombées, aucune force d'expérience ne les a encore remplacées.

* * *

Voici, encore une fois, Florence « qu'il faut voir au retour d'Athènes ». (Maurras allait faire la même chose). Villes « mère et fille », d'esprit identique sous des parures différentes. Est-ce le souvenir d'Athènes qui ravive chez Lyautey la joie d'être en Italie qu'il n'avait pas encore ressentie en ce second séjour? Il suit la foule florentine avec feu, traverse avec elle les monuments célèbres, admirant ceux-ci parmi le bruit vivant des citoyens. La parfaite conservation de toutes ces pierres historiques lui fait répéter la remarque de Mistral que nos révolutionnaires français, iconoclastes et dévastateurs, devraient méditer à leur honte :

« J'ai été m'asseoir une heure dans ce portique ouvert et accessible, mêlé au peuple, où les chefs-d'œuvre posent à même... dont le moindre en tout autre pays serait au fond d'un musée préservé par une triple barrière contre les profanations, tandis qu'ici ils ont traversé les siècles sans une mutilation, sans une égratignure, péle-mêle avec ce peuple amoureux du beau et fier de ses dieux. »

La comparaison entre Florence et Athènes est bien soutenue, alerte, d'une ardente érudition. C'est une belle bien page. Tout lui sourit, du reste. On l'accueille partout avec bonté. On s'étonne toutefois qu'un officier *social* puisse se plaire depuis six semaines parmi « les antiques, les primitifs et la lumière ». On exige qu'il parle économie politique, sa spécialité! Mais il se dérobe bien vite pour s'exalter devant les paysages de la Chartreuse de Toscane et sur leur contraste avec l'austérité du Dauphiné.

Il est enfin heureux : « Une journée à marquer d'un caillou blanc ». Le charme italien le reprend infailliblement. Nous sommes loin des mélancolies de Salerne. Les églises le passionnent et il poursuit de l'une à l'autre ses comparaisons d'art byzantin : à *Santa Croce*, il évoque la *Karyè-Djami* de Stamboul. Au dîner, il exulte d'avoir uniquement « esthétisé ». Il s'en donne à cœur joie : « Tu aurais pu me voir hissé sur le maître-autel, pour mieux jour du soleil tombant des fresques de Ghirlandajo ». Cet enthousiasme rappelle, en moins prétentieux, Charles Maurras embrasant les colonnes, du Parthénon.

La *Madone au chardonneret*, la *Fornarina*, le *Saint Jean*, des *Offices* lui suggèrent un précieux raccourci : « La Vierge, l'amante, l'apôtre, l'idéal, l'amour, l'action, en trois mots, toute une vie ». La vie du maréchal Lyautey. Quel bel écrivain et quel artiste philosophe!

Il clôt son cercle byzantin par Ravenne, en compagnie d'une double image de Melchior de Vogüé : celui qui écrivit sur la « douce morte », et celui qui « demande aux électeurs de l'Ardèche de lui ouvrir la vie publique ». Et Lyautey, très époque libérale, très Ralliement, le félicite pour ce « bel acte de courage civique ». Que d'illusions, et quel langage chez celui qui avait été le fidèle sujet du comte de Chambord!

Le voici à Venise au terme du voyage. Des critiques de peintres, Tintoret, Basan, Véronèse, qui lui paraissent froids et sans émotion religieuse : il en tire une règle d'art, une règle d'or : « Si vous voulez que la postérité, la tête dans la main, rêve devant votre œuvre et si vous ne croyez plus aux choses, ne les peignez plus : faite ce que vous voyez, ce que vous sentez, ce à quoi vous croyez toujours ».

Ne pas écrire une seule ligne, en effet, plutôt que d'aller contre sa foi ou son sentiment. Condamnation du journalisme servile et de la littérature industrielle.

Hors des tableaux, Lyautey ne dit presque rien de Venise, sauf pour clore son livre, un petit péché romantique, avoué de la manière la plus aimable :

« J'ai voulu, pour ma dernière soirée, me faire « gondolier » au Lido. Au retour dans le Grand Canal, une gondole enguirlandée de lumières portait tout un concert, des voix d'hommes admirables accompagnées par un orchestre très doux. Autour de cette gondole de lumières et de chants, la foule des autres se pressait,

les hautes proues dentelées s'enchevêtraient les unes aux autres. Au loin, une autre gondole répondait en mineur. »

* * *

C'est fini. L'enchantement a cessé de ces frémissements de vie de cette acuité de regards, de ces chaudes amitiés, de ces perspectives d'histoire éblouissantes de poésie sobre et vraie, de ces indications morales même qui marquent Lyautey d'une humanité pathétique. L'heure est proche où va s'éveiller le héros d'outre-mer le conquérant lettré, le chef d'Etat.

Cette Italie qui, à deux reprises, a captivé ses facultés, l'a pénétré au plus profond de son âme : hanté par la sagesse et la beauté antiques, entraîné par la fougue et la splendeur de la Renaissance, instruit des problèmes politiques de son siècle. — et par quels maîtres! —, il va devenir un des plus grands Français dont puisse s'enorgueillir notre histoire.

Aux jours de l'Exposition Coloniale de Vincennes qui fut son œuvre, — son dernier chef-d'œuvre, — c'est de ses lèvres, fatiguées mais souveraines encore, que tomberont les paroles les plus justes, les seules justes peut-être, sur l'art de la colonisation.

Et ces paroles seront une évocation de la vieille Rome et de la jeune Italie. En s'adressant au prince de Scalea, il donnait à tous les peuples une magnifique leçon d'histoire et de philosophie humaine, leçon qu'il puisait autant dans ses propres hauts faits que dans l'enseignement reçu jadis en terre italique. C'est la plus belle conclusion — une conclusion vers l'acte — qu'on puisse déduire d'un voyage au delà des Alpes.

PHILIPPE DE ZARA.

Les Concerts spirituels de Bruxelles

L'idée d'organiser des concerts exclusivement consacrés à la musique religieuse remonte haut; mais les premiers concerts « spirituels » proprement dits destinés à remplacer les auditions de musique profane pendant la Semaine sainte furent organisés sous ce titre, à Paris, en 1725, par Anne-Danican Philidor, compositeur d'opéras pastoraux, frère aîné de François-André Philidor, le célèbre et charmant auteur de *Blaise le Savetier*, de *l'Huître* et les *Plaideurs*, un des maîtres du vieil opéra-comique du XVIII^e siècle et... du noble jeu d'échecs (1).

Les Concerts spirituels de Bruxelles, eux, sont de date récente. Ils sont nés de la Grande Guerre, ayant eu pour origine une audition clandestine de musique sacrée donnée le 16 octobre 1918 à la salle Mercelis, sous la direction de M. Van Winckel, et qui valut à son organisateur, M. Ch. Salmon, les honneurs de la Commandantur. Le succès de cette séance inspira à M. Boudereghien, maître de chapelle, l'idée de fonder une institution durable ayant pour objet exclusif l'exécution d'œuvres de musique religieuse ou de caractère religieux. Il demanda et obtint dans ce but le concours de M. Salmon. Mais c'est après l'Armistice seulement que le projet prit corps. Le cardinal Mercier acceptait la présidence du Comité d'honneur, avec MM. Michel Levie, ministre d'Etat, et H. Fierens-Gevaert comme vice-présidents. Le Comité exécutif se composait de M^{me} Edm. Carton de Wiart, présidente; MM. Ch. Salmon, secrétaire; de Golesco, Sorée, Maertens, abbés Caeyberghs, Fierens, Kuyl, Verhoeven, membres. La direction musicale était assumée par M. Boudereghien. L'effectif choral comprenait soixante chanteurs, à savoir, les exécutants de la séance initiale, les membres d'une chorale dirigée par M. Boudereghien, plus des professionnels. En 1919, à la demande de M^{me} Carton de Wiart,

(1) Nous avons étudié l'histoire rétrospective des Concerts spirituels dans la *Revue belge* du 1^{er} octobre 1928, nous n'y reviendrons donc pas ici.

M. Levie la déchargea de la présidence du Comité exécutif. En 1921, M. Boudereghien quitta la direction musicale, qui passa aux mains de M. J. Jongen, l'éminent compositeur et directeur du Conservatoire de Bruxelles, qui apportait à la société le grand prestige de son nom. On ne saurait oublier toutefois qu'à M. V. Boudereghien reviennent le mérite et l'honneur de l'initiative. Dans les années qui suivirent, le Comité s'élargit et accueillit successivement dans son sein MM. E. Belpaire, E. Closson, chanoine Crooy, Weyhandt, chanoine Van Huffel, G. Systermaans, H. de le Court. En 1923 fut créé un Comité de propagande, composé de dames, présidé par M^{me} la duchesse d'Ursel. Aujourd'hui, le Comité exécutif se compose comme suit : président : M. M. Levie; vice-présidents : MM. le baron Houtart, Ch. Fabri; secrétaire-trésorier : M. Ch. Salmon; directeur : M. J. Jongen; chef des chœurs : M. M. Weymandt; membres : M. Ed. Belpaire, M^{me} la Baronne E. Carton de Wiart, MM. E. Closson, chanoine F. Crooy, H. de le Court, J. De Voghel, M^{mes} la duchesse d'Ursel, Haps, M^{lle} G. Houtart, MM. l'abbé Kuyt, G. Sorée, chanoine Van Nuffel, abbé J. Verhoeven.

On ne nous en voudra pas (« il » nous en voudra peut-être, mais peu nous chaut) de souligner ici le rôle particulièrement important et actif joué dans le développement et la prospérité de la Société, depuis son origine, jusqu'à l'heure présente, par son secrétaire-trésorier, M. Ch. Salmon, dont aucune peine, aucune démarche n'excédèrent le dévouement. Combien de fois nous l'avons admiré! Dans les plus mauvais moments (il y en a dans l'histoire de toutes les institutions, comme dans celle des individus et des Etats), lui ne perdit jamais confiance, et cette confiance communicative, galvanisante, fut pour beaucoup dans l'essor que sa chère société a pris aujourd'hui.

Dès 1723, celle-ci s'était constituée en association sans but lucratif. Au point de vue des ressources, les statuts prévoient des membres à vie qui, moyennant une cotisation unique de 2,000 francs, ont droit à une place de premier rang à toutes les exécutions. Les personnes faisant un versement plus élevé figurent au tableau des « donateurs » et jouissent des mêmes droits que les précédents.

Une acquisition particulièrement précieuse avait été, dès 1922, celle de M. Maurice Weymandt, l'excellent chanteur et professeur au Conservatoire de Bruxelles, comme directeur des chœurs.

Ceux-ci n'avaient fait que s'accroître en nombre, passant, en trois ans de temps, de 78 à 148. On sait que, par opposition aux orphéons exclusivement masculins qui constituent une des formes les plus populaires (sinon des plus artistiques) de la pratique musicale populaire en Belgique, la pierre d'achoppement, pour les chorales mixtes, consiste dans le recrutement difficile des voix d'hommes. On est obligé de recourir à l'élément professionnel. Les choristes professionnels constituent une classe particulièrement sympathique dans la gent artistique, mais leur réunion avec des amateurs offre des inconvénients qui sautent aux yeux et dont le moindre consiste à créer des catégories dans un organisme social qui pour bien faire doit être homogène. Mais, encore une fois, c'est presque toujours un mal nécessaire. On doit donc considérer comme un témoignage particulièrement significatif du succès et de la vitalité de notre association le fait que depuis sept ans les choristes hommes rémunérés en ont entièrement disparu. A l'heure où nous écrivons, le chœur des Concerts spirituels atteint le chiffre respectable de 200 voix mixtes!

Et il ne s'agit pas là de « figurants », comme il arrive trop souvent dans ce genre d'association. Une discipline forte autant que (ou parce que) librement consentie règle les répétitions. Défense de « tirer au flanc »; il faut être là. Il suffit d'ailleurs d'avoir assisté à une exécution comme celle de la *Missa solemnis* de Beethoven (le terrible chef-d'œuvre où les soprani sont constamment entraînés dans la stratosphère vocale) pour se rendre compte qu'aux Spirituels chaque chanteur « paie comptant ».

Car cet ensemble, grâce au dévouement de son directeur M. Weymandt, est admirablement entraîné et aguerri. Les exécutions si réussies d'ouvrages extra-modernes, particulièrement difficiles (nous songeons au *Stabat* de Szymanowski), sont là pour l'attester. Indépendamment des qualités techniques acquises grâce à ce travail persévérant, les exécutants bénévoles des Spirituels possèdent sur un ensemble de professionnels l'avantage spécial de chanter « pour le plaisir », si l'on peut dire; partant, d'animer leur interprétation d'une conviction particulière, d'une communicative émotion, que la perfection matérielle toute seule ne suffit pas à

remplacer. Ajoutons-y l'absence complète parmi les membres, et particulièrement du côté féminin, du détestable snobisme...

Et le succès a couronné tant d'efforts. Non seulement à Bruxelles, mais en province et à l'étranger. On se souvient de la vive impression causée à Liège par l'exécution de la *Passion selon saint Jean* de Bach, à l'occasion de l'Exposition, puis par celle du *Stabat* de Szymanowski, pour les membres du Congrès international de musicologie. A Paris, les deux exécutions successives du *Saint François d'Assise*, de Pierné, sous la direction du maître français, recueillirent des éloges unanimes. A Bruxelles même, les Concerts spirituels sont, si l'on peut dire, entrés dans les mœurs musicales à côté des grandes institutions symphoniques. Le fait est d'autant plus significatif qu'ici certains préjugés étaient à vaincre, une certaine partie du public demeurant indifférente, sinon hostile, à une institution qu'elle considérait du seul point de vue « clérical ». On ne montrait pas ici la même largeur de vue qu'à Anvers, où la défunte Société de musique sacrée, avant la guerre, ralliait parmi ses auditeurs, et même parmi ses adhérents, des gens de toute opinion (1). Il s'agissait de faire comprendre au public qu'aux Spirituels on « faisait de la musique » — comme Clemenceau « faisait la guerre ».

Aujourd'hui, cette réserve disparaît. L'élargissement du public, déjà commencé au Conservatoire, a pris une ampleur particulière avec la migration de la Société vers le Palais des Beaux-Arts. Cet événement marque dans l'histoire des Spirituels une étape décisive. L'exécution récente de la Messe en *re*, devant deux mille auditeurs, fut un succès qui garantit l'avenir.

Les prochains concerts de la présente saison, avec des programmes prometteurs comme les deux actes de *Parsifal*, sous la direction de M. Joseph Jongen, la *Matheus*, avec M. Louis de Vocht, le *Requiem* de Berlioz avec M. Maurice Weymandt, ne rencontreront pas, on peut en être assuré, un moindre empressement.

ERNEST CLOSSON.

(1) Nous nous souvenons toujours, à ce sujet, d'un fait significatif. Ayant assisté à une très belle exécution de la *Missa solemnis* par la grande société aversoise, nous avions, fort innocemment, envoyé un compte-rendu de la séance au *Guide musical*, dont nous étions à ce moment le collaborateur assidu. Le directeur, feu Maurice Kufferath, nous refusa l'insertion par une lettre dont nous n'avons pu oublier la violence. Très tolérant auparavant en matière religieuse, l'éminent musicographe wagnérien avait passé peu à peu, nous ne savons comment ni pourquoi, à un anticléricalisme caractérisé.

AVIS IMPORTANT

Les abonnés dont l'abonnement prend fin au 31 décembre de cette année et qui n'ont pas encore payé pour 1933, sont instamment priés de réserver bon accueil à la quittance de 75 francs qui leur sera présentée ces jours-ci. Ils nous éviteront par là d'inutiles frais et ennuis.

Vient de paraître :

Chez Grasset

PIERRE DOMINIQUE : *Le Siège de Paris* un vol. de 315 pp. : 15 fr.).

Il y a deux ans, Pierre Domini publia un récit de la Commune. Or, la Commune, si elle entra dans l'histoire après la capitulation de Paris, était en puissance dans un Paris mécontent et naquit de lui dès l'annonce des premiers désastres.

C'est ainsi que ce récit du siège est, si l'on peut dire, le prologue et l'explication de la Commune. Et qu'on ne peut guère comprendre l'une, si l'on n'a pas d'abord compris et vécu l'autre. Les deux récits au fond n'en forment qu'un. Paris trouve une tragédie au tournant de sa route. D'abord, il est déchiré par l'étranger, et puis, dans une crise de fureur qui se mêle en vain d'un irréalisable espoir, il se déchire de ses propres mains.

Par les extraits que la *Revue catholique* a publiés de ce livre, avant sa publication en librairie, nos lecteurs ont déjà pu apprécier le talent qu'y a dépensé son auteur.

FABRIQUE D'OUVRAGES DE DAMES
GROS-EXPORT GROS-EXPORT

TAPISSERIE

ALEXANDRE PITOIS

91, rue du Bailli, BRUXELLES

Registre Commere
Bruxelles 4934

C. Ch. Post. :
1279.49

Téléphone :
37.15.27

Laines de Mégève en 2, 3 et 4 fils

IRRÉTRÉCISSABLE — INDÉFORMABLE

FABRIQUE DE MATELAS A RESSORTS

TESSI

Grande spécialité pour les Couvents, Pensionnats et Missions

Laines de matelas en gros, ainsi que tous articles pour
Literies et Ameublements

Ant. Rosseneu

40, rue Haute

BRUGES

Téléphone : 31938

Tannage, Teinture, Lustrage de Peaux

POUR

Fourrures et Reptiles

• •

ÉTABLISSEMENTS

BESSIÈRE & C^{IE}

45-47, Rue du Chœur
BRUXELLES-MARITIME

Téléphone : 26.71.97

Chèques postaux : 1144.06

GRANDE SPÉCIALITÉ :

ANTILOPES · TAUPES · SKUNGS · RATS

1000

Entreprise Générale de la Décoration du Bâtiment
VILLE ET PROVINCE

PEINTURE & DECORATION

Ancienne Maison F. REINHARD, fondée en 1860

P. SONCHEN

124, Rue Artan

BRUXELLES

Téléph. 15.98.14

Travaux extérieurs et intérieurs, de luxe et courants
Remise en état locatif d'immeubles — Travaux soignés
Etudes et Estimations d'après plans
Nombreuses références vous seront adressées sur demande
Renseignements et devis gratuits et sans engagement

VISITEZ NOS MAGASINS

FABRIQUE DE MEUBLES

EN TOUS GENRES

Maison fondée en 1840

Nos meubles sont garantis sur facture

Grand choix de LITS ANGLAIS

LITERIES, LAINES, FLOCONS, etc.

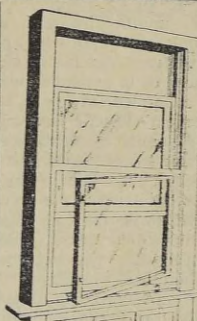
C. & A. REMY FRÈRES

40-41-42, rue du Pont, LIÈGE :: Tél. 12719

AUX TROIS ROBINETS — MEUBLES sur COMMANDE

Magasins à tous les étages - 25% moins cher qu'ailleurs
MAISON LA MOINS CHÈRE DE LA PROVINCE

1017



J.-LOUIS GETS

Menuisier-Entrepreneur

SYSTÈME BREVETÉ J. GETS

pour Châssis et Portes hermétiques

empêchant l'introduction

de l'eau, du vent et de la poussière

Applicables aux anciens châssis et portes

Guillotines en cuivre. — Guillotines

ouvrantes perfectionnées, en bronze et

métal blanc

148, Rue du Moulin, 148

St-Josse ten Noode - Bruxelles

Tél. 17.98.59

958

Manufacture de Dentelles mécaniques

Edgar Moeremans & C^{ie}

Rue Burgdam, 10, Ninove (Belgique)

Téléphone 62

Dentelles mécaniques

POUR

Lingerie et ameublement